

D. S.
HISTOIRE
de la
COMPAGNIE DE MARIE
fondée par
le Bienheureux GRIGNION DE MONTFORT

par
le R. P. FONTENEAU
de la Compagnie de Marie

Livre I

Dactylographie N. D. de Montfort, CANADA

1913

LIVRE PREMIER	3
CHAPITRE PREMIER	3
CHAPITRE II	8
CHAPITRE III	13
CHAPITRE IV	19
CHAPITRE V	24
CHAPITRE VI	33
CHAPITRE VII	38
LIVRE DEUXIÈME	44
CHAPITRE PREMIER	44
CHAPITRE II	51
CHAPITRE III	58
CHAPITRE IV	65
CHAPITRE V	71
CHAPITRE VI	77
CHAPITRE VII	85
CHAPITRE VIII	91
TABLE DES MATIÈRES	99

LIVRE PREMIER

*Depuis la mort du Bienheureux de Montfort, fondateur de la Compagnie de Marie, jusqu'à celle du Père Mulot.
(1716 – 1749)*

CHAPITRE PREMIER

Situation des Congrégations religieuses établies par le Bienheureux de Montfort, au moment de sa mort. – Les Pères Vatel et Mulot appelés aux missions par Montfort lui-même.

Lorsque le Bienheureux de Montfort termina sa sainte et glorieuse carrière, ses œuvres les plus importantes étaient loin d'être consolidées. L'arbre, qu'il avait planté dans le jardin de L'Église, n'avait pas encore eu le temps de jeter de profondes racines ; la moindre tempête était capable de le renverser. Mais la divine Providence, sur laquelle il avait toujours compté, et qui ne l'avait jamais trompé dans ses espérances, ne pouvait manquer de protéger la famille naissante qu'il avait engendrée dans son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Quatre Filles de la Sagesse étaient occupées à faire la classe aux petites filles pauvres de la Rochelle. Leur Bienheureux Père leur avait fait de belles promesses pour l'avenir ; mais il les quittait au moment où elles avaient plus grand besoin de lui. Quatre Frères de sa Communauté avaient prononcé leurs vœux, et quatre autres s'étaient attachés à lui, sans avoir encore contracté aucun lien durable. De tous les prêtres qui avaient partagé ses travaux apostoliques, deux seulement paraissaient disposés à continuer l'œuvre des missions, sans cependant avoir pris aucun engagement.

En mourant, le saint fondateur laissait donc entièrement ses Congrégations naissantes entre les mains de la divine Providence, et Dieu, tout bon et tout-puissant, n'a point abandonné l'œuvre qu'il avait inspiré lui-même à son fidèle serviteur.

Les deux premiers enfants de Montfort, qui avaient eu le bonheur de travailler avec lui dans les missions, son les Pères Vatel et Mulot. Nous allons dire dans quelle circonstance ils se sont attachés à l'homme de Dieu pour partager ses travaux apostoliques.

Monsieur Adrien Vatel, du diocèse de Coutances, montra dès l'enfance de grandes dispositions à la vertu ; de bonne heure on le crut appelé à l'état ecclésiastique, et on songea à lui faire entreprendre les longues et sérieuses études qui conduisent au sacerdoce. Après avoir terminé ses humanités dans son pays, il fut envoyé au séminaire du Saint-Esprit, à Paris, où il se distingua par sa science et sa piété. Il se trouvait dans cette communauté, quand Montfort y alla en 1713, dans l'espérance d'y recruter quelques sujets pour la compagnie de missionnaires qu'il songeait à fonder. Le jeune séminariste eut l'occasion de voir l'homme de Dieu, de l'entendre et d'admirer ses vertus, et il fut l'un de ceux qui lui donnèrent l'espoir de se joindre à lui, dès qu'ils pourraient travailler au salut des âmes.

On ne sait quel motif le fit changer de sentiments ; ce fut peut-être le seul désir d'aller faire des missions chez les sauvages et les idolâtres des pays lointains. En effet, son premier attrait fut pour la conversion des infidèles, dans les Indes, et, dès qu'il fut prêtre, il s'arrêta à cette pensée. Il songea bientôt à prendre toutes ses mesures pour quitter la France. Tout d'abord il demanda et obtint, des archevêques de Paris et de Rouen, les pouvoirs dont il croyait avoir besoin. Il paraît que, dans cette circonstance, on ne respecta pas assez les limites posées à la juridiction épiscopale. C'était le temps où quelques évêques, imitant le pouvoir civil, étaient trop portés à restreindre la juridiction et les droits du Pape, au profit de leur propre autorité.

Le jeune prêtre craignit d'abord que les deux archevêques n'eussent, en effet, outrepassé leurs pouvoirs ; mais, sans prendre le temps d'approfondir la question, il se hâta d'aller s'embarquer sur une frégate qui partait pour les Indes. Le capitaine lui avait avancé une somme d'argent pour acheter des livres et des ornements sacerdotaux, à condition qu'il lui servit d'aumônier, pendant la traversée. À peine s'était-il embarqué qu'il sentit augmenter ses doutes sur la validité des pouvoirs qu'on lui avait accordés. Des raisons, qu'il avait d'abord méprisé, lui parurent graves, et le jetèrent dans une très grande perplexité. Dieu, qui ne voulait pas le laisser dans l'erreur, et qui d'ailleurs le destinait à une autre mission, permit que la frégate, sur laquelle il était, vint mouiller dans la rade de La Rochelle. Il fut heureux de trouver l'occasion de consulter Monseigneur de Champflour qui passait avec raison pour l'un des plus savants prélats du royaume.

Étant descendu à terre, il se disposait à aller faire visite à l'évêque, lorsqu'il apprit que Monsieur de Montfort était à La Rochelle. Il voulut le voir, avant même de se rendre à l'évêché. Sachant qu'il devait prêcher dans la chapelle des religieuses de la Providence, il alla assister au sermon. Ce sermon ne répondit pas tout d'abord à l'idée qu'il s'était fait du prédicateur. Il ne savait trop qu'en penser, et il se sentait porter à croire que ce prêtre pourrait bien être au-dessous de sa réputation, lorsque tout à coup le missionnaire s'arrêtant au milieu de son discours, prononça distinctement ces paroles que Monsieur Vatel regarda comme lui étant adressées directement et dont il fut singulièrement frappé : « il y a ici quelqu'un qui me résiste ; je sens que la parole me revient ; mais il ne m'échappera pas. »

Le sermon fini, Monsieur Vatel alla saluer Montfort qui lisait alors la lettre d'un prêtre, lequel s'excusait de ne pouvoir travailler avec lui dans une mission, comme il le lui avait promis. Dès que l'homme de Dieu aperçut l'étranger qui se présentait à lui : « bien, dit-il, un prêtre me manque de parole, en voici un autre que le bon Dieu m'envoie. Il faut, Monsieur, ajouta-t-il, en s'adressant à lui, que vous veniez avec moi, et que nous travaillions ensemble. » Celui-ci répliqua que la chose ne pouvait se faire, qu'il partait pour les missions étrangères et qu'il avait pris des engagements avec un capitaine qu'il avait reçu sur son navire, en qualité d'aumônier. »

Cependant quand il eut proposé ses difficultés au sujet des pouvoirs qui lui avaient été accordés, le Bienheureux serviteur de Dieu décida nettement qu'ils étaient invalides, que le Souverain Pontife, dont la juridiction s'étend sur le monde entier, pouvait seul donner de tels pouvoirs et envoyer partout des missionnaires dans les pays infidèles. Ils se rendirent ensemble chez l'évêque qui confirma la décision de Montfort, et l'appuya des raisons les plus convaincantes. La seule chose qui pouvait encore empêcher Monsieur Vatel de rester à La Rochelle, c'était l'engagement qu'il avait pris vis-à-vis du capitaine et les avances que celui-ci lui avait faites. Mais le généreux prélat coupa court à cette difficulté, en lui remettant 300 livres, somme égale à celle qu'il avait reçue, afin d'acquitter sa dette.

Quand le capitaine apprit ce qui s'était passé, il entra dans une grande fureur, et jura que, s'il rencontrait le missionnaire il lui passerait son épée au travers du corps. Celui-ci, prévenu de ces menaces, n'en fut nullement troublé. Après avoir prié pour le capitaine, il alla le trouver sur le champ, et, en l'abordant, il lui dit, de ce ton simple et naïf, qui marque une âme tranquille et exempte de toute crainte : « on m'a dit, Monsieur, que vous vouliez m'ôter la vie ; me voici, je viens vous la présenter. » À ces mots, le capitaine sentit son émotion se dissiper. Il se plaignit seulement, mais avec douceur, du tort qu'on lui faisait, en lui enlevant son aumônier, ajoutant qu'il ne savait où trouver un autre prêtre : Montfort parvint si bien à calmer le capitaine et à le consoler de la perte de son aumônier qu'ils ne se quittèrent qu'après s'être embrassés comme les meilleurs amis du monde.

Dès ce moment, monsieur Vatel éprouva une paix et un contentement intérieur qui lui donnèrent l'assurance qu'il était dans la voie où la Providence voulait le faire marcher. Monseigneur de Champflour lui accorda tous les pouvoirs dont il pouvait avoir besoin pour son diocèse, et le Bienheureux de Montfort l'attacha irrévocablement à sa personne et à sa compagnie, dont il fut le premier membre.

Le second, monsieur René Mulot, était né à Fontenay-le-Comte, alors du diocèse de La Rochelle. Devenu prêtre, il fut nommé, on ne sait pourquoi, vicaire de Soulans, dans le diocèse de Luçon. Là, il eut occasion d'entendre parler souvent de Montfort. Un moment il se laissa prévenir contre le missionnaire par les calomnies que ses ennemis débitaient sur son compte ; mais il revint bientôt de son erreur, et tout le bien qu'il en apprit par monsieur le curé de la Garnache et

plusieurs autres personnes, fit naître en lui un grand désir de le connaître et de l'entendre.

Ce jeune prêtre se vit forcé par des infirmités longues et habituelles d'aller prendre du repos chez son frère, curé-prieur de Saint-Pompain, alors du diocèse de La Rochelle. Il était là depuis quelque temps, lorsque le curé songea à faire donner une mission à sa paroisse par un religieux qu'il connaissait. Le vicaire de Soulans pressa vivement son frère de s'adresser à monsieur de Montfort, qui faisait un grand bien partout où il passait. Le Curé y consentit, et envoya son jeune frère prier le missionnaire, alors à Fontenay, de vouloir bien venir exercer son ministère à Saint-Pompain. Le jeune prêtre partit avec joie pour sa ville natale, et alla adresser sa demande au missionnaire qui prêchait une retraite chez les religieuses de Notre-Dame. Le serviteur de Dieu s'excusa d'abord, et dit qu'il ne pourrait pas aller de sitôt à Saint-Pompain, à cause des autres engagements qui il avait pris. Cependant, comme monsieur Mulot insistait, Montfort le regarda fixement et lui dit: "Promettez-vous de travailler avec moi le reste de vos jours, et de venir faire votre coup d'essai à la mission que je vais donner à Vouvant ? Si vous y consentez, je consens moi-même à aller à Saint-Pompain, et non autrement." Le jeune prêtre répondit qu'il serait heureux de le suivre dans ses travaux apostoliques, mais que la faiblesse de sa santé rendait la chose impossible. "Il y a plusieurs années, dit-il, que je suis paralysé d'un côté, que j'ai une oppression de poitrine et que j'endure des maux de tête qui m'empêchent de dormir, les jours et les nuits. Que feriez-vous d'un pareil missionnaire? Je vous serais plus à charge qu'utile." Le Bienheureux de Montfort, pénétrant sans doute le fond de son cœur, et les desseins que Dieu avait sur lui, se hâta de répondre: "N'importe ! Monsieur, toutes vos infirmités ne m'empêchent point de voue dire, comme Notre-Seigneur à St. Matthieu : "Suivez-moi." Sa volonté est que vous me suiviez. Tous vos maux s'évanouiront, dès que vous commencerez à travailler au salut des âmes."

Ces paroles, dites avec assurance par l'homme de Dieu firent une telle impression sur monsieur Mulot qu'il s'engagea à l'instant même à faire ce qui lui paraissait au-dessus de ses forces. Il se disposa donc à accompagner le missionnaire à Vouvant, et sa santé s'améliora tellement, dès qu'il se fut mis au travail, qu'il se trouva en état de le suivre dans ses autres missions. Il assista à celle de Saint-Laurent-sur Sèvre, qui fut la dernière que prêcha le Bienheureux serviteur de Dieu.

Montfort ne se contenta pas d'appeler Monsieur Mulot à partager avec lui les travaux des missions, il lui confia, encore, en mourant, la direction de cette oeuvre si importante. Le jeune prêtre s'en excusait, à cause de sa santé débile, de son inexpérience et de son inhabilité dans l'art de la parole. Mais l'homme de Dieu, éclairé sans doute d'une lumière surnaturelle, ne balança pas à le charger de continuer ses travaux apostoliques : "Ayez confiance, lui dit-il, en lui serrant la main, ayez confiance ; je prierai pour vous, je prierai pour vous." Ces paroles

remplirent monsieur Mulot d'un courage et d'une confiance qui ne l'abandonnèrent jamais.

Le jour, où fut inhumé le corps du serviteur de Dieu, était précisément celui qui avait été fixé pour l'érection de la croix de mission. C'est au pied de cette croix que le nouveau missionnaire parla en public pour la première fois, depuis qu'il s'était mis à suite de Montfort. La circonstance ne demandait pas un long discours. Tout le peuple était plongé dans la plus profonde tristesse, et l'on ne pouvait se séparer du corps de l'homme de Dieu qui était exposé dans l'église paroissiale. Le prédicateur était d'ailleurs accablé, plus que personne, par une douleur bien légitime, et son inexpérience de la prédication l'obligeait à être court. Il se contenta de dire avec un accent qui montrait la douleur de son âme : "Mes frères, nous avons en ce jour deux croix à planter : cette croix matérielle que vous voyez maintenant sous vos yeux, et une autre invisible que nous cause la perte de monsieur de Montfort, que nous nous préparons à ensevelir." Ces quelques paroles firent sur tous les auditeurs la plus vive impression et des larmes coulèrent en abondance de tous les yeux.

CHAPITRE II

Les Pères Vatel et Mulot retirés à Saint-Pompain. – Missions aux Loges et à Saint-Hilaire-sur-l'Autise. – Trois nouveaux missionnaires se joignent aux premiers. – Supplique adressée au Souverain Pontife en faveur des successeurs de Montfort. – Arrivée du Père Le Valois.

La mission de Saint-Laurent-sur-Sèvre étant terminée, le Père Mulot se rendit chez son frère qui avait travaillé lui-même à cette mission. Pendant la durée de ces pieux exercices, le Père Vatel était resté à Saint-Pompain pour s'y reposer de ses fatigues et remplir les fonctions pastorales en l'absence du curé-prieur. Les deux jeunes prêtres, que le Bienheureux de Montfort s'était attachés d'une manière si extraordinaire, demeurèrent ensemble, pendant deux ans, chez le pieux curé de Saint-Pompain.

Sans habitude de la prédication, et même, il faut le dire, sans talent naturel pour y réussir, ils ne songeaient qu'à travailler dans cette paroisse et aux environs. Appliquer à la prière et à l'étude, ils attendaient avec humilité les ordres de la divine Providence, lorsque, vers la fin du carême de 1718, le curé des Loges les pria de venir chez lui exercer leur ministère. Ils acceptèrent, dans la pensée qu'il ne s'agissait que du travail du confessionnal. Mais le curé, qui avait compris la chose bien autrement, annonça, dès le dimanche suivant, une mission que devaient donner les successeurs de Montfort. Bientôt, cette nouvelle fut portée dans toutes les paroisses voisines, et parvint aux oreilles des missionnaires qui en furent grandement surpris. Ils songèrent d'abord à décliner un engagement qu'ils n'avaient point eu l'intention de prendre, et qui leur paraissait impossible de remplir d'une manière convenable. Cependant, comme Monsieur le curé des Loges insistait, craignant de s'opposer à la volonté de Dieu, ils finirent par se décider à donner les exercices de la mission.

Comment se rendre utile à ce peuple ? Comment instruire et toucher la foule qui allait se presser autour de leur chaire ? Les sermons leur manquaient. Ils se décidèrent à prendre avec eux quelques livres contenant des instructions simples et claires, afin d'en faire la lecture, sans s'inquiéter de ce que pourrait penser ceux qui s'attendaient à trouver dans les disciples l'éloquence du maître. De brèves explications accompagneraient cette lecture publique. Dieu bénit, de la manière la plus éclatante, les premiers travaux de ses deux serviteurs, qui n'avaient compté que sur lui. Le Seigneur se plaît à répandre ses lumières et ses grâces sur ceux qui font son œuvre avec humilité et confiance.

Monsieur l'abbé d'Hillerin, chanoine de la cathédrale de La Rochelle, dit en parlant des premiers discours du Père Mulot auquel il avait assisté : « il n'y avait rien de véhément dans le ton et dans les gestes du prédicateur ; les vérités, dont il parlait, n'étaient pas toujours du nombre de celles qui frappent par elles-mêmes. Lorsqu'il donnait le plus d'action à ce qu'il disait, il n'y avait pas cet ordre et ces

traits d'éloquence, dont les orateurs chrétiens font usage pour ébranler le cœur humain, et cependant, l'effet que ses paroles faisaient sur son auditoire était des plus prodigieux. Ce n'était pas de simples soupires et des larmes ; un éclat terrible, des cris et des sanglots, qui s'élevaient de tous côtés dans l'auditoire, témoignaient de la douleur vive dont il était pénétré, et montraient combien était forte l'impression que le missionnaire faisait surtout ceux qui l'écoutaient. »

Plusieurs prêtres, instruits des heureux résultats que les deux nouveaux apôtres de Jésus-Christ avaient obtenus dans la paroisse des Loges, les invitèrent à donner également des missions à leurs peuples. Encouragés par leurs premiers succès, et s'abandonnant de plus en plus à la divine Providence, ils continuèrent leurs travaux apostoliques jusqu'à l'époque des grandes chaleurs de l'été et des rudes travaux de la campagne. Ils se retirèrent ensuite à Saint Pompain, où ils demeurèrent trois mois dans la retraite, le silence, la prière, la méditation et l'étude. Ils passaient chaque jour plusieurs heures devant le Saint-Sacrement, demandant continuellement à Dieu de leur accorder le don de la parole et celui de toucher les cœurs, dons qui avaient paru avec tant d'éclat dans la personne de leur vénérable Père. Ils implorèrent souvent le crédit du grand serviteur de Dieu et surtout la protection puissante de la Reine des vierges, à laquelle ils avaient une tendre dévotion, et dont ils récitaient chaque jour le saint Rosaire.

À la Toussaint, les deux missionnaires recommencèrent leurs travaux avec une nouvelle ardeur. Leur première mission fut celle de Saint-Hilaire-sur-l'Autise, où ils obtinrent tout le succès désirable. L'esprit de Dieu remplissait de plus en plus ces hommes, suscités pour remplacer le grand apôtre, qui avait ébranlé naguère toutes ces contrées par la puissance de sa parole et le spectacle de ses héroïques vertus. Désormais plus habitués à la prédication, ils annonçaient l'Évangile avec intrépidité, et partout ils obtenaient le même succès.

Pendant la mission de Saint-Hilaire, le Père Mulot fit connaissance avec Monsieur Esnard, supérieur des Lazaristes établis auprès de Fontenay, qui voulut bien l'aider dans ses travaux. Ces deux saints personnages ne se furent pas plus tôt connus qu'ils lièrent ensemble l'amitié la plus étroite, et cette amitié ne finit qu'avec leur vie. À cette même époque, plusieurs autres ecclésiastiques se joignirent encore aux deux successeurs de Montfort, pour faire avec eux quelques missions, sans avoir l'intention de se consacrer à cette œuvre pour l'avenir. Entre autres missions, ils firent ensemble celle de la Pommeraie-sur-Sèvre qui fut excellente. Cette paroisse avait alors pour curé Monsieur Turqueau.

En 1719, les Pères Vatel et Mulot eurent la consolation de voir trois prêtres pleins de zèle et de piété se réunir à eux ; c'était Monsieur Aumond, Coutant et Guillemot, qui contribuèrent à consolider les fondements de la Compagnie de Marie. Les deux derniers, pour se vouer à l'œuvre des missions, avaient abandonné des postes importants sous le rapport temporel. Monsieur Coutant était prieur de Villiers-en-Bois. Il quitta son prieuré valant au moins 600 livres, pour se joindre aux

enfants de Montfort. Monsieur Guillemot, curé de Contré, se démit également de sa cure, qui lui donnait au moins 800 livres de rente.

Pendant ce dernier ne put jamais se fixer entièrement dans la Compagnie de Marie. Avec de grandes qualités et de solides vertus, il était d'une incroyable inconstance de caractère. Il ne put se décider à faire ses vœux, en 1722, avec les autres Pères et les Frères. Il quitta la Compagnie en 1723, rentra en janvier 1743, et repartit aux vacances de 1749. Il fut tour à tour aumônier d'hôpital, chanoine, deux fois curé, puis missionnaire ; il quitta les missions, reprit une cure, un canonicat, rentra dans les missions, les quitta de nouveau, devint aumônier des Calvairiennes de Poitiers, puis enfin curé. On voit qu'il n'était pas fait pour se fixer dans une congrégation religieuse.

Afin de donner quelque consistance à cette petite Société de missionnaires, qui paraissait destinée à faire beaucoup de bien, les deux curés de Saint Pompain et de Saint Jouin de Milly, après s'être munis des attestations favorables des évêques de La Rochelle et de Poitiers, adressèrent une supplique au Souverain Pontife. Ils priaient Sa Sainteté d'approuver cette société naissante et d'accorder à ses membres certains pouvoirs et certaines indulgences capables de faire produire plus de fruits à leurs missions. Les pouvoirs et les indulgences furent accordés par le Pape, avec une bénédiction spéciale pour les ouvriers évangéliques qui lui étaient recommandés.

Nous croyons devoir placer ici les approbations des évêques de La Rochelle et de Poitiers, qui font un éloge mérité des premiers missionnaires de la Compagnie de Marie.

« Étienne, par la Providence de Dieu et l'autorité du Saint-Siège apostolique, évêque de La Rochelle, nous certifions que les sieurs Adrien Vatel et Hilaire Coutant ainsi que Cyprien Aumond et René Mulot, tous prêtres, s'appliquent avec beaucoup de piété, de zèle et d'édification à faire des missions dans les paroisses de notre diocèse que nous indiquons ; que, de notre connaissance, ils y font beaucoup de bien, et que Dieu répand abondamment ses grâces et ses bénédictions sur leurs travaux et sur la vie l'exemplaire qu'ils mènent. »

« Donné à la Rochelle, le 1^{er} août, 1719.

Signé : Étienne, évêque de La Rochelle. »

« Nous, évêque de Poitiers, certifions pareillement que les dits sieurs Adrien Vatel Hilaire Coutant, Cyprien Aumond et René Mulot, prêtres missionnaires, ont prêché dans plusieurs paroisses de notre diocèse avec beaucoup de fruit et d'édification ; ce qui attire de tous côtés les peuples à la conversion et à la persévérance dans la piété chrétienne par les grâces et bénédiction que Dieu répand sur leurs travaux et sur leur vie exemplaire. »

« Donné à Poitiers, ce huitième jour d'août 1719.

Signé : Jean-Claude, évêque de Poitiers. »

On voit par les attestations que ces deux évêques que les premiers enfants de Montfort se montrèrent dignes de leur Père, non seulement par le zèle avec lequel

ils prêchaient la parole de Dieu, mais encore par la pratique de toutes les vertus. En 1720, Monseigneur l'évêque de La Rochelle donna au Père Mulot une nouvelle marque de confiance en le nommant supérieur des Filles de la Sagesse qui venaient de s'établir à Saint-Laurent-sur-Sèvre. Le successeur de Montfort se rendit auprès de ces pieuses religieuses qui le reçurent comme un ange envoyé de Dieu. Il commença à exercer sa supériorité par un acte de charité et de zèle, en leur donnant une retraite dans la chapelle des Pénitents. Sa nouvelle charge ne l'empêcha pas cependant de continuer le cours de ses missions.

L'année suivante, la petite Compagnie de Marie fit une précieuse acquisition dans la personne du Père Le Valois, que Montfort lui-même avait choisi d'une façon bien extraordinaire, à la maison du Saint-Esprit de Paris, en 1713, quand il alla dans la pensée de s'attacher quelques jeunes ecclésiastiques. Monsieur Le Valois, originaire du diocèse de Coutances avait alors 23 ans, étant né le 6 octobre 1690. Il était depuis deux ans au séminaire du Saint-Esprit, et sa ferveur, jointe à beaucoup de régularité, de prudence et de sagesse, lui avait fait donner l'emploi réglementaire. Les vertus et les pieux entretiens du missionnaire le lui faisaient regarder comme un saint. Aux heures de récréations, il le recherchait afin de recueillir les paroles d'édification que l'homme de Dieu avait soin de mêler à la conversation.

Il se trouvait un jour en compagnie du missionnaire, avec un grand nombre d'autres élèves du séminaire ; Montfort leur demanda sur lequel d'entre eux il allait fixer son choix ; puis les regardant les uns après les autres, comme s'il eût voulu lire dans leurs yeux les sentiments de leurs cœurs, il ôta le chapeau du réglementaire et le coiffant du sien, lui dit : « c'est celui-ci ; il est bon ; il m'appartient ; je l'aurai. » Chose étonnante ! À l'instant même le pieux séminariste se sentit pressé de se joindre au missionnaire, et forma le dessein de le faire, dès qu'il aurait fini ses études. Cependant, il ne manifesta point alors ses intentions.

Il n'oublia point les paroles prophétiques de Montfort, et songeait plus sérieusement que jamais à se joindre à lui, lorsqu'il reçut la nouvelle de sa mort. Cette triste circonstance venait mettre obstacle à l'accomplissement de ses desseins. En attendant que Dieu l'appelât ailleurs, si tel était sa volonté sainte, il resta au séminaire du Saint-Esprit, où il fut chargé d'enseigner successivement la philosophie et la théologie. Quelques années plus tard, il sentit renaître en lui le désir des missions, en apprenant le succès apostolique des successeurs du saint prêtre dont il avait espéré être le disciple. Il consulta plusieurs personnages éclairés, entre autres Monsieur Gourdon, chanoine de Saint-Victor à Paris, qui mourut en odeur de sainteté en 1735. Tous l'assurèrent que Dieu l'appelait aux missions. Dès lors, il ne balança pas à suivre cette vocation ; il fut encore confirmé dans ce dessein par un événement singulier.

Un jeune ecclésiastique du même séminaire, qui donnait toutes les marques d'une véritable obsession, entra un jour dans la chambre de Monsieur Le Valois et y mit en pièces plusieurs images, entre autres le portrait de Montfort. Ce portrait fut

déchiré en trois morceaux, dont l'un fut jeté dans la cour, l'autre resta dans la chambre et le troisième, où était la tête, fut recueilli par un jeune homme qui avait l'intention d'en tirer une copie. Ceci se passait un jour de congé, tandis que Monsieur Le Valois était à la promenade avec le reste de la communauté. A son retour, il rencontra, à la porte, le jeune homme obsédé qu'il lui dit : « Va, tu n'as qu'à monter dans ta chambre, tu y trouveras quelque chose de beau. » Monsieur Le Valois était bien sûr d'avoir avant son départ fermé la porte de sa cellule, et mis la clef dans sa poche. Il monte, et trouve la porte telle qu'il avait laissée ; il entre et aperçoit, en effet, les images déchirées ; seul, le portrait de Montfort était à sa place, et tout entier, avec des lignes délicatement tracées comme de légères cicatrices, attestant les endroits où il avait été déchiré. Ce qui augmenta sa surprise, c'est que l'image exhalait une odeur très suave, comme si la chambre eût été embaumée de fleurs. Cette odeur se fit sentir pendant plusieurs heures. Ce fait étrange a été attesté par tous les directeurs du séminaire qui en furent les témoins.

Peu de temps après, Monsieur Le Valois vint se joindre aux successeurs de Montfort. En quittant la communauté du Saint-Esprit, il alla dire adieu à sa famille, et régla ces affaires domestiques. Ensuite, il se rendit en Poitou, auprès des Pères Mulet et Vatel occupés à donner une mission à Nueil-sous-Passavant. Il ne resta qu'un ou deux jours avec eux, alla faire une neuvaine au tombeau du serviteur de Dieu, et retourna avec les missionnaires, qui commencèrent les exercices d'une mission, à Niort. Il fut d'un grand secours par son assiduité au confessionnal et par ses savantes conférences.

L'hôpital de Niort ayant besoin d'un prêtre plein d'intelligence, de zèle et de piété, pour faire disparaître différents abus qui s'y étaient glissés, on crut que personne ne pouvait mieux remplir cette importante mission que le Père Le Valois. Il demeura, pour cet effet, plusieurs mois à l'hôpital, où il fut remplacé par le Père Coutant, qui possédait toutes les qualités désirables pour continuer le bien commencé.

CHAPITRE III

Nouvelle mission à Saint-Laurent-sur-Sèvre. – Maison achetée dans cette paroisse pour les missionnaires et les Frères. – Mission de Jaulnay. – Monsieur le marquis de Magnane. – Les enfants de Montfort établis autour du tombeau de leur Père. – Saint-Laurent-sur-Sèvre.

En 1721, Monsieur Rougeou de la Jarrie, doyen de Saint-Laurent-sur-Sèvre, appela les enfants de Montfort dans sa paroisse pour y donner une mission. Ils n'eurent guère qu'à entretenir dans les cœurs des religieux habitants la ferveur que le Bienheureux serviteur de Dieu leur avait inspirée cinq ans auparavant. Les deux confréries des Pénitents et des Vierges étaient prospères et ferventes comme au premier jour.

Les enfants de Montfort, héritiers du zèle de leur Père pour la décoration du saint lieu, firent paver le chœur de l'église après l'avoir exhaussé. Ils mirent aussi en meilleur état la crypte où l'on conservait, entre autres reliques précieuses, un os du doigt de l'illustre martyr saint Laurent.

Tous les paroissiens, excités par les exhortations des missionnaires, s'employèrent avec ardeur à la restauration de leur église. Ils consentirent volontiers à ce qu'on se servit, pour paver le chœur, des pierres couvrant les tombes de leurs ancêtres. Le seul habitant, qui s'y refusa, vit sa pierre se partager en deux, aussitôt que les ouvriers mirent la main pour la placer à l'écart. Le peuple attribua cet accident à la malédiction que le Père Vatel, chargé de diriger les travaux, aurait laissé tomber sur cette pierre.

Les Pères Mulot et Vatel passèrent leurs vacances de 1721 à Saint Pompain ; le Père Le Valois resta chez Monsieur le doyen de Saint-Laurent qu'il édifia par ses vertus. Il n'y demeura point oisif ; il travailla même avec tant d'ardeur que ses forces en furent épuisées. Aussi, après les vacances, s'étant rendu à La Fougereuse, pour y commencer une mission avec ses autres confrères, il tomba malade, dès les premiers jours. Monsieur Sicard, prieur de la Tardière, parent du Père Mulot, l'invita à aller se reposer chez lui. Il y consentit et se rendit dans cette paroisse, où il passa plusieurs mois.

Jusqu'en 1721, les missionnaires n'avaient point encore de demeure fixe ; pour se retirer dans l'intervalle de leurs missions ou dans la maladie. Ils étaient reçus avec bienveillance chez des prêtres amis ; mais ils ne pouvaient de la sorte former une vraie communauté. Quelque temps après la mort du Bienheureux serviteur de Dieu, on avait procuré aux Pères Mulot et Vatel deux bénéfices d'un assez bon revenu, d'où dépendaient deux maisons situées dans un bourg important dont on ne dit pas le nom. Ils auraient pu s'y retirer ; mais, craignant de s'écarter des intentions du saint fondateur, les deux fervents missionnaires, après quelques mois, résilièrent ces bénéfices. Bien plus, pour s'abandonner à la divine Providence d'une manière plus

parfaite, ils firent alors le vœu de pauvreté. Dieu ne pouvait manquer de s'occuper de ses enfants qui ne comptaient que sur lui.

Depuis le mois de juin 1720, les Filles de la Sagesse étaient installées à Saint-Laurent, dans une maison bien misérable, appelés alors la Maison-Longue, située sur la rue qui conduit de l'église paroissiale à la place des Pénitents, et qui fait aujourd'hui partie des bâtiments auxquelles on a donné le nom de Petit Saint-Esprit.

Deux insignes bienfaiteurs, Monsieur le marquis de Magnane et Madame la marquise de Bouillé, songèrent à donner aussi une maison aux missionnaires, auprès du tombeau de leur Père. Madame de Bouillé fit l'achat en son propre nom ; mais Monsieur de Magnane fournit la moitié de la somme nécessaire. Par un acte du 7 avril 1721, Madame Françoise René Le Vacher, veuve de Monsieur le marquis de Bouillé, acheta de René Paboeuf, pour le prix de 2800 livres la maison du Chêne-Vert, consistant en plusieurs chambres hautes et basses, avec un petit jardin appelé les halles, situé derrière la maison, et un pré contenant deux journaux.

La maison du Chêne-Vert, autrefois une auberge, est celle où se trouve actuellement l'entrée de la communauté de la Sagesse, qu'on appelle Porte-Verte ; c'est le bâtiment qui longe la rue depuis le grand portail jusqu'au dessus de la pharmacie. Tout porte à croire que c'est dans ce lieu, entre le grand portail actuel et la Porte-Verte, que le Bienheureux de Montfort termina sa vie ; c'est du moins la tradition de la communauté. Cette maison a subi beaucoup de modifications, au moins, à l'intérieur.

Les missionnaires, n'ayant pas encore d'existence légale, n'avaient pas droit de posséder ; aussi la propriété offerte aux enfants de Montfort leur fut passée sous le nom de la Fabrique de Saint-Laurent, tenue à l'abandonner sans condition aux destinataires. Monsieur le doyen ne désirait pas la venue des Pères, mais il voulait les Frères, pour leur confier les enfants de la paroisse. Pour faciliter l'établissement qu'il projetait, le Révérend Père Mulot accepta la proposition de Monsieur le doyen et, dans la suite, pendant près de 100 ans, un Frère fut désigné pour tenir l'école de Saint-Laurent.

On a voulu arguer de ce fait que le Bienheureux de Montfort à fonder des Frères enseignants : c'est méconnaître l'histoire.

Non seulement le Bienheureux n'a pas voulu l'enseignement pour ses Frères, mais il ne leur interdit. Parlant de la fin de son Institut, qui est la prédication des missions, le serviteur de Dieu dit, dans sa règle manuscrite (n° 4) « on y reçoit cependant des Frères laïques pour avoir soin du temporel, mais qui soient détachés, vigoureux et obéissants, prêts à faire tout ce qu'on leur ordonnera. » Plus loin, (n° 9) visant à la fois les Pères et les Frères, le fondateur écrit : « Jamais la Compagnie ne se charge d'écolier ni de pensionnaire ecclésiastique ou laïque, quand il voudrait donner tout son bien. » Si le Père Mulot accepta cette école, c'est qu'il y voyait un moyen d'arriver à fixer le siège de la Congrégation près du tombeau de Montfort. Ce n'était là qu'une exception, imposée par les circonstances et d'autant plus

explicable que, jusqu'à la Révolution, les Ordres religieux avaient l'usage de pourvoir à l'instruction des enfants de la paroisse où se trouvaient leur chef-lieu.

Les Frères auxiliaires de la Compagnie de Marie ne tinrent pas d'autre école ; devenu assez nombreux pour en fonder de nouvelles, si telle eût été leur but, ils n'y songèrent jamais et ne firent, dans cette vue, aucune étude préparatoire à l'enseignement. N'étant ni destinés, ni préparés à donner l'instruction, même primaire, il était parfois difficile de trouver, parmi eux, l'unique sujet qu'on devait appliquer à la classe de Saint-Laurent.

Aussi on songea à abandonner cette école, œuvre excellente en elle-même, mais en marge du but de la Congrégation. La Fabrique de Saint-Laurent, ayant prétendu que le don de leur maison avait été fait aux missionnaires, à la condition qu'ils y entretiendraient des Frères pour faire l'école aux enfants de la paroisse, le Père Le Cornec, procureur de la Compagnie, exposa en 1780, ce point à Monseigneur l'évêque diocésain : « l'usage, disait-il, où sont les dits Missionnaires et les Filles de la Sagesse de faire les petites écoles n'est nullement une obligation qu'ils avaient contractée en faveur des maisons qu'il leur auraient été abandonnées à ce titre par la Fabrique, puisqu'ils peuvent présenter les actes ou originaux par lesquels il appert que la Fabrique de Saint-Laurent n'est point libre de cet abandon, qu'elle ne pouvait y mettre aucune condition, et qu'elle n'était qu'une intermédiaire choisi par les donateurs, parce que les Congrégations n'avaient pas alors d'existence légale. »

La maison du Chêne-Vert qu'on donnait aux missionnaires était en piteux état. On y fit quelques légères réparations ; puis le Père Le Valois vint de la Tardière, où nous l'avons vu malade, y habiter avec le Frère Joseau, qui apporta à la nouvelle communauté, un peu d'argent et un mobilier assez considérable, dont on avait grand besoin. Le Père Le Valois fut nommé confesseur des Filles de la Sagesse ; il s'acquitta de cet emploi avec autant d'intelligence et de prudence que de piété et de zèle, jusqu'à sa mort en 1747. Ce fut vers la Saint-Pierre de 1722, que les autres Pères ayant terminé le cours de leurs travaux, vint rejoindre leur confrère.

Nous croyons devoir dire, ici, un mot de l'une des missions de celle de Jaulnay du diocèse de Poitiers, la seule de cette année sur laquelle on ait conservé quelques détails ; Monseigneur de Poudras, coadjuteur de Monseigneur de la Poype, y donna la tonsure au fidèle compagnon du Bienheureux de Montfort, connu sous le nom de Frère Mathurin. Une autre circonstance signala encore cette mission, ce fut un pèlerinage à Notre-Dame-des-Larmes, dans l'église Saint-Michel à Poitiers. Tout le peuple s'y rendit en procession et nu-pieds. Les jeunes filles voilées ouvraient la marche. Les Pénitents venaient ensuite, puis le clergé, suivi d'une grande multitude d'hommes et de femmes.

Ce qui attirait les pèlerins en ce sanctuaire, c'est que peu de temps auparavant, la Sainte Vierge, représentée dans un tableau avec l'Enfant-Jésus dans ses bras, avait laissé échapper d'abondantes larmes. Le fait s'était passé, en présence de nombreuses personnes, qui l'attestèrent devant l'autorité ecclésiastique. Plusieurs

miracles étaient venus confirmer ce premier prodige. L'église Saint-Michel, jusque-là peu fréquentée et en très mauvais état, fut décorée et devint un rendez-vous de piété. Le Bienheureux de Montfort, pendant son séjour à Poitiers, avait annoncé ce changement. Sa dévotion particulière pour le prince des anges lui faisait désirer la restauration de ce sanctuaire presque abandonné. Pour attirer du monde, il avait projeté d'y donner de pieux exercices ; mais la permission lui ayant été refusée, il prédit qu'après sa mort d'autres exécuteraient ce dessein, et qu'un jour cette église aurait une grande célébrité : prédiction qui se réalisa pleinement, comme nous venons de le voir.

A la suite de leurs missions, les Pères de la Compagnie de Marie s'étaient rendus à Saint-Laurent pour habiter leur nouvelle demeure. Malgré les réparations, elle était loin encore d'offrir un logement convenable. À force de travail et de soin, elle devint à peu près habitable. Sans le prévoir, ils avaient travaillé pour les Sœurs plutôt que pour eux-mêmes. L'année suivante un échange eut lieu entre les missionnaires et les religieuses. Les bâtiments du Chêne-Vert, étant plus vaste que ceux de la Maison-Longue, furent cédés aux Sœurs qui donnèrent aux Pères la maison qu'elles habitaient. Cet échange se fit avec toutes les formalités requises. Aussi, depuis cette époque, les Pères et les Sœurs sont demeurés paisibles propriétaires.

Les missionnaires trouvèrent la Maison-Longue dans le plus pitoyable état, parce que les Sœurs n'y avaient pu apporter aucune amélioration. Ils firent comme ils avaient fait au Chêne-Vert, et travaillèrent de leurs propres mains, afin de rendre plus logeable leur nouvelle demeure. Le marquis de Magnane, leur ami et leur bienfaiteur, les y aida comme le dernier des manœuvres, aimant à se faire pauvre avec les pauvres. Cet homme plein de foi et de charité, qui a rendu de si grands services aux communautés naissantes de Saint-Laurent, était né au château des Charbots, en Anjou, le 21 septembre 1664. Il reçut, dans la maison paternelle, une éducation délicate mais très pieuse.

Il servit, dans sa jeunesse, avec grande distinction dans les guerres de Louis XIV. Au milieu des camps, il sut donner l'exemple d'une haute sagesse et d'une vertu éprouvée. Il avait surtout en aversion cette fureur si générale alors, et encore trop commune aujourd'hui, qui fait que pour une bagatelle, pour le plus léger point d'honneur, des hommes ôtent la vie à leurs concitoyens, et parfois à leurs meilleurs amis. Cependant, un jour, il fut tellement poussé à bout, par un jeune officier, qu'il eut le malheur d'accepter le duel. Il se présenta, mais ce fut après avoir, à l'insu de son adversaire, brisé la pointe de son épée entre deux pierres. Avec des armes si inégales, il poussa néanmoins si vivement son provocateur qu'il rompit deux fois son épée, le désarma et fit voir qu'il lui était aussi supérieur en adresse qu'en vertu. Cet événement venu à la connaissance des autres officiers, le fit singulièrement respecter.

Ce gentilhomme, de sentiments si nobles, après avoir longtemps porté les armes avec honneur, quitte la carrière militaire et épousa une demoiselle digne de

lui par sa piété. Il eût de ce mariage un fils unique. Devenu veuf, il profita de sa liberté pour se donner plus parfaitement à Dieu. Il eut même le dessein de se faire prêtre, mais le pape Benoît XIII, qu'il alla consulter, l'en dissuada et lui recommanda de continuer à se consacrer aux bonnes œuvres sous l'habit laïque. C'est ce qu'il fit sans relâche jusqu'à l'âge de 86 ans. Il écrivit plusieurs opuscules, qui témoignent de sa foi, de sa piété et de son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Le marquis avait été en relation avec le Bienheureux de Montfort, toujours accueilli par le châtelain de Magnane avec une touchante vénération. À la mort du serviteur de Dieu, il reporta sur les enfants les sentiments de respect et de vénération dont il était pénétré pour le Père. Nous l'avons vu contribuer à l'établissement des missionnaires et des Soeurs. Dans les dernières années de sa vie, il voulut même fixer son séjour parmi les Pères de la Compagnie de Marie, qui furent heureux de pouvoir lui témoigner une reconnaissance bien méritée. Il mourut, entre leurs bras, le 15 mars 1750, et fut inhumé dans la chapelle de la Sainte Vierge de l'église paroissiale, vis-à-vis le tombeau du bienheureux de Montfort.

Les missionnaires et leurs Frères étaient établis à Saint-Laurent, heureux d'être enfin en communauté, à côté des restes de leur saint Fondateur, où s'étaient déjà fixées les Soeurs de la Sagesse. Ils n'avaient pas tout à souhait et pouvaient pratiquer à leur aise deux vertus qui leur étaient chères, la pauvreté et la mortification.

La maison occupée par les Pères et les Frères était exigüe, délabrée, mal distribuée. Quand on recevait des visiteurs, on devait céder les chambres pour aller coucher sur la paille ; on le faisait d'un cœur joyeux. Leur nourriture était presque réduite au seul pain dont heureusement ils ne manquaient pas. Ils vivaient dans une simplicité et un détachement digne des premiers siècles de l'Église. C'est ainsi que, par leurs exemples aussi bien que par leurs discours, les enfants de Montfort prêchaient le dépouillement évangélique.

Bienheureuse pauvreté, sœur de l'humilité et de la mortification, diamant précieux qui a toujours servi de fondement aux congrégations religieuses et peut seule les maintenir dans l'esprit de leur état ! Elle charme les regards de Dieu, console l'Église, édifie la terre, maintient la discipline et la régularité, trempe les âmes d'énergie et de vigueur pour le bien.

Saint-Laurent-sur-Sèvre, (Sanctus Laurentius ad Separim) berceau des deux familles du Bienheureux de Montfort, tire toute sa gloire et sa réputation de ses communautés. C'est une simple bourgade du diocèse de Luçon, situé sur la rive gauche de la Sèvre nantaise au canton de Mortagne en Vendée. Saint-Laurent avait appartenu aux diocèses de Poitiers, de Maillezais et de La Rochelle. Au XIIIe siècle, c'était un doyenné, et il n'a cessé de l'être qu'après la Révolution française.

Primitivement, Saint-Laurent possédait un prieur et un doyen ; mais le 24 octobre 1255, avec l'autorisation de l'évêque de Poitiers, eut lieu l'union du prieuré au doyenné. Par suite de cette fusion, le doyen fut chargé de l'office, tous les

dimanches et fêtes, avec Matines, Laudes, Messes et Vêpres, d'acquitter six messes par semaine et de chanter les premières Vêpres, le samedi et la veille des fêtes.

Le doyenné de Saint-Laurent comprenait tout le canton actuel de Mortagne et les paroisses suivantes : les Epesses, dans le diocèse actuel de Luçon ; la Tessouale, Saint-Christophe-du-Bois, la Séguinière, la Romagne, Saint-André-de-la-Marche, Roussay, Montigné, Torfou et Le Longeron, dans le diocèse actuel d'Angers ; Le Puy-St-Bonnet, La Chapelle-Largeau, Moulins, Saint-Aubin-Baubigné, pilier, Saint-Jouin-sous-Châtillon et Châtillon-sur-Sèvre, dans le diocèse actuel de Poitiers. Plusieurs autres petites paroisses qui appartenaient encore au doyenné de Saint-Laurent n'existent plus aujourd'hui. Ce doyenné renfermait une abbaye célèbre, celle de Châtillon-sur-Sèvre, de l'ordre de saint Augustin. Quatre paroisses étaient à la nomination du doyen.

Saint-Laurent, situé dans un bassin profond, où serpente paresseusement la Sèvre nantaise, et entouré de collines escarpées qui l'encerclent d'une ceinture de granit. Les maisons sont jetées sans alignement le long des rues étroites et tortueuses. En dehors des monuments religieux, pas un édifice digne de retenir l'attention ; peu d'industrie ou de commerce, à l'exception de la vente des livres ou autres objets de piété. Blotti au fond de sa pittoresque vallée, ce paisible le bourg, aux allures archaïques, à une physionomie spéciale ; on peut dire que c'est le sanctuaire de la prière, de la méditation et de l'étude. On l'a surnommé la « ville sainte de la Vendée. »

CHAPITRE IV

Le Révérend Père Mulo, Supérieur général de la Compagnie de Marie. – Démêlés avec Monsieur le doyen de Saint-Laurent. – Chapelles construites chez les missionnaires et chez les Soeurs de la Sagesse. – Visite de Monseigneur l'évêque de La Rochelle. – Arrivée du Père Hédan. – Les missionnaires acceptent l'aumônerie de l'hôpital Saint-Louis à la Rochelle. – Nouvelle supplique adressée au Souverain Pontife en faveur des Pères de la Compagnie de Marie.

À peine les missionnaires furent-ils en communauté qu'ils songèrent à se donner un supérieur régulier. Le choix ne semblait pas douteux ; le Père Mulo avait été désigné par Montfort ; il était déjà supérieur des Filles de la Sagesse ; il possédait toutes les qualités désirables. Il fut élu par ses confrères à la fin d'une fervente retraite. Dès lors, il se trouva à la tête de toute la famille religieuse du grand serviteur de Dieu. Depuis cette époque, le supérieur des Pères de la Compagnie de Marie a toujours été reconnu comme supérieur des Filles de la Sagesse. C'était l'intention du saint Fondateur, comme le déclare, dans son testament, la Mère Marie-Louise de Jésus qui était au courant, mieux que personne, des intentions du Bienheureux de Montfort. Le premier acte d'autorité du supérieur général fut de recevoir les vœux des trois ou quatre autres missionnaires et de cinq ou six Frères auxquels il assigna un costume particulier.

Une peine bien vive vint bientôt éprouver les communautés naissantes, ce fut la violente opposition que leur fit Monsieur le doyen de Saint-Laurent, pendant plusieurs années. Après avoir accueilli favorablement les Soeurs à leur arrivée, il se tourna contre elle, quand il vit qu'elles ne voulaient pas se borner à faire la classe aux petites filles, mais qu'elles recevaient des novices et songeaient à faire, de leur maison, le chef-lieu de leur Congrégation. L'arrivée des missionnaires, dont il prit aussi ombrage, acheva de l'indisposer. Il fit, on peut dire, tout son possible pour ruiner les deux communautés ; mais la main de Dieu les soutenait. Elles étaient d'ailleurs ostensiblement protégées par Monseigneur de Champflour, affectueusement dévoué aux enfants de Montfort, comme il l'avait été envers leur Bienheureux Père. Monsieur le doyen de Saint-Laurent était un digne prêtre, plein de zèle et de charité, mais accessible aux préventions, et se laissant aisément circonvenir. Parfois les préventions, les moins fondées, naissent dans des âmes ne manquant pas de droiture et l'on voit des hommes de bien se laisser aveugler par certaines passions, qui les empêchent de discerner et de soutenir l'œuvre de Dieu.

Quand Monsieur le doyen de Saint-Laurent connût mieux les missionnaires, qu'il trouva toujours disposés à lui rendre service, il les aima sincèrement, leur donna toute sa confiance, et les consultait souvent dans ses affaires spirituelles et temporelles. En attendant, il refusa d'être le confesseur des religieuses ; il refusa aussi de présider la première profession des Soeurs qui eut lieu à Saint-Laurent. Il ne voulait pas même que cette cérémonie se fit dans son église, bien qu'on n'eut point

encore de chapelle convenable à la communauté. Cependant une lettre de l'évêque de La Rochelle l'obligea à céder sur ce dernier point. Ce fut le 16 décembre 1722 que le Père Mulot fit la cérémonie de la profession de quatre Filles de la Sagesse, avec toute la solennité possible. Monseigneur de Champflour donna bientôt une nouvelle marque de l'intérêt qu'il portait aux enfants de Montfort, en leur permettant de construire une petite chapelle, dans chacune de leurs maisons. Il les autorisait, en attendant, à disposer décentement une chambre pour le même usage. La permission était datée de la Pommeray, le 20 septembre 1723. On construisit immédiatement de petits oratoires : le Père Mulot béni celui des Sœurs ; celui des Pères fut béni par Monsieur Thomas, prêtre de la Communauté du Saint-Esprit de Paris, venu à Saint-Laurent avec l'intention de s'y consacrer aux missions. Plein de zèle, ce bon prêtre entreprit aussitôt de donner des retraites dans les deux chapelles ; l'une pour les femmes dans la chapelle des Sœurs ; l'autre pour les hommes, dans celle des missionnaires. Avec le Père Mulot et les autres Pères, il alla ensuite faire des missions à la Bernardière et à la Madeleine de Nantes. Il désirait se joindre aux Pères de la Compagnie de Marie, mais des ordres supérieurs l'obligèrent de rentrer dans sa première communauté, qu'il honorait par ses talents et ses vertus. Il repartit donc pour Paris, d'où il a toujours entretenu les relations les plus aimables avec la maison de Saint-Laurent.

Peu de jours après la bénédiction des deux chapelles, l'évêque de La Rochelle vint visiter les nouveaux établissements de Saint-Laurent. Ce fut un grand sujet de joie pour toute la famille de Montfort, heureuse de lui témoigner ses sentiments de respect, de dévouement et de reconnaissance. Le vénérable prélat se montra comme un Père au milieu de ses enfants. Il voulut bien prendre un repas chez les missionnaires. Un charitable seigneur voisin, le marquis de la Guerche, averti de cette visite par le marquis de Magnane, et connaissant le dénuement des Pères leur avait envoyé pain, vin, gibiers et autre provisions pour faire honneur à leur hôte.

L'année 1723 vit arriver, du séminaire du Saint-Esprit, pour se joindre aux missionnaires le Père Hédan, que le Bienheureux de Montfort avait vu dans ce séminaire, en 1713. Il était né à Campénac, alors du diocèse de Saint-Malo, en 1685. Il mourut le 1^{er} janvier 1739, à l'hôpital Saint-Louis de La Rochelle, où il remplissait les fonctions d'aumônier et fut inhumé dans le cimetière de cet hôpital.

C'est en 1725 que les Sœurs de la Sagesse avait prit la direction de cet établissement. Des abus sans nombre y existaient. Les Pères, qui avaient toute la confiance de l'évêque acceptèrent la tâche difficile de travailler à les détruire. Le Révérend Père Mulot envoya tout d'abord à Saint-Louis, en même temps que les Sœurs, le Père Vatel doué de toutes les qualités propres à se faire aimer et respecter, et à gagner ainsi la confiance de tout le personnel, des administrateurs comme des pauvres et des malades. Il avait beaucoup de science et sa piété égalait ses lumières ; son caractère était doux, bon et compatissant, avec une fermeté suffisante pour extirper les abus : sa charité le faisait tout à tous, et les différentes formes qu'elle prenait dans l'exercice de son zèle en assurait toujours le succès.

On vit bientôt un changement notable dans la maison. Les jurements, les chants obscènes, les querelles et les disputes, furent remplacés par le chant des cantiques, la prière, la récitation du Saint Rosaire, les pieuses lectures dans les salles et le réfectoire, la fréquentation des sacrements. Le zélé aumônier s'appliqua à la décoration du lieu saint, et mit partout la décence dans la maison de Dieu. Il voulut que, dans la chapelle, les hommes fussent séparés des femmes ; il fit renfermer avec des balustrades les deux nefs latérales, laissant libre, pour les personnes du dehors, la nef du milieu. Il remplissait, à l'égard des pauvres, toutes les fonctions du saint ministère, avec le plus grand zèle. Exhortations, catéchismes, instructions familières, sermons, assiduité au confessionnal, vigilance attentive pour administrer les malades, charité pour les exhorter, les encourager, les soulager dans tous leurs besoins, rien n'était épargné.

Ce digne missionnaire ne resta qu'un an à Saint-Louis, et revint à Saint-Laurent, où il s'occupa de la direction des Sœurs, il remplit aussi, pendant quelque temps, les fonctions de vicaire de la paroisse, au défaut de celui que l'on refusait depuis plus de dix-huit mois à Monsieur le doyen. Celui-ci dût s'apercevoir que les missionnaires ne se souvenaient plus des épreuves qu'il leur avait fait subir peu de temps auparavant.

Le Père Vatel avait avec tant de succès rempli sa mission à l'hôpital de La Rochelle et les Pères de la Compagnie faisaient tant de bien dans le diocèse, que le pieux évêque désira avoir toujours l'un d'eux pour aumônier à Saint-Louis. Les missionnaires ne pouvaient manquer de se rendre aux désirs du prélat qui se montrait, en toute rencontre, leur père et leur protecteur. Le Père, chargé de cette aumônerie, pouvait d'ailleurs rendre aux Sœurs de grands services ; puis, il faisait là, pour ainsi dire, une mission permanente, infiniment avantageuse aux malades, aux pauvres, aux domestiques de la maison et même aux personnes du dehors. C'était le supérieur qui nommait lui-même l'aumônier. Il pouvait le remplacer quand il voulait, pourvu que le remplaçant fût agréable au seigneur évêque et au bureau.

C'est le Père Le Valois qui le premier fut envoyé à Saint-Louis avec le titre d'aumônier. Sa première signature, sur les registres de l'hôpital, porte la date du 23 septembre 1726. En 1728, il fut remplacé par le Père Hédan qui y demeura jusqu'à sa mort, arrivée en 1739.

Voici les noms des Pères qui se sont succédé à l'hôpital Saint-Louis : les Pères Le Valois, Balch, Besnard, Roustan, arrivée, Supiot, Julien, le Cornec, Dizi, Micquignon, Morel, Dauche, Gaultier, Pouponot, Duchesnes, Serres, Urien. Le Père Urien signa sur le registre des sépultures pour la dernière fois, le 1^{er} juin 1792, et, le 4 du même mois, il était remplacé par un intrus. Depuis la Révolution, les Pères de la Compagnie n'ont point été chargés de l'aumônerie de Saint-Louis, mais ils n'ont point cessé d'aimer cet hôpital et ses pauvres et c'est toujours avec bonheur qu'ils ont annoncé la parole de Dieu.

L'œuvre des missions demeurait néanmoins l'œuvre principale et presque unique des enfants de Montfort. Ils s'en acquittaient, avec un zèle au-dessus de tout éloge et à la grande satisfaction de tous les prêtres, qui les appelaient dans leurs

paroisses. Aussi pour témoigner aux missionnaires la reconnaissance, plusieurs ecclésiastiques des plus distingués, munis des attestations des évêques de La Rochelle, de Luçon et de Poitiers, adressèrent une supplique au Pape Benoît XIII, en 1728, comme on l'avait fait en 1719, afin de demander à Sa Sainteté des pouvoirs particuliers et extraordinaires pour ces dignes ouvriers évangéliques.

Voici dans quels termes elle était conçue :

« Très Saint Père,

Votre Sainteté voudra bien permettre qu'on lui présente très humblement que Louis Grignon de Montfort, missionnaire apostolique, mort en 1716, en odeur de sainteté, après s'être acquis beaucoup de réputation par le grand nombre de pécheurs qu'il a convertis, avait établi, avant de mourir, une société de missionnaires appelé communément la Société de Marie, sous l'invocation du Saint-Esprit. Ces missionnaires, très dignes héritiers du zèle de leur instituteur, s'occupent continuellement à faire des missions en plusieurs paroisses, et particulièrement en celles de Bretagne et du Poitou, dont les fruits sont si abondants qu'ils font l'admiration de tous les fidèles. Et comme la province du Poitou est encore remplie d'une quantité de calvinistes, leurs travaux apostoliques paraissent très nécessaires pour procurer la gloire de Dieu et de L'Église.

Suivant l'exemple de leur instituteur, ils méprisent entièrement les biens temporels, ils renoncent aux bénéfices, et se font une loi d'attendre de la providence leur subsistance, étant toujours prêts à exposer leur vie, et même à aller dans les pays les plus barbares pour travailler au salut des âmes.

Il paraît, par les attestations des évêques, combien ils approuvent leurs travaux ; mais, afin qu'ils en puissent encore retirer des fruits plus abondants, prosternés humblement aux pieds de Votre Sainteté, ils la supplient de vouloir bien leur accorder... Etc.

Le Souverain Pontife accorda ce qu'on lui demandait. Dans cette supplique, on le voit, la Compagnie des missionnaires était appelée Société de Marie.

Les Pères étaient en bien petit nombre ; mais ils suppléaient au nombre par un zèle et une activité incroyable. Ils se montraient tout rempli de l'esprit de Montfort, leur Père et leur modèle. Comme lui, ils s'adjoignaient de bons prêtres, qui voulaient bien les aider dans leurs nombreuses et fatigantes missions. Dans une histoire du serviteur de Dieu, imprimée en 1724, il est dit : « ils sont déjà 60 ou 70 prêtres assemblés, qui travaillent avec bénédiction dans les diocèses de La Rochelle, de Saintes et de Poitiers. » Il faut reconnaître que la plupart de ces prêtres n'appartiennent réellement pas à la Compagnie, mais ils aident des les missionnaires, en travaillant sous leur direction.

Malgré leur petit nombre, ils paraissaient disposés à accepter une mission au Canada, dès l'année 1734. On y voulait les Pères de la Compagnie et les Filles de la Sagesse ; des difficultés locales empêchèrent cette affaire d'aboutir ; l'heure de la Providence n'était pas encore venue. On voit du moins quel était le zèle de ces

nouveaux apôtres de l'Évangile, qui aurait voulu aller jusqu'au bout du monde planter la croix de leur divin Maître et répandre les lumières de la foi chrétienne. Du reste, sans voler aux extrémités de la terre, ils trouvaient moyen de satisfaire leur zèle pour le salut des âmes, et on les voyait sans cesse occupés à défricher le champ du Père de famille, avec une ardeur qui ne se démentait jamais.

CHAPITRE V

Réflexions sur les travaux des Pères de la Compagnie de Marie avant la Révolution. – Missions prêchées par eux en 1740, 1741, 1742 et 1743. – Noms des missionnaires existant à cette époque.

Nous regrettons vivement de n'avoir, sous les yeux, qu'une relation incomplète des missions prêchées par les Pères de la Compagnie de Marie, depuis la mort de leur saint fondateur jusqu'à ces jours de sombre mémoire, ou il ne leur fut plus permis de monter dans la chaire de vérité ; une partie des archives de la communauté a disparu dans la tourmente Révolutionnaire. Cependant nous sommes encore heureux de posséder le compte rendu exact de toutes les missions et retraites de quelque importance, prêchées par les Pères depuis 1740 jusqu'en 1779. Cela suffit pour nous montrer leur zèle et leur dévouement, et mettre en même temps sous nos yeux une partie intéressante de leur histoire, dont aucune page n'a échappé aux regards de Dieu.

Comme les diocèses dont nous avons à parler ont subi dans leurs circonscriptions des modifications importantes, nous considérerons les paroisses évangélisées par les missionnaires comme appartenant aux diocèses actuels.

C'est dans le diocèse de La Rochelle que les Pères ont donné un plus grand nombre de missions, avant la Révolution. Il est vrai que ce diocèse n'était point alors ce qu'il est aujourd'hui. Depuis cette époque, il est agrandi de tout le diocèse de Saintes ; mais il a perdu tout l'ancien diocèse de Maillezais, et c'est précisément dans cette contrée que les Pères de Saint-Laurent ont paru plus souvent. Tout le territoire ou une grande partie du territoire des cantons dont nous allons nommer les chefs-lieux appartenaient alors au diocèse de La Rochelle : Maillezais, Chaillé-les-Marais, Saint-Hilaire-des-Loges, Fontenay-le-Comte, l'Hermenault, la Chataigneraie et Mortagne-sur-Sèvre, dans le département actuel de la Vendée ; Bressuire, Coulonges, Cerizay, Moncoutant, Secondigny, Saint-Varent, Saint-Loup, Airvault, Argenton-Château et Châtillon-sur-Sèvre, dans le département actuel des Deux-Sèvres ; Vihiers et Cholet, avec quelques paroisses des cantons de Chemillé, Beaupréau et Montfaucon, dans le département actuel de Maine-et-Loire.

Après le diocèse de La Rochelle, c'est dans celui de Nantes que les Pères ont travaillé davantage, avant la Révolution.

La communauté de Saint-Clément de Nantes, qui avait été pour Montfort la cause de tant de peine et de chagrin, donna à ses enfants de grands sujets de joie et de consolation. Ils rencontrèrent là des amis véritables qui se firent un bonheur de travailler avec eux, dans un grand nombre de missions. Il est vrai que la communauté de Saint-Clément n'était plus composée comme autrefois. Les mauvaises doctrines, dont elle était imbue, du vivant de Montfort, devinrent plus scandaleuses encore, après la mort de son pieu fondateur, Monsieur Lévêque, arrivée en 1704. Cette situation détermina Monseigneur de Sansay, évêque de

Nantes, à la dissoudre en 1729 ; il en dispersa tous les membres et les remplaça par les Sulpiciens, qui y sont restés jusqu'en 1791. Pendant la Révolution, la maison de Saint-Clément fut convertie en caserne ; elle a été acquise depuis par les Ursulines.

Les Sulpiciens occupèrent à la fois le grand séminaire et l'établissement de Saint-Clément ; ils furent même chargés de l'administration de la paroisse, sur laquelle il était la communauté. À la demande de Monseigneur de Bauveau, Monsieur Olier avait consenti à mettre quelques-uns de ses sujets à la tête du séminaire, se réservant de les envoyer ailleurs, quand ils auraient servi, pendant quelque temps, le diocèse de Nantes, et qu'on se serait mis en mesure de les remplacer. Ils y restèrent dix ou douze ans, puis se retirèrent ; mais ils revinrent sur les instances de Monseigneur de Sansay, et demeurèrent fidèlement à leur poste, où ils sont encore, et dont ils n'ont été éloignés momentanément que par la Révolution. Il n'est pas douteux qu'ils aient grandement contribué à former ce clergé, dont la conduite fut admirable pendant les jours mauvais. Il n'est pas douteux, non plus, que les missions aient contribué à fortifier la foi et l'énergie chrétienne des populations de ce diocèse, qui se montrèrent toujours dignes de leurs pasteurs spirituels.

Les Sulpiciens du grand séminaire et de la communauté de Saint-Clément avaient fondé des missions, en plusieurs paroisses du diocèse de Nantes. C'est dans ces paroisses surtout qu'on les voit collaborer avec les missionnaires de Saint-Laurent. Messieurs Dupin, le Royer, Bouvet et Alno sont les membres de la maison de Saint-Clément qui ont le plus souvent partagé leurs travaux.

Monsieur Alno était supérieur de la communauté, quand éclata la Révolution. Il était natif de Guérande. Son zèle à défendre la foi contre les erreurs de la constitution civile du clergé lui avait attiré beaucoup de persécutions à Nantes ; ses jours y étaient en danger. Il put échapper à la fureur de ses ennemis, qui étaient ceux de la religion ; il se réfugia en Italie. Une communauté de Trappistes, établie à Casa-Mari, dans les États Romains, lui servit de retraite. Il y passa trois années, pendant lesquelles il vécut de la manière la plus édifiante, suivant tous les exercices du monastère et pratiquant les mêmes austérités que les religieux. Une maladie grave lui fit accepter l'offre d'un curé du voisinage, qu'il l'engagea à aller faire chez lui sa convalescence. À peine arrivé dans ce presbytère hospitalier, il fut atteint d'une violente dysenterie, pendant laquelle il donna les exemples les plus touchants de résignation. Le mal ne cessa d'empirer et le saint prêtre succomba le 24 septembre 1795, à l'âge de 54 ans. On tenait ses vertus, en si haute estime, que les habitants du lieu et des environs se pressèrent en foule, pour vénérer sa dépouille mortelle ; ils coupèrent même des morceaux de ses habits, afin de les conserver comme reliques précieuses. Il reçut la sépulture dans l'église du Mont-Saint-Jean, où il était décédé. Ces détails sont extraits de [l'histoire de la persécution en Bretagne à la fin du XVIIIe siècle](#) ; nous sommes heureux de leur donner une place dans l'histoire des missionnaires, qui furent les amis de Monsieur Alno, et avec lesquels

celui-ci a travaillé, pendant plusieurs années, à la gloire de Dieu et à l'intérêt supérieur des âmes.

En parcourant la liste des missions et des retraites prêchées par les Pères de la communauté de Saint-Laurent-sur-Sèvre, dans l'espace de moins de 40 ans, depuis 1740 jusqu'en 1779, on ne peut s'empêcher d'admirer l'ardeur et le dévouement de cette petite troupe d'apôtres qui ne connurent jamais le repos, et accomplirent, vu leur nombre restreint, une tâche véritablement prodigieuse. Rien n'était capable d'entraver leur zèle. Montfort avait légué à ses enfants son ardeur apostolique. Il avait voulu des missionnaires, prêts à prêcher l'Évangile partout où ils seraient appelés ; ses enfants ne furent point infidèles à leur vocation, et ne se montrèrent pas indignes de leur Père. Ils évangélisèrent les peuples jusqu'à ce que la Révolution eût fermé les temples, brisé les chaires et profané les autels ; lorsque la paix fut rendue à l'Église, ils recommencèrent, dès qu'ils le purent, leurs travaux, qu'ils ont poursuivis sans trêve avec le même zèle et le même succès.

Le saint fondateur de la Compagnie était mort sur le champ de bataille de la religion : ses deux premiers successeurs, les Pères Mulot et Audubon, eurent la même gloire. Avant la Révolution, les supérieurs généraux pouvaient se livrer aux travaux des missions ; ils n'étaient pas comme aujourd'hui, presque entièrement absorbés par les exigences d'une administration étendue. Quelques-uns des Pères ont prêché l'Évangile avec une ardeur qui tient du prodige. ; Mais Dieu les soutenait dans leurs labeurs incessants. On voit par le compte-rendu des missions, que le Père Albert a prêchées, de 1740 à 1771, 195 missions et retraites ; le Père Javeleau, de 1741 à 1779, 278 missions et 98 retraites. Le Père Javeleau n'a cessé de prêcher avec un zèle indomptable qu'au moment où l'impiété fut devenue complètement maîtresse.

Avant la Révolution, les Pères de Saint-Laurent travaillaient d'ordinaire ensemble. Ils n'étaient pas assez nombreux pour évangéliser plusieurs paroisses à la fois. Ils tenaient d'ailleurs à se trouver en nombre suffisant pour satisfaire aux besoins de toute la contrée sur laquelle ils allaient répandre la parole de Dieu. Chaque paroisse, où se donnait la mission, était comme un centre, où l'on se transportait de tout le voisinage, pour entendre les prédications et recevoir les sacrements.

Ces exercices duraient un mois et même cinq et six semaines ; ils étaient donnés par quatre, six ou huit missionnaires, aidés souvent encore par d'autres ecclésiastiques ; ils ne pouvaient manquer d'exciter, parmi les peuples, un grand mouvement religieux. Les populations entières s'attachaient aux enfants de Montfort, comme à Montfort lui-même, et se montraient, en toutes circonstances, reconnaissantes et dévouées. La voix des Pères de Saint-Laurent était partout accueillie comme une voix amie, et leurs personnes entourées de respect et l'affection. Les missionnaires se faisaient accompagner d'un ou deux Frères coadjuteurs, qui leur étaient d'un grand secours pour le catéchisme, le chant des

cantiques, la récitation du chapelet, les cérémonies et tout ce qui concerne le matériel des missions.

On sait que le Bienheureux de Montfort aimait à faire dans ses missions des cérémonies éclatantes, capables de faire sur les peuples une salubre et durable impression. Ses successeurs l'imitèrent en cela, comme dans tout le reste. Ils savaient que le plus sûr moyen d'atteindre l'âme, c'est de parler fortement aux sens. L'Église, du reste, attache une grande importance à l'éclat de son culte et de ses cérémonies. Le peuple aime la fête ; il aime ce qui frappe l'imagination et remue le cœur. Une mission étant destinée à agir sur toute une population et à lui imprimer un essor religieux, il faut, dans cette circonstance, autant que possible, le chant des cantiques, les reposesoirs, les illuminations, les processions, les plantations de croix, toutes les cérémonies capables d'impressionner les masses populaires. Sans cela, une mission passe presque inaperçue. Il est d'expérience que les sermons les plus éloquentes ont rarement assez de puissance pour remuer seuls tout un peuple. Le zèle doit y aider par de pieuses industries.

Les missionnaires comprenaient si bien l'importance des cérémonies éclatantes, qu'ils en faisaient toujours quelques-unes, même dans les simples retraites prêchées dans les paroisses, les collèges, les hôpitaux, voir les maisons religieuses. Ils accompagnaient ces exercices d'une consécration à la Sainte Vierge, d'une Amende honorable, surtout d'une Rénovation des vœux du Baptême, quelquefois d'une procession générale. Dans les communautés, ils remplaçaient généralement la Rénovation des promesses baptismales par la Rénovation des vœux de Religion.

Comme leur saint Fondateur, les Pères de la Compagnie de Marie avait coutume de laisser aux paroisses un souvenir de leurs missions. Ils établissaient la confrérie du Saint Rosaire ou une autre association ; ils faisaient élever des chapelles en l'honneur de la Sainte Vierge, de Saint-Michel ou de quelqu'autre saint vénéré dans le pays. Ils aimaient surtout à ériger des calvaires et planter des croix, pieux rendez-vous pour les simples fidèles qui venaient y prier en particulier, ou pour les paroisses entières s'y transportant en procession. L'auteur d'un mémoire écrit par un janséniste contre les missionnaires, en 1777, et dont nous aurons à parler, s'élève contre les dépenses occasionnées par ces monuments religieux, comme si les missionnaires avaient prélevé sur les populations un impôt forcé. Alors, comme aujourd'hui, les fidèles étaient heureux de contribuer à l'érection de ces chapelles et de ces calvaires ; ils le faisaient non seulement volontairement et librement, mais encore joyeusement. Nous citerons ici une note du mémoire précité attestant qu'on aimait à garder dans les paroisses un souvenir de la mission. Nous y lisons : « Il est peu de bourg et de petites villes, en Poitou principalement qui ne fixe l'attention des voyageurs par des monuments de ce genre. Autour de Mortagne, on peut voir de ces calvaires à Evrunes, Saint-Christophe, La Séguinière, Cholet, la Tessouale, Saint-Hilaire, la Verrie, Saint-Laurent, Chambretaud, Moulins, Le Longeron, Saint-Martin-Lars, etc. etc.... »

Les ouvriers apostoliques laissaient aux peuples quelque chose de plus précieux que des monuments matériels ; ils leur laissaient le souvenir de leurs vertus et de leur enseignement. Aussi les évêques et les prêtres, qui les appelaient, aimaient à faire l'éloge non seulement de leur zèle, mais encore de leur piété et de leur doctrine. Comme le divin Maître, ils commençaient par pratiquer ce qu'ensuite ils enseignaient aux autres. Hommes de foi et de charité, ils faisaient passer, dans les cœurs des fidèles, les sentiments chrétiens dont ils étaient eux-mêmes pénétrés. Ils savaient inspirer l'amour de la religion et de ses ministres, de la Sainte Église et de son auguste chef. Après avoir médité les vérités éternelles, ils les prêchaient avec force et onction. Ils ne craignaient pas de stigmatiser le vice ; de s'élever avec énergie contre toutes les erreurs courantes.

Comme Montfort, leur Père et leur modèle, ils eurent à endurer bien des persécutions ; ils rencontrèrent, sur leur chemin, de vives oppositions ; ils trouvèrent même parfois des obstacles au bien, chez des gens qui auraient dû les seconder de tout leur pouvoir ; mais Dieu et Marie était avec eux. Ils ne cessèrent de labourer, à la sueur de leur front, le champ du Père de famille, et de jeter, dans le sillon, le froment sans mélange d'ivraie, semence précieuse qui a produit au centuple.

Ce sera une éternel gloire pour la petite Compagnie de Marie, de ne s'être jamais laissé entamer par l'erreur, mais d'avoir sans altération enseigner la pure doctrine de l'Église, d'avoir combattu avec courage tous ceux qui voulaient lui substituer des nouveautés doctrinales. Nous verrons les enfants de Montfort aux prises avec les jansénistes, en différents diocèses ; nous serons témoins des difficultés suscitées par les sectaires pour empêcher des communautés de Saint-Laurent d'obtenir l'approbation royale, qui devait assurer leur stabilité ; nous verrons aussi les cruelles épreuves que la Révolution devait faire endurer à toute la famille du bienheureux serviteur de Dieu.

La première mission, relatée dans le compte-rendu, laissée par les Pères de la Compagnie de Marie, avant la Révolution, est celle de Faye-l'Abbesse, alors du diocèse de La Rochelle, aujourd'hui celui de Poitiers. Elle eut un plein succès. Le peuple en suivit tous les exercices avec assiduité et docilité. Commencée le 11 octobre 1740, elle se termina les 30 du même mois. Elle était prêchée par les Pères Mulot, Vatel, Albert et Hacquet. Les mêmes missionnaires ayant pris avec eux le Père Gâté, se rendirent à Saint-Varent, dans le même diocèse ; ils n'obtinrent pas le même succès, soit à cause d'un mauvais temps continuel, soit à cause des dispositions peu favorables d'un peuple qui se montra froid et difficile à conduire. Une neige abondante tomba le jour fixé pour la procession générale de clôture et empêcha la cérémonie.

Au commencement de 1741, les missionnaires passèrent dans le diocèse de Nantes, où ils donnèrent des missions à Riaillé, à Oudon, à Saint-Mars-du-Désert, à Maumusson et à Rezé. La mission de Riaillé fut médiocre. Le peuple, composé en grande partie de forgerons, montrait peu de dévotion. Les prédicateurs étaient les

Pères Mulet, Vatel, gâté, Albert, Javeleau et Monsieur Dupin de Saint-Clément. Ces mêmes missionnaires, à l'exception du Père Gâté, se rendirent ensuite à Oudon qui profita mieux de la grâce de Dieu. Le peuple parut docile et plein de bonne volonté, Oudon avait alors une garnison, et les soldats, qui la composaient, ne montrèrent pas moins de piété que les habitants.

La paroisse de Saint-Mars-du-Désert possédait un digne et zélé pasteur, à l'époque de la mission qui fut prêchée en 1741 ; néanmoins la mission fut très mauvaise. Le peuple ne paraissait nullement porté à écouter la parole de Dieu. Le jour même où elle se terminait, les Pères se rendirent à Maumusson, où ils ne trouvèrent que des consolations. Jamais on ne vit plus d'assiduité aux instructions ni plus grande affluence autour des confessionnaux. Les habitants se montrèrent pleins de bonté, d'affabilité et de dévotion. Commencée le 24 avril, la mission se termina le 19 mai. Elle fut suivie de celle de Rezé qui eut aussi un excellent résultat. Les habitants des îles de Trentemoult déployèrent surtout un grand zèle pour se rendre aux exercices. Monsieur de l'Obrière, doyen de la cathédrale de Nantes, en fit l'ouverture, et la clôture fut présidée par Monsieur de Beaupoil, vicaire général du diocèse.

Après les vacances de 1741, les Pères de Saint-Laurent recommencèrent, au mois d'octobre, le cours de leurs missions, et évangélisèrent Pierrefitte, Tessonnière, Airvault et La Chapelle-Largeau, alors du diocèse de La Rochelle et aujourd'hui celui de Poitiers. Ces deux premières missions furent assez satisfaisantes, mais celle d'Airvault obtint un plein succès. Le peuple de cette paroisse se montra rempli de docilité, de bonté et de reconnaissance. Commencée le 8 décembre, la mission se termina le 14 janvier 1742. À la Chapelle-Largeau, les habitants ne se montrèrent plus aussi dociles et aussi fervents qu'on l'eût désiré.

Les Pères passèrent ensuite dans le diocèse de Nantes, et commencèrent par évangéliser Couffé et Saint-Herblon. La mission de Couffé dura un mois, du 18 février au 18 mars. Elle se faisait aux frais du curé, prêtre zélé et pieux. Ce digne pasteur n'eut pas la consolation de voir ses paroissiens répondre à son appel. Ils se montrèrent indociles, peu dévots et peu reconnaissants. Nous n'avons pas les détails d'une autre mission qui fut donnée à Couffé, en 1789. Nous savons seulement que cette seconde mission eut les résultats les plus consolants. La population n'était plus la même qu'autrefois ; elle était devenue docile et religieuse. Cette paroisse avait, à cette époque, pour vicaire Monsieur Verger, qui entra dans la Compagnie et fut massacré à La Rochelle, pendant la Révolution, comme nous le dirons plus tard. Le jour même où se termina la mission de Couffé, en 1742, on fit l'ouverture de celle de Saint-Herblon, qui eut un meilleur succès, bien que le peuple ne fût pas facile à conduire.

Le 22 avril, les Pères commencèrent dans la paroisse du Pellerin une mission, qui fut excellente. Ils étaient accompagnés de Messieurs Le Royer, Dupin et Vexier, de Saint-Clément. Monsieur Le Royer était alors supérieur de cette communauté. Pendant ces pieux exercices suivis avec un zèle admirable, la paroisse du Pellerin fut

cruellement éprouvée par la mort de son digne curé. Du Pellerin, les missionnaires se rendirent à Fougeray, qui appartient maintenant au diocèse de Rennes. La population suivit tous les exercices avec un zèle au-dessus de tout éloge et se montra pieux et reconnaissante. Les Pères étaient aidés dans leurs travaux par Messieurs Guilbaud, Louvel et Vexier, de Saint-Clément. Pendant la mission qui commença le 27 mai et se termina le 8 juillet, le Père Mulot tomba sérieusement malade ; mais Dieu lui rendit bientôt la santé, et il put continuer avec un zèle étonnant, non seulement l'œuvre des missions, mais encore l'administration générale de ses communautés.

Après les vacances de 1742, il se rendit à Nantes, dans le diocèse de Nantes, avec les Pères Vatel, Audubon, Albert, Javeleau, Hacquet et Dizy, pour y commencer une mission qui eut de bons résultats. Elle se faisait aux frais de Madame Laveau. Elle fut suivie de celle de Cornillé, alors du diocèse de Nantes et aujourd'hui de celui d'Angers. Cette dernière mission fut parfaitement suivie par un peuple pieux, docile et affable. Les missionnaires allèrent ensuite à Saint-Jouin-sous-Châtillon. Commencée le 27 janvier 1743, les pieux exercices se terminèrent le 26 février et se firent avec la plus grande ferveur. Au rapport des missionnaires, tous les habitants de Saint-Saint-Jouin et de Châtillon se montrèrent, bons, prévenants, gracieux, généreux et reconnaissants. Tout le monde parut heureux et content, excepté les chanoines réguliers, qui firent de l'opposition. L'abbaye de Châtillon, de l'Ordre de saint Augustin, fut fondée en 1079. Elle avait sous sa direction les églises paroissiales de Châteauneuf, les Châtelliers, la Flocellière, Montournais, Réaumur, Tilly, la Couture, Saint-Vincent-du-fort-du-Lay et quelques autres. Après la mission de Saint-Jouin, vint celle de Noirlieu, qui eut également un succès très consolant. Elle fut parfaitement suivie par les habitants de la Chapelle-Gaudin, où le Frère Mathurin allait faire le catéchisme.

La paroisse de Saint-Laurent-sur-Sèvre, qui possédait la maison-mère des missionnaires, ne pouvait pas se plaindre d'être oublié par eux. Ils aimèrent à évangéliser une population, qui leur était sympathique. Ils lui donnèrent, du 18 mars au 16 avril 1743, une mission, qui fut aussi fervente que possible. Elle se faisait à leurs frais. Sitôt terminée, les enfants de Montfort allèrent évangéliser les paroisses de Saint-Christophe et de Vérines, du diocèse de La Rochelle. La mission de Saint-Christophe donna aux Pères plus de consolation que celle de Vérines, où ils trouvèrent un peuple indifférent, indévot et peu docile. Les habitants de Saint-Christophe montrèrent du moins qu'ils avaient bon cœur, s'ils ne donnèrent pas des preuves d'une grande dévotion.

Avant la fin de 1743, les Pères prêchèrent encore trois missions, l'une dans le diocèse de Nantes, à Saint-Jean de Corcoué ; les deux autres dans celui de La Rochelle, à la Tessouale et à Saint-Pierre de Cholet, qui appartiennent maintenant au diocèse d'Angers. La première fut suivie avec un enthousiasme non seulement par les habitants de la paroisse, mais encore par ceux des paroisses voisines. L'affluence était telle qu'à plusieurs processions on évalua à plus de 6000 le nombre

des assistants. Le Révérend Père Mulet, tombé malade au commencement des exercices, fut obligé de retourner à Saint-Laurent. Il ne put se trouver à la mission de la Tessouale, qui commençait quelques jours plus tard.

Cette mission eut tout le succès désirable. Les missionnaires trouvèrent là un peuple spirituel et porté au bien, qui avait besoin toutefois d'un pasteur ferme et intelligent pour le diriger. Tel était alors le prier de cette paroisse. C'était un prêtre plein d'intelligence, de fermeté et de zèle. Il eut la générosité d'offrir à ceux de ses paroissiens qui faisaient d'abord des difficultés pour assister aux exercices, à cause du besoin de travail, de les secourir durant la durée de la mission. On planta trois croix ; la première avait 61 pieds de hauteur ; la seconde, 40 ; la troisième, 30.

L'année 1743 se termina par la mission de Saint-Pierre de Cholet, où le peuple se montra plein de bonté, d'affabilité et de reconnaissance. La mission produisit des fruits abondants. Plus de 3000 personnes s'approchèrent de la Table Sainte, sans compter les communions d'enfants, qui furent très nombreuses. On eut pourtant à essuyer quelques contradictions de la part des jansénistes et de la bourgeoisie.

En 1743, les Pères n'étaient encore qu'au nombre de 13 ; voici leurs noms : Mulet, Vatel, Guillemot, Le Valois, Croissant, Hacquet, Albert, Gâté, Javeleau, Dizy, Balque, Audubon et Besnard. Nous dirons seulement un mot ici des Pères que nous venons de nommer, et dont il n'a pas encore été question, en nous réservant de parler plus tard des Pères Audubon et Besnard qui ont gouverné tour à tour la Congrégation.

Le Père Croissant entré à Saint-Laurent en 1734, a rempli les fonctions d'assistant, sous les Pères Audubon et Besnard. Il termina sa carrière, peu avant la Révolution, sans qu'on sache l'époque précise de sa mort. Il demeura presque toujours à la maison-mère, chargé de la direction spirituelle des Sœurs. On ne le voit paraître qu'à une seule mission, à celle de Saint-Laurent, dont nous avons parlé. Les Pères Hacquet, Albert et Javeleau était tout trois du diocèse d'Angers. Le premier était né à Angers même ; le second à Beaupréau et le troisième à Baugé. Ce sont ceux qui figurent le plus souvent dans le compte-rendu des missions prêchées avant la Révolution. Le Père Hacquet est entré dans la Compagnie en 1735 ; le Père Albert en 1736 et le Père Javeleau en 1740. Nous aurons à reparler de ces trois intrépides missionnaires.

Le Père Dizy, de la paroisse de Saint-Jacques de la Boucherie, à Paris, était né en 1716. Il entra dans la Compagnie en 1740, et mourut aumônier de l'hôpital Saint-Louis, de La Rochelle, en 1782. Il commença par donner des missions, puis il fut placé comme aumônier à Saint-Louis, où il rendit les plus grands services. Il fut vivement regretté des administrateurs, des Sœurs, des malades, des pauvres et de toutes les personnes avec lesquelles il avait été en relations. Les larmes, qui coulèrent à ses funérailles et les honneurs particuliers qui lui furent rendus, dans cette triste circonstance, témoignaient du respect, de l'affection et de la reconnaissance dont il était entouré. La cérémonie funèbre fut présidée par Monsieur de Moussac, vicaire général et doyen du Chapitre de La Rochelle. Le 3

novembre 1768, le pieux aumônier avait érigé, dans la chapelle de l'hôpital, la confrérie du Sacré-Cœur.

Le Père Balque, entré dans la Compagnie en 1740, remplit, pendant plusieurs années, les fonctions d'aumônier de Saint-Louis, sortit de l'hôpital en 1754, pour prendre la direction des écoles charitables de La Rochelle puis rentra à Saint-Laurent, où il mourut. Le Père Gâté qui se trouva à plusieurs missions, de 1740 à 1744, ne paraît pas avoir pris d'engagements dans la Compagnie.

CHAPITRE VI

Travaux des Pères de la Compagnie de Marie depuis le commencement de 1744 jusqu'aux vacances de 1747. – Mort du Père Le Valois. – Mission de la fin de 1747 et du commencement de 1748. – Mort du Père Vatel.

Au commencement de 1744, les Pères Mulot, Javeleau, Hacquet et Besnard donnèrent deux missions : à Saint Porchaire, près de Bressuire, et à Coulonges-Thouarsais, tandis que les Pères Guillemot, Audubon, Albert, Gâté et Dizy en prêchaient deux aux autres, au Cerqueux et à Maulévrier. La mission de Saint Porchaire, tiède au début, devint très fervente, grâce à l'exemple et au concours des habitants de Bressuire qui s'y rendirent en foule. Le peuple de Coulonges, un peu lâche et indolent à cette époque, se porta néanmoins avec assez d'ardeur aux exercices. La population des Cerqueux était indifférente et peu docile ; aussi le résultat y fut-il médiocre. Maulévrier, au contraire, se montra docile et religieux, et donna aux missionnaires les plus grandes consolations.

Le jour même où se terminèrent les missions de Maulévrier et de Coulonges, on a commença une autre au May. Bien qu'elle eût duré un mois on la trouva trop courte, parce que le peuple qui pourtant fit preuve de docilité, avait tardé à se mettre en mouvement. Si l'on eût pu prolonger les exercices, on eût obtenu un succès plus consolant. Un magnifique calvaire y fut érigé sur la route d'Angers. La mission de Courlay, qui suivit, fut admirable sous tous rapports. Le Père Besnard, après y avoir travaillé une semaine, tomba dangereusement malade. Les missionnaires trouvèrent, dans la paroisse de Courlay, une population remplie de bonté, de docilité et de reconnaissance ; ils font observer que les changements trop fréquents de curés nuisaient considérablement.

La mission de Courlay était à peine terminée que les Pères, sans prendre aucun repos, allèrent évangéliser le Bignon, au diocèse de Nantes. Ils furent aidés, dans leurs travaux, par Messieurs Dupin et Vexier. Le peuple du Bignon était dur, difficile à conduire, peu porté à la piété et malheureusement trop adonné à l'ivrognerie. La mission fut néanmoins passable, après avoir été inaugurée sous de fâcheux auspices. Le premier jour, il y avait eu rixe sanglante entre les habitants de la paroisse et ceux de Vertou qui avaient envahi leurs places. L'église fut rebénite le lendemain. Dans l'intervalle, le Saint-Sacrement fut conservé dans une chapelle assez éloignée du bourg.

La mission suivante fut prêchée à Savenay par les Pères Mulot, Guillemot, Audubon, Javeleau, Hacquet et Dizy, avec le concours des Messieurs Dupin et Vexier et de Monsieur l'abbé de Lépronière. Les habitants de Cambon s'y portèrent en foule, tandis que ceux de la ville de Savenay et de toute la paroisse se montrèrent peu assidus.

Après quelque temps de repos à Saint-Laurent, les missionnaires commencèrent le 13 septembre, une retraite de huit jours à la Tessouale. Elle fut

aussi fervente que possible et contribua grandement à assurer le fruit de la mission donnée l'année précédente. Cette retraite fut clôturée par une magnifique procession générale. Peu de jours après, nous trouvons les Pères à Touvois, dans le diocèse de Nantes, où la mission fut suivie avec la plus grande ardeur et produisit d'heureux résultats. Près de Touvois, au Val de Morière, vivait alors une communauté de religieuses de Fontevrault, auxquelles les missionnaires donnèrent quelques instructions. Ils se rapprochèrent ensuite de Saint-Laurent, pour prêcher, aux Epesses, une mission qui fut assez médiocre.

Ils allèrent de là évangéliser trois paroisses, dans les environs de La Rochelle : Aigrefeuille, Angoulins et la Jarrie. C'est le jour même de Noël que commença la mission d'Aigrefeuille, pour se terminer le 23 janvier 1745. Le peuple se montre docile, et les exercices furent bien suivis. Il n'en fut pas de même à Angoulins dont la population, d'une grande indifférence pour les choses du salut, paraissait rivée aux intérêts matériels. Les Pères trouvèrent plus de consolations à la Jarrie, tout le peuple se montra assidu, docile, attentif et reconnaissant.

Les missionnaires s'embarquèrent ensuite pour l'île d'Oléron, alors du diocèse de Saintes ; ils évangélisèrent, avec un plein succès, les paroisses de Saint-Denis et de Saint Georges où le peuple donna des preuves non équivoque de son zèle, de sa docilité, de sa piété et de sa reconnaissance. À Saint-Denis, les Pères logeaient chez Madame de Chassiron. On planta à l'entrée du port une belle croix que l'on nomme croix de bon port. Un navire hollandais, étant venu s'échouer, pendant la mission, sur le Rocher d'Antioche, on se servit des mâts et autres pièces de bois pour faire la croix et construire un reposoir pour le Saint-Sacrement, à la procession générale. À Saint-Georges, on érigea un calvaire encore plus magnifique que celui de Saint-Denis.

Une retraite des plus ferventes fut ensuite prêchée à l'hôpital Saint-Louis de La Rochelle et fut admirablement suivie, par les personnes les plus distinguées de la ville. L'évêque assista à plusieurs exercices et prêcha lui-même trois fois.

Après les vacances de 1745, les Pères évangélisèrent Treize-Vents, Saint-Loup et Moncoutant. La mission de Treize-Vents fut aussi fervente que possible. Le peuple était animé d'excellentes dispositions. Plus tard, en 1756 et 1773, deux retraites, qui produisirent également d'heureux résultats, furent données à cette paroisse. À Saint-Loup le résultat fut assez satisfaisant, quoique le peuple parût peu soucieux d'entendre la parole de Dieu. La mission de Moncoutant fut couronnée d'un plein succès, malgré le voisinage des protestants qui composaient alors la moitié de la population, mais qui n'exerçaient pas la moindre influence fâcheuse sur les catholiques.

Toutes les missions de 1746 et les deux premières de l'année suivante ont été données dans le diocèse de Nantes ; à Joué, Ancenis, Saint-Colombin ; Mussillac, Saint-Mars-la-Jaille, la Roche-Bernard, Noyal-Muzillac et Pontchâteau. Les paroisses de la Roche-Bernard et de Noyal-Muzillac appartiennent aujourd'hui au diocèse de Vannes. La mission de Joué fut peu fructueuse. Celle d'Ancenis fut suivie avec

beaucoup plus de zèle. Le clergé et les religieux de la ville se montrèrent pleins d'affabilité pour les enfants de Montfort. Le peuple, intelligent et délicat pour ce qui regarde la prédication, fut très assidu aux exercices et en profita d'une manière consolante. Nous dirons ici que plus tard en 1769, les Pères Hacquet et Julien prêchèrent, au collège d'Ancenis, une retraite qui n'eût pas un grand succès. Les missionnaires notent que les écoliers, qui étaient nombreux, paraissaient très dissipés. L'éloignement de la chapelle, où se faisaient les exercices, pouvait être en partie la cause de cette dissipation. Les missionnaires reconnaissent toutefois que cette jeunesse, sous des allures un peu turbulentes, était susceptible de beaucoup de bien. Ancenis, à l'époque de la retraite donnée au collège, avait pour curé un prêtre vénérable, Monsieur Gallot.

D'Ancenis, les Pères se rendirent à Saint-Colombin, puis à Missillac. Ces deux paroisses ne pouvaient leur donner plus de consolations. Ils trouvèrent, à Saint-Colombin, un peuple attentif à la parole de Dieu, reconnaissant, docile, mais enclin à la chicane. Pendant la mission, Monseigneur de Sansay, évêque de Nantes, mourut à sa maison de campagne, peu éloignée de la ville épiscopale. À Missillac, l'affluence fut telle autour des confessionnaux, qu'à plusieurs reprises, une foule de femmes et de jeunes filles, pour garder leurs places, passèrent la nuit dans l'église, occupées à chanter des cantiques. Les missionnaires furent aidés par les trois prêtres de la paroisse et Monsieur Tobie, vicaire de Crossac, qui entra plus tard dans la Compagnie de Marie.

L'époque des moissons vint, comme de coutume, interrompre les travaux des missionnaires ils les reprirent, le 16 octobre, à Saint-Mars-la-Jaille, où ils rencontrèrent un peuple religieux et docile. On y venait en foule des paroisses voisines. La mission de la Roche-Bernard fut aussi des plus ferventes, nonobstant la vive opposition des Jansénistes, à la tête desquels étaient deux prêtres, Messieurs Bouchu et d'Aliveau. Une croix magnifique, ornée d'un beau Christ, fut élevée sur la place de l'église.

Sans le moindre répit, les intrépides apôtres se rendirent à Pontchâteau, où la mission fut aussi fervente qu'on pouvait l'attendre d'un peuple bon, zélé, dévot et constant dans la piété. Une compagnie de dragons du régiment d'Asfeld, en garnison à Pontchâteau, se distingua par son assiduité aux exercices. Les Pères se firent autoriser par le duc de Penthièvre, qui visitait alors les côtes de Bretagne, à restaurer le calvaire de leur saint fondateur, et obtinrent de Monseigneur de la Muzanchère, le nouvel évêque de Nantes, les statues qui avaient été transportées, par Montfort lui-même, dans la ville épiscopale. Toute la paroisse, à l'appel de son digne curé, s'était unie aux missionnaires, pour solliciter cette restauration, dont fut chargé le Père Audubon.

A Noyal-Muzillac, le peuple parût lâche, insouciant, peu avide de la parole de Dieu ; aussi n'en recueillit-il qu'un mince profit spirituel.

Les enfants de Montfort venaient de donner de suite huit missions dans le diocèse de Nantes, quand ils furent appelés à Saint-André-de-la-Marche, alors du

diocèse de La Rochelle, aujourd'hui de celui d'Angers. Ils trouvèrent là une population docile, ponctuelle à assister aux instructions et portée à la dévotion. Le diocèse de Nantes revit bientôt les ouvriers évangéliques, à Vue et à Herbignac. La mission de Vue fut fervente, grâce à l'impulsion donnée par les paroissiens de Rouans et de Frossay ; les habitants de Vue se montrèrent moins ardents pour le bien que les étrangers. La population d'Herbignac manifesta, au contraire, un zèle et une bonne volonté qui ne se démentirent pas un instant.

Pendant cette dernière mission, le 14 juin 1747, mourait à Saint-Laurent, le Père Le Valois. C'était une perte pour la Compagnie de Marie, qu'il avait longtemps arrêté par le spectacle de ces rares vertus. Ce fut une perte aussi pour la Congrégation de la Sagesse, dont il était le directeur spirituel, depuis environ 26 ans. Il fut vivement regretté par les communautés de Saint-Laurent et partout les habitants de la paroisse, qui avait pour lui une profonde estime.

Après la saison des vacances, les Pères se rendirent à la Romagne, où le peuple, docile et porté au bien, fut grandement affermi dans la vie chrétienne. La mission de Fontenay-le-Comte qui suivit, fut prêchée dans l'église Saint-Nicolas. Le succès en fut médiocre. Le menu peuple montra cependant de l'assiduité et de la dévotion.

À Rochefort-en-Terre, paroisse très religieuse, la mission fut admirablement suivie. Toutes les cérémonies se firent avec un éclat extraordinaire. Monseigneur Bertin, évêque de Vannes, qui faisait presque tous les frais de la mission, passa près de trois semaines avec les missionnaires. Il prêcha plusieurs fois et présida la cérémonie des vœux du baptême, la plantation de la croix et la procession générale de clôture. Monsieur l'abbé de Fumel, son grand vicaire, fit une communion générale et porta le Saint-Sacrement à la dernière procession. Monsieur l'abbé Buisson, chanoine, fit la Communion des enfants. Les missionnaires furent encore aidés par Monsieur Pichon, prêtre retiré à St Paterne de Vannes, par Monsieur Aimon, aumônier de l'hôpital de cette ville et par Monsieur Mane, aumônier des ursulines.

Monsieur de Fumel et Monsieur Debusson, que nous venons de nommer, se sont toujours montrés pleins d'estime et d'affection pour les Pères de la Compagnie de Marie. Monsieur l'abbé de Fumel, né au diocèse de Toulon, en 1717, devint vicaire général de Vannes en 1743, et évêque de Lodève en 1750. Monsieur l'abbé Buisson, du diocèse de Chartres, devint chanoine de Vannes, en 1743, et se démit de son titre en 1756.

Les missionnaires quittèrent Rochefort pour Saint Liphard, au diocèse de Nantes, où la récolte spirituelle fut peu abondante. Il est vrai que le temps fut très mauvais, mais aussi et, à cette époque, les habitants de cette paroisse semblaient avoir plus de goût pour les procès que pour la dévotion. Ce qui nuisît peut-être au succès, c'est une maladie dont fut atteint le Père Mulot, et qui inquiéta vivement les missionnaires. Cette maladie empêcha le vénérable supérieur d'accompagner ses confrères à la mission de Saint-André-des-Eaux, qui fut des plus consolantes. Le peuple était parfaitement disposé. Les habitants de Saint-Nazaire, de Guérande et

d'Escoublac affluaient aussi aux exercices. Monsieur le curé de Saint André et son vicaire aidèrent pour les confessions.

La famille religieuse de Montfort fut de nouveau plongée dans le deuil par la mort du Père Vatel. Ce pieux et zélé missionnaire, choisi par Montfort lui-même, d'une manière si extraordinaire avait été l'une des pierres fondamentales de la Compagnie de Marie, et il rendit, à la Congrégation de la Sagesse, les plus éminents services. Tous ses confrères, qui avaient clôturé la mission d'Herbignac la veille de sa mort, se rendirent à Saint-Laurent pour les obsèques. Personne ne fut plus sensiblement frappé de cette perte que le supérieur général qui regarda la mort du Père Vatel comme un présage prochain de la sienne. En prévision de cette éventualité, il désigna alors le Père Audubon pour son successeur.

Sa douleur et la pensée de sa fin prochaine ne l'empêchèrent point d'aller prêcher, avant les vacances, à St Dolay et à Vertou. Ces deux missions n'eurent par le résultat qu'on pouvait espérer. Le peuple de St Dolay ne se montra ni docile ni fervent. Pendant la mission, Monseigneur de la Muzanchère, évêque de Nantes, visita cette paroisse, appartenant alors à son diocèse. Il était accompagné de ses deux vicaires généraux, Messieurs Hervisio et de Raignon, et de son secrétaire, Monsieur Balion. Il présida la cérémonie des vœux du Baptême. En se rendant à St Dolay, il passa, escorté d'un nombreux clergé, au calvaire de Pontchâteau que l'on restaurait. Il alla se prosterner devant la petite croix provisoire placée sur la sainte montagne et entonna le Vexilla Régis qui fût chanté par les prêtres et la foule accourue de tout le voisinage. Il fit ensuite une brève et pathétique exhortation sur la nécessité et les avantages des croix et des souffrances.

A Vertou, les missionnaires furent aidés par Messieurs Le Royer et Dupin. Vertou se ressentait de la proximité de la ville de Nantes ; la dévotion était étouffée par le culte de l'argent et des intérêts terrestres. Les gabarriers, en particulier, étaient mal famés sous le rapport religieux. Le jansénisme, très accréditée dans la paroisse, était peut-être le plus grand obstacle au bien. La mission trouva surtout une vive opposition dans les Bénédictins, qui étaient alors sans prier et étaient infectés des erreurs janséniennes. Monsieur l'abbé Raignon, vicaire général de Nantes, s'étant rendu à Vertou, pour assister à la procession générale de clôture, fut témoin des sentiments hostiles de ses religieux. Ils furent cause que la procession du Saint-Sacrement n'eut pas lieu ; car, comme ils voulaient user de leurs droits et assister en corps à la cérémonie, les missionnaires, pour ne pas communiquer avec eux, durent supprimer la procession. La mission se termina par la plantation d'une croix magnifique. Les Bénédictins remuèrent ciel et terre pour l'empêcher, mais, malgré leur opposition, la cérémonie se fit avec solennité et en leur présence ; ils y assistaient, en effet, mais confondus dans la foule.

CHAPITRE VII

Voyage de trois missionnaires à Rome. – Missions de Tiffauges, Gétigné, Montigné, Saint-Julien-de-Vouvantes, Donges, Questembert. – Mort du Révérend Père Mulot.

Attaché de cœur, comme Montfort, à la chaire apostolique, plein de vénération pour le successeur de Pierre, le Révérend Père Mulot eût bien désiré aller se prosterner aux pieds du vicaire de Jésus-Christ, pour lui offrir ses hommages, recevoir ses bénédictions et ses conseils paternels ; mais le soin de ses Congrégations ne lui permettait pas une aussi longue absence. Ne pouvant lui-même aller à Rome, il prit le parti d'y envoyer trois de ses missionnaires, pendant les vacances de 1748. Les Pères Albert, Hacquet et Besnard furent désignés ; ils se mirent en route avec une grande joie et firent le voyage à pied, comme leur saint Fondateur. Partis de Saint-Laurent le 28 juillet, ils arrivèrent à Rome le 12 septembre. Ils y restèrent jusqu'au 30 du même mois.

Le 27 septembre, ils furent reçus en audience particulière par le Souverain Pontife, Benoît XIV. Ils présentèrent au Pape les Règles des missionnaires et des Soeurs de la Sagesse. Sa Sainteté leur donna sa bénédiction ainsi qu'aux personnes qui les observaient. « Soyez assurés, dit le Pape aux enfants de Montfort, que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour l'affermissement de vos Congrégations. » – « Alors, dit le Père Hacquet dans la relation de cette audience, nous lui demandâmes notre mission apostolique, c'est-à-dire une mission immédiate du Saint-Siège ; il nous l'accorda volontiers. Nous lui dîmes donc : Mitte nos, Beatissimi Pater. Aussitôt, il s'approcha de nous, mit ses mains sur notre tête et dit : Mitto vos. Les trois missionnaires se retirèrent embrasés d'un zèle plus ardent encore pour les intérêts de Dieu et des âmes et de dévouement plus tendre pour l'Église et son chef visible.

La Compagnie de Marie et la Congrégation de la Sagesse reçurent, avec une vive gratitude et un grand bonheur, la bénédiction et les encouragements du Père commun des fidèles ; personne ne s'en montra plus reconnaissant et plus heureux que le vénéré supérieur général qui, malgré le poids des ans, continuait à travailler dans le champ du Père de famille.

Prenant avec lui deux de ses confrères, il allait, le 1^{er} novembre, à Saint-Nicolas de Tiffauges où la mission fut parfaitement suivie. Tiffauges avait alors de paroisses, Notre-Dame et Saint-Nicolas, toutes deux relevant de l'abbaye de Saint-Jouin de Marne. Le seigneur du lieu était le marquis de la Bretesche. Le jour même où se termina la mission de Tiffauges, s'ouvrit celle de Gétigné ; le peuple y montra de l'empressement et de la bonne volonté, malgré la vive opposition des jansénistes de Clisson.

Au moment de la mission, les curés de Gétigné et de Cugand étaient relégués, pour cause d'hérésie, à l'abbaye de Saint-Jouin-de-Marne. Monsieur Héard,

chanoine régulier de Clisson, avait été chargé de diriger la paroisse de Gétigné, et c'est lui qui faisait donner la mission. L'opposition des jansénistes ne servit qu'à enflammer le zèle des prêtres voisins et de leurs populations, demeurées attachées à la vraie foi. Plus de vingt-cinq paroisses suivirent les exercices ; Cugand ce distingua entre toutes, par sa régularité.

Sans perdre de temps, les missionnaires se rendirent à Montigné, où la mission fut suivie avec grande diligence par les habitants de la paroisse et par ceux de Montfaucon. À quelques jours de là, les Pères étaient à Saint-Julien-de-Vouvantes. Le peuple se montra peu docile et peu assidu aux exercices. Donges donna beaucoup plus de consolations. Les habitants de Paimbœuf s'y distinguèrent par leur assiduité. La Loire qui sépare ces deux paroisses, était presque constamment sillonnée de barques chargées de passagers, qui faisaient retentir les rives du fleuve de chants de religieux.

Monseigneur Bertin, évêque de Vannes, prélat remarquable par ces hautes qualités, particulièrement par une inaltérable douceur, appela les Pères de la Compagnie de Marie et les chargea d'évangéliser l'importante paroisse de Questembert. Le Père Mulot s'y rendit le 13 avril, accompagnée des Pères Guillemot, Albert, Javeleau, Hacquet, Audubon et Besnard. La mission fut aussi fervente que possible. Le peuple était docile, reconnaissant, assidu aux instructions, animés des meilleures dispositions.

Le moment était venu où le Père Mulot devait aller recevoir la récompense de ses longs et fructueux travaux. Questembert devait être son dernier champ de labeurs. L'église y était en très mauvais état. La nef semblait une terre labourée à cause des irrégularités produites par les fosses des morts qu'on y enterrait. Le zélé missionnaire, imitant le Bienheureux de Montfort, se proposa de faire cesser cet abus et de réparer l'église. Un jour qu'il prêchait avec feu sur ce sujet, il souhaita, dans un saint transport, que « son corps pût servir à la maison de Dieu de pavé et le sang de son cœur de ciment ». Cette parole devait être en quelque sorte réalisée. Les paroissiens entrèrent dans les vues du saint missionnaire qui fit agrandir le cimetière et transporter les corps enterrés dans l'église. Au cours de ces travaux un clou de cercueil lui entra dans le pied gauche ; il avait pénétré si avant, que le sacristain, alors auprès de lui, ne put le retirer qu'à grand-peine. Quoique la douleur fût très vive, le Père Mulot n'en parut faire d'abord aucun cas ; mais bientôt, il fut obligé de céder et de garder la chambre, en proie à une horrible souffrance. Il avouait à ses serviteurs qu'il avait souvent prêché la passion de Notre-Seigneur, mais que tout ce qu'il en avait dit n'était rien auprès de ce qu'il endurait. « Si donc, ajouta-t-il, ce mal, qui est si peu de chose comparé aux souffrances de mon divin Sauveur me cause des douleurs si cuisantes, combien celles du divin Jésus ont-elles été terribles ! » Cette pensée l'animait et lui faisait supporter ses tourments avec une admirable patience. Il voulut même autant que possible, continuer son travail, et étendue sur sa couche, il recevait encore les hommes qui s'étaient déjà adressés

à lui pour la confession. La mission était commencée depuis trois semaines, quand survint cet accident.

Cependant, comme il arrive souvent qu'une maladie en attire une autre, le vénérable vieillard eût tout à coup une attaque d'un rhumatisme qui l'incommodait depuis longtemps à la tête : l'attaque fut si violente que son cou devint tout rigide ; ses dents s'étaient tellement serrées qu'il ne pouvait s'exprimer que par des paroles entrecoupées. Cette situation douloureuse, accompagnée de convulsions, continua jusqu'au lendemain, jour de sa mort. Ayant reçu les derniers sacrements avec une vive piété, il expira avec ce cri de confiance sur les lèvres : « In te, Domine, speravi, non confundat in aeternum. » C'était le lundi, 12 mai 1749, entre huit et neuf heures du matin. Il était âgé de 66 ans.

Cette mort fit, sur tous les esprits, l'impression qu'a coutume de produire la mort des hommes extraordinaires et singulièrement utiles à l'église. On regretta vivement ce zélé et pieux missionnaire. Les peuples comprirent qu'ils faisaient en lui la plus grande perte ; mais tout le monde demeurait convaincu qu'il n'avait fait que passer des misères de cette terre à la vie bienheureuse. C'est ainsi que s'exprimait Monsieur de Fumel, alors vicaire général de Vannes, futur évêque de Lodève, dans une lettre à Monsieur Buisson, chanoine et grand chantre de la cathédrale, qui travaillait avec les missionnaires, et qui avait écrit à l'évêché pour annoncer la mort du supérieur. Non content de ce témoignage de vénération, le vicaire général se rendit à Questembert, pour présider aux obsèques. Le Père Mulot fut enterré, comme il l'avait demandé, dans le cimetière qu'il venait d'agrandir.

Il eut la gloire de mourir en mission, ainsi que le vénérable serviteur de Dieu qui l'avait appelé à le suivre dans la carrière apostolique, et dont il avait été un si parfait imitateur. Le Bienheureux de Montfort, né en Bretagne, était venu mourir dans la partie du diocèse de La Rochelle qui appartient maintenant à la Vendée ; le Révérend Père Mulot, né dans la partie du diocèse de La Rochelle appartenant à la Vendée, est allé mourir en Bretagne. La Vendée garde le corps du Bienheureux de Montfort, et la Bretagne garde celui du Père Mulot.

Les chanoines de la collégiale de Rochefort-en-Terre demandèrent une relique des pieux missionnaires qui venait de terminer sa carrière, à la mission de Questembert. On leur accorda ses poumons qu'ils renfermèrent dans un cœur de plomb et déposèrent, dans le mur du chœur de leur église, après avoir célébré pour le défunt un service solennel.

Les missionnaires conservèrent pour eux-mêmes le cœur de leur Père, et l'ayant enfermé dans un cœur de plomb, ils l'emportèrent à Saint-Laurent. Ils firent célébrer avec pompe, dans l'église paroissiale, un service funèbre auquel assistèrent en très grand nombre des prêtres et des fidèles, accourus de toutes parts. À l'issue du service, on alla en procession déposer le cœur du saint missionnaire, dans un mur de la chapelle de la Sagesse, derrière l'autel majeur. Par-dessus, on apposa une plaque en cuivre portant cette inscription : « ici repose le cœur de Monsieur René Mulot, prêtre, successeur de Monsieur de Montfort, supérieur des missionnaires de

Saint-Laurent et des Filles de la Sagesse, mort à la mission de Questembert, dans le diocèse de Vannes, le 12 mai 1749, âgé de 66 ans, après 33 ans de mission et de travaux apostoliques. »

Cette plaque est religieusement conservée à la communauté de la Sagesse ; mais on ignore ce qu'est devenu le plomb précieux renfermant le cœur du missionnaire. La chapelle des Sœurs n'était qu'un simple oratoire qui a disparu. A-t-on mis ce cœur dans le mur de la chapelle construite plus tard ? Nous l'ignorons. Cette dernière chapelle elle-même a été transformée et est en partie détruite. C'est donc un trésor perdu : puisse la divine Providence le faire retrouver un jour ! Quoiqu'il en soit le souvenir des vertus du premier successeur de Montfort et des services rendus à sa famille religieuse, est toujours vivant dans la communauté de Saint-Laurent.

La tombe du Révérend Père Mulot se voit encore, dans le cimetière de Questembert. Elle est toute en granit travaillé avec soin. Aux angles et sur les côtés ont été sculptées des têtes de morts, des larmes, des croix et même un bénitier, en partie dégradé. Sur une des extrémités, on voit un cœur avec une couronne d'épines. Cette tombe mesure près d'un mètre de hauteur. Elle est placée au milieu de la grande avenue, qui conduit de l'entrée du cimetière à la chapelle Saint-Michel, à quatre ou 5 mètres de cette chapelle. Elle est entourée des autres tombes des prêtres, décédés à Questembert depuis 1749. On y lit cette inscription : « René Mulot, supérieur de Saint-Laurent, mort en odeur de sainteté, le 12 mai 1749. »

Le Père Mulot avait été visiblement suscité de Dieu pour affermir l'œuvre du Bienheureux de Montfort. Les communautés de Saint-Laurent lui doivent, d'une certaine manière, autant qu'à leur saint fondateur lui-même. Celui-ci n'avait eu que le temps de rassembler les matériaux, avec lesquels son successeur devait bâtir de beaux et solides édifices. Il dirigea ses Congrégations avec une rare intelligence, avec un heureux mélange de douceur et de fermeté. Il sut maintenir la ferveur, dans la Compagnie de Marie, et par la sainteté de ses exemples, et par la sagesse de ses règlements. Il se montra constamment le père, le soutien, le guide éclairé de toutes les Filles de la Sagesse. La Mère Marie-Louise de Jésus trouva en lui les lumières et les conseils nécessaires pour gouverner sa congrégation, qui allait toujours se développant, sous le souffle de la divine Providence.

Les soins constants qu'il donnait à ses communautés, ne l'empêchèrent point, nous l'avons vu, de se livrer aux missions jusqu'à sa dernière heure. On ne sait comment une santé débile pouvait suffire à tant d'occupations ; Montfort lui avait promis que ces maux s'évanouiraient dès qu'il commencerait à travailler au salut des âmes. Confiant en ces paroles, qu'il regardait comme inspirées de Dieu, il s'était livré au ministère apostolique, avec un zèle extraordinaire. Depuis que le Bienheureux serviteur de Dieu lui avait fait connaître la volonté du ciel, en 1715, jusqu'à sa mort, en 1749, il n'a pas donné moins de 220 missions. Que d'âmes sauvées ! Que de mérites amassés par l'intrépide apôtre !

Il marcha, sans défaillance et d'un pas ferme, sur les traces de son père et modèle, et il était manifeste qu'il était mû par le même esprit. Sa manière de prêcher était tout apostolique, comme celle de Montfort, et il possédait aussi, à un très haut degré, le don de toucher les cœurs, faveur qu'il avait implorée par de ferventes prières. Il ne connaissait ni dangers, ni obstacles, lorsqu'il s'agissait de la gloire de son divin Maître et du bien éternel de ses frères ; si parfois il se voyait en butte aux contradictions, aux mépris, aux railleries des mondains, il était au comble de ses vœux, persuadé que l'épreuve est le partage de ceux qui travaillent, avec courage et succès, dans le champ du Seigneur. Il chérissait la croix, et s'il la rencontrait sur son chemin, il la baisait amoureusement.

Dieu se plaisait à lui soumettre les cœurs ; les peuples, frappés de ses exemples et de ses discours, accouraient en foule à sa suite, pour lui témoigner leur vénération et leur reconnaissance ; il n'en demeurait pas moins pénétré de mépris pour lui-même, et rien ne pouvait ébranler en lui une humilité profonde qui fut un des caractères distinctifs de son âme.

La mort d'un prêtre si saint et si zélé fut, on le comprend, un amer sujet de deuil pour tous ceux qui l'avaient connu intimement, les populations qu'il avait évangélisées, et surtout pour les communautés dont il était le guide, le Père et le second fondateur. Monsieur le doyen de Saint-Laurent donna des preuves non équivoques de sa douloureuse sympathie, à la nouvelle du triste événement qui venait d'avoir lieu à Questembert. Nous l'avons vu céder à de fâcheuses préventions contre les missionnaires et surtout contre les Sœurs. Mais il n'avait pas tardé à revenir de ses préjugés contre les Pères, qui s'étaient toujours montrés disposés à lui rendre service. Depuis longtemps il les honorait de son estime et de sa confiance, les consultants dans toutes ses affaires spirituelles et temporelles. Il avait surtout en singulière vénération le Père Mulot. Depuis quelques années, il se montrait aussi plus favorable aux Filles de la Sagesse. Il ne manquait pas, dans les premiers jours de janvier, d'aller dire la messe dans leur chapelle ; il le faisait aussi au décès d'une Sœur. Mais jamais il ne leur avait fait un aveu aussi formel de ses anciennes préventions qu'au moment de la mort de leur vénéré Père.

Il se rendit dans la maison des religieuses, entra dans la chambre où était la Mère Marie-Louise de Jésus avec toutes ses sœurs éplorées, et levant les yeux et les mains vers le ciel : « Consolez-vous, mes Dames, leur dit-il ; je suis assuré que Dieu est sur ces deux communautés. Elles ne manqueront jamais, tant que vous serez fidèles à vos engagements. Je remercie mille fois le Seigneur de vous avoir appelées dans ce lieu, et de s'être servi de moi pour en faire les premières démarches. Cependant il y a des personnes qui ont fait leur possible pour me détourner de ce dessein, et je reconnais clairement que c'était le démon qui jouait son rôle. Je vous avoue que je n'ai point actuellement de plus grande consolation que d'apprendre qu'il se fait de nouveaux établissements. Il faut avouer que mon cœur nage dans la joie, et qu'aujourd'hui c'est avec la plus grande sincérité que je prends également

part à vos peines et particulièrement à la croix dont le Seigneur vient de vous affliger ».

A la mort du Père Mulot, 16 religieux prêtres avaient fait profession dans la Compagnie. Quatre d'entre eux avaient cessé de vivre ; l'humble Compagnie se composait de 12 Pères missionnaires et de six ou sept Frères coadjuteurs. À la même époque, la Sagesse possédait déjà 26 établissements.

LIVRE DEUXIÈME

*Depuis la mort du Révérend Père Mulot jusqu'au commencement de la Révolution.
(1749 – 1789)*

CHAPITRE PREMIER

Le Révérend Père Audubon, Supérieur Général. – Missions de Montfaucon, Saint-Aubin-Baubigné, Saint-Maurice-des-Noeux, l'Herminault, Mazières, Guéméné, Penfao, Béganne, Carentoir et Basse-Goulaine. – Voyage Supérieur Général à Paris, pendant les vacances de 1750. – Arrivée de plusieurs missionnaires. – Missions et retraites prêchées depuis les vacances de 1750 jusqu'à la fin de 1751.

Le Révérend Père Mulot avait désigné pour successeur le Père Audubon qui, sous tous les rapports, était digne de le remplacer. Aussi tous ses confrères ne firent aucune difficulté pour ratifier ce choix.

Le Père Audubon était né aux Sables d'Olonne diocèse de Luçon, le 10 novembre 1710. Dès l'enfance il s'était fait remarquer par sa sagesse et sa piété. Promu au sacerdoce à 23 ans, avec dispense d'âge, il passa quelques années dans l'exercice des fonctions paroissiales ; mais, ayant été témoin du zèle et des vertus du Père Mulot, il se sentit attiré à marcher sur ses traces et à vivre sous sa paternelle autorité. Il n'osait pas cependant manifester la pensée qu'il nourrissait dans son cœur, retenu par le sentiment de son incapacité, ou plutôt par une humilité profonde, se persuadant qu'il était incapable de remplir dignement un si haut et si difficile ministère.

Ce ne fut qu'après avoir été encouragé par l'un des missionnaires qu'il surmonta ce sentiment de défiance excessive. Le Père Mulot n'eut pas de peine à reconnaître en lui des talents et des qualités que son humilité lui cachait avec le plus grand soin. La Sœur Marie-Louise de Jésus ne contribua pas peu à sa vocation. Désireux de faire connaissance avec les missionnaires, il était venu un jour à Saint-Laurent avec un prêtre de ses amis. C'est là qu'il rencontra pour la première fois le Père Mulot, mais il ne lui communiqua rien des sentiments qui occasionnaient sa visite. Il alla dire la sainte messe dans la chapelle des Filles de la Sagesse ; après son action de grâces, il entra dans la salle de communauté, où les Sœurs s'assemblaient pour le travail, afin de leur rendre une visite de bienséance. La Mère Marie-Louise de Jésus, qui ne l'avait jamais vu, qui même n'avait jamais entendu parler de lui, le pria de vouloir bien l'écouter un instant. Après l'avoir introduit dans un appartement voisin, elle lui dit d'un ton assuré et comme prophétique : « Monsieur,

le bon Dieu vous appelle ici avec les missionnaires ». Cette parole, il l'a souvent déclaré lui-même, fixa ses incertitudes et le détermina à exécuter son projet.

Cependant comme il avait une mère qu'il aimait tendrement, il lui était dur de s'éloigner d'elle. Mais connaissant cette parole du divin Maître : « celui qui aime son Père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi », il fit généreusement le sacrifice de ce qu'il avait de plus cher au monde. Il entra chez les Pères de la Compagnie de Marie la veille de la Toussaint, 1742. Il avait toutes les qualités d'un parfait missionnaire, d'un véritable apôtre. Ses talents et son zèle furent vite appréciés. Il sut si bien gagner l'estime et la confiance de ses confrères qu'ils le jugèrent apte à remplacer le Révérend Père Mulo, à qui il était si difficile de donner un successeur, pouvant adoucir les regrets qu'avait causés sa perte.

Il gouverna ses congrégations avec sagesse, douceur et fermeté, maintenant la ferveur et le zèle, non moins par la force de son exemple que par les autres moyens. Chéri des siens, singulièrement estimé des supérieurs ecclésiastiques, respecté de tous, il remplit sa charge avec distinction et répandit partout la bonne odeur de Jésus-Christ.

La première lettre qu'il écrivit aux Filles de la Sagesse, en qualité de supérieure générale, est datée du 12 juin 1749 ; il écrivait de l'île d'Oléron. Cette lettre dénote une profonde humilité et un zèle ardent pour l'avancement spirituel de ces âmes d'élite qui lui étaient confiées. Dès l'année suivante, il fit imprimer les Constitutions des Sœurs, puis un directoire moins complet que celui que l'on possède aujourd'hui.

Les missionnaires avaient repris le cours de leurs travaux. Dès le 1^{er} juin, cinq d'entre eux avec le concours de Messieurs Le Royer et Dupin, commençaient à Montfaucon, alors du diocèse de Nantes, une mission qui se termina le 29 du même mois. Elle n'eut qu'un très mince résultat. Le peuple se montra indifférent, peu dévot et encore moins généreux.

Une retraite prêchée à Saint-Laurent, au mois de septembre, donna infiniment plus de consolations aux enfants de Montfort. « Jamais, disent-ils, dans leur relation, jamais mission ne fut mieux suivie et par un plus grand nombre de personnes. Les étrangers s'y portèrent en foule. On donna quatre exercices par jour, deux le matin et deux le soir. On fit plusieurs cérémonies avec beaucoup d'éclat. Monsieur le doyen fut malade pendant tout le temps de la retraite ; mais le vicaire et plusieurs prêtres étrangers travaillèrent avec les missionnaires.

Toutes les missions données jusqu'aux vacances de 1750 furent prêchées par les Pères Audubon, Albert, Javeleau, Hacquet et Besnard, à l'exception pourtant de celle de Basse-Goulaine, où le Père Audubon ne se trouva pas : il se disposait alors à faire un voyage important pour ses congrégations.

À Saint-Aubin-Baubigné, la mission fut admirablement suivie par une population pieuse, docile et reconnaissante. Monsieur le marquis de La Rochejacquelein, qui, depuis quatre ans s'opposait à cette mission, revint de ses préventions et se distingua par sa piété, ainsi que sa famille. À Saint-Maurice-des-

Noues, le résultat fut assez bon. Les Pères des Robinières y furent un sujet d'édification. À l'Hermentault, le peuple montra peu d'ardeur.

À Mazières, le ministère fut plus consolant. Les habitants de Cholet, des et Échaubrognes, de Trémentines, de Maulévrier et de toutes les paroisses environnantes se rendirent en foule aux pieux exercices. Il paraît que Nuailé, qui dépendait alors de Mazières, avait besoin d'une surveillance particulière. Monsieur le curé, déjà très malade pendant la mission, mourut peu de jours après. Il eut pour successeur Monsieur Henri, son vicaire, qui s'était chargé en grande partie des frais de la mission, Madame du Laté, habitait cette paroisse ; elle avait fourni la croix et tous les matériaux nécessaires pour la construction du calvaire.

Les missionnaires passèrent tout le mois de mars à Guéméné-Penfao, au diocèse de Nantes, où la mission fut très fervente. C'est là que les Pères reçurent la nouvelle de la mort de leur bienfaiteur, Monsieur le marquis de Magnane, arrivé dans leur maison de Saint-Laurent. À Béganne, Monsieur Buisson, chanoine de Vannes, et Monsieur Moreau prêtre retiré à Baden, travaillèrent avec les missionnaires. La population été docile, reconnaissante et remplie de bonnes dispositions ; mais elle avait besoin d'être aiguillonnée. Cette mission avait été accordée aux longues et pressantes sollicitations de Madame du Léthier qui se signala par sa piété et sa générosité. Elle donna, en particulier, l'arbre de la croix qui fut plantée sur une éminence dominant la Vilaine.

Sans prendre aucun repos, les Pères allèrent évangéliser l'importante paroisse de Carentoir. Ils furent encore aidés dans leurs travaux par Monsieur Buisson qui aimait à se trouver avec eux, par Monsieur Dupin, par Messieurs les recteurs de Peillac et de Saint-Jacut et par Monsieur le supérieur des missions de France accompagné de onze de ses confrères. Cette mission n'eut pas le succès qu'on pouvait attendre d'un peuple attaché à la religion, et évangéliser par un si grand nombre d'ouvriers. L'ivrognerie y faisait malheureusement de grands ravages. Plusieurs succursales, dont la Gacilly était la plus importante, rendaient difficile la desserte de la paroisse. Pour comble de malheur, le doyen de Carentoir n'avait pas l'affection de ses paroissiens. Monseigneur Bertin, évêque de Vannes, passa à Carentoir les huit derniers jours de la mission. Il fit la cérémonie des vœux du Baptême, donna deux fois la Confirmation, porta le Saint-Sacrement à la procession générale de clôture, et, du haut du reposoir, prêcha sur l'amour de Dieu. Il bénit aussi la croix souvenir et adressa la parole à une immense multitude.

A Basse-Goulaine, dans le diocèse de Nantes, Monsieur Le Royer et Dupin travaillèrent avec les Pères. La mission fut médiocre pour la paroisse, mais fut admirablement suivie par les habitants de Saint-Julien-de-Concelles.

Le Révérend Père Audubon n'était point à la mission de Basse-Goulaine. Le soin de ses communautés l'avait retenu à la maison-mère, et il se disposait à faire le voyage de Paris, afin de voir s'il lui serait possible d'obtenir pour elles l'approbation royale. Il partit pour la capitale pendant les vacances de 1750. L'air de modestie, de dignité, de sainteté, qui rejaillissait sur toute sa personne, lui gagna l'estime et

l'affection de tous, particulièrement du Maréchal de Noailles, ministre de Louis XV, lequel le regretta, à sa mort, comme l'un de ses proches. Il avait fait connaissance avec plusieurs seigneurs de la cour qui se montrèrent disposés à accueillir sa demande ; mais le malheur des temps empêcha pour le moment de mener cette affaire à bonne fin.

Pendant son séjour à Paris, le Révérend Père Audubon visita le séminaire du Saint-Esprit, dans l'espérance d'y trouver quelques jeunes séminaristes, qui voudraient bien s'adjoindre à lui pour l'œuvre des missions. Il fut assez heureux pour s'attacher quatre ecclésiastiques qui le suivirent à Saint-Laurent ; c'étaient Messieurs Renault, Thoribé, Laude et Rivière. Les trois premiers étaient du diocèse d'Amiens ; le dernier du diocèse de Coutances.

Le Père Renault avait toutes les qualités d'un bon missionnaire et d'un bon religieux. Par ses prédications et ses exemples, il a fait le plus grand bien dans les nombreuses missions qu'il a prêchées avant la Révolution. En 1763, après une mission donnée à Notre-Dame de Cholet, il trouva sa mère à Saint-Laurent. Elle avait fait 150 lieues pour engager son fils à retourner dans son pays ; mais elle ne put réussir dans son projet. La vocation du missionnaire était trop solide pour être ébranlée par cette tentation. L'amour, que l'on a pour sa famille, ne doit pas empêcher de s'en éloigner pour obéir à Dieu. Du reste, la distance n'empêche pas d'aimer. La religion n'étouffe pas les sentiments de la nature, elles les épurent et les perfectionne. Le Père Renault était procureur de la communauté, quand vinrent les jours mauvais de la Révolution. Son nom paraît sur un acte d'achat passé le 12 janvier 1795. Il mourut, à la maison du Saint-Esprit le 18 mars 1800, à l'âge de 76 ans et fut inhumé le lendemain, dans le cimetière de la paroisse par le Père Joubert.

Monsieur Thoribé n'était que diacre, quand il vint à Saint-Laurent. C'était un sujet dont les talents et les vertus promettaient. Il n'eut pas le bonheur de devenir missionnaire comme il le désirait ardemment ; Dieu se contenta de sa bonne volonté. Il mourut peu de mois après son arrivée et fut enterré aux pieds du Père Le Valois. Monsieur Rivière, qui semblait n'être venu à Saint-Laurent que par affection pour Monsieur Thoribé, retourna dans son pays après la mort de son ami, et fut placé par son évêque à la tête d'une paroisse. Monsieur Laude travailla avec succès dans les missions pendant trois ans. La vie apostolique était entièrement de son goût ; mais son évêque le rappela auprès de lui pour porter secours à son père qui était dans le besoin, et il lui donna une cure à Boulogne-sur-Mer, sa ville natale.

Ce fut le 6 juillet, 1750, au milieu de la nuit, que le Révérend Père Audubon arriva à Saint-Laurent avec les jeunes ecclésiastiques qu'il avait recrutés au séminaire du Saint-Esprit. Sa santé n'était pas robuste, mais il oubliait les incommodités et les souffrances, quand il s'agissait de travailler à la gloire de Dieu, au bien de ses communautés et au salut des âmes. Aussi dès que la saison favorable aux missions fut arrivée, il s'y livra avec une nouvelle ardeur qui était pour tous ses confrères un grand sujet d'édification et d'encouragement.

Prenant avec lui les Père Albert, Javeleau, Hacquet, Besnard et Rivière, il alla passer à Bouin le mois de novembre et les huit premiers jours de décembre. Les habitants de cette paroisse, qui étaient parfaitement disposés, furent très assidus aux exercices de la mission est très attentifs à écouter la parole de Dieu. Les bourgeois se signalèrent par leur zèle et leur ardeur. On fit une procession magnifique, le jour de l'Immaculée Conception. Une riche statue en argent y fut portée avec une pompe extraordinaire. Au retour, cette statue de Marie ayant été placée sur un autel splendidement décoré, le digne pasteur de Bouin prononça, au nom de toute sa paroisse, une sorte de consécration à l'auguste Mère de Dieu, qui fut suivi des chants joyeux de la foule, du roulement des tambours et des sons harmonieux de l'orgue.

Des occupations particulières empêchèrent le Révérend Père Audubon d'accompagner ses confrères au Puiset-Doré, mais il les rejoignit à Oudon. Malgré la pluie et les mauvais chemins, la mission du Puiset fut couronnée d'un plein succès. Il en fut de même de celle d'Oudon. Le Père Hacquet quitta cette mission, la veille de la clôture, pour aller prêcher une retraite de cinq jours au collège de Beaupréau. Elle fut aussi édifiante que possible

De 1751 à 1779, les Pères de la Compagnie de Marie ont donné 28 retraites aux élèves du collège de Beaupréau. Il est plus que probable qu'ils ont continué à prêcher les retraites de ce collège jusqu'à la Révolution. Ils s'adressaient à une jeunesse qui les estimait, qui les aimait, et à laquelle ils étaient sincèrement attachés.

La retraite est ordinairement de cinq ou six jours et se passait dans la ferveur. L'esprit des élèves était excellent, et les maîtres avaient toutes les qualités désirables. Aussi les missionnaires ne cessent, en toutes circonstances, de faire l'éloge des uns et des autres. Deux ou trois fois seulement ils semblent désirer plus de fermeté et de vigilance de la part des maîtres. La science et la vertu marchaient de front dans cet établissement qui jouissait au loin comme auprès d'une réputation bien méritée. Dans les retraites on avait coutume de faire plusieurs cérémonies : à l'amende honorable, la rénovation des vœux du baptême, l'adoration de la Croix, et même une procession générale dans laquelle on portait une statue de la Sainte Vierge. Cette procession se dirigeait vers la chapelle du Chapitre, où il y avait prédication. Les chanoines, en bons termes avec le collège et les missionnaires, prêtaient volontiers leur concours. Le dimanche de la Sexagésime, 19 février 1754, on commença à Coron, du diocèse actuel d'Angers, une mission qui fut des plus ferventes, malgré des pluies continuelles et des chemins affreux. Le mauvais temps ralentit un peu l'ardeur des paroisses voisines qui étaient remplies de bonne volonté. Les habitants de la Salle-de-Vihiers ne furent point arrêtés cependant par les difficultés et se rendirent en foule aux exercices. Malheureusement des maladies régnaient dans la contrée, et la mort vint jeter le deuil dans beaucoup de familles. Les missionnaires se transportèrent à Trémentines, où ils obtinrent plein succès.

Quoiqu'un peu hautain et difficile à conduire, suivit les exercices avec zèle, c'était Monsieur Cogné, vicaire qui faisait les frais de la mission.

Les ouvriers évangéliques se rendirent de là à Autigny ; les exercices y furent bien suivis. Le peuple qui se ressentait un peu du voisinage de la Chataigneraie, avait besoin d'un pasteur pieux et ferme, comme l'était celui qui faisait donner la mission. Aytre, aux portes de La Rochelle, reçut alors les missionnaires : le résultat fut médiocre. On eut à surmonter beaucoup de difficultés pour obtenir la construction d'un calvaire.

À l'hôpital Saint-Louis de la Rochelle, les Pères prêchèrent du 29 juin au 2 août, une retraite ou plutôt une mission qui eut un succès étonnant. On ne pourrait dire le nombre de personnes qui se rendirent aux trois exercices qui avaient lieu chaque jour, en dépit d'une opposition qui agissait en public et en secret. Pendant cette retraite on en prêcha une spéciale pour les soldats, dans l'église paroissiale de Notre-Dame. Elle dura quinze jours avec deux exercices par jour. Monsieur le curé de Notre-Dame et Monsieur l'aumônier du régiment de Saintonge donnaient tour à tour les instructions du matin ; le Père Hacquet prêchait tous les soirs. Cette retraite fut aussi édifiante que possible. La garnison était composée alors des régiments de Saintonge et d'Artois. En même temps une autre retraite de huit jours, avec trois exercices par jour, était prêchée aux Dames Blanches. On voit que les zélés enfants de Montfort ne perdaient pas leur temps. On voit aussi par le compte-rendu de leurs retraites à l'hôpital Saint-Louis qu'ils étaient heureux de se trouver au milieu d'un peuple qui avait connu et aimé leur fondateur et qu'ils disent être bon, spirituel, reconnaissant et porté au bien. C'est sans doute pendant cette mission que se passa le fait ainsi relevé les registres déposés à la mairie de La Rochelle : « Une protestante, nommée Marie-Anne Marteau, a fait en 1751, à l'hôpital Saint-Louis, adjuration entre les mains du Père Audubon, supérieur des missions du Bas-Poitou et des Communautés de Saint-Laurent ». Cette désignation de Missionnaires du bas Poitou est précieuse pour les Pères de la Compagnie de Marie.

(Note du Registre général des Pères de la Compagnie de Marie).

Quand ces retraites furent terminées, le Père Hacquet alla en prêcher une autre de quinze jours dans la paroisse d'Évrunes. Elle eut tout le succès désirable. Plusieurs habitants furent cependant insensibles à la grâce. Le peuple se ressentait un peu du voisinage de Mortagne. On fit la cérémonie de la rénovation des vœux du Baptême et, à la procession générale de clôture, on porta la vraie Croix en triomphe.

Quelques jours après, on donna à la paroisse de Saint-Laurent une retraite qui n'eut pas le même succès que celle de 1749. La saison était peu favorable. Commencée le 29 août, elle se termina le 8 septembre. Monsieur le doyen et Monsieur Michaud, vicaire, y travaillèrent beaucoup. Pendant le mois d'octobre deux missions furent données par le Père Hacquet à la paroisse de Saint-Pierre de Cholet et aux religieuses de la ville. La première dura quinze jours et fut suivie avec un entrain admirable ; la seconde fut de huit jours. Le missionnaire prêchait deux

fois à la paroisse et quatre fois par jour à la communauté. Le curé de Saint-Pierre était alors Monsieur Chabirand, prêtre distingué sous tous les rapports.

Pendant les mois de novembre et de décembre, on donna deux missions : à La Gaubretière et à Thouarsais. La première eut un succès consolant ; la seconde fut assez froide. Le peuple de Thouarsais avait besoin d'être aiguillonné.

CHAPITRE II

Travaux des Pères de la Compagnie de Marie depuis le commencement de 1752 jusqu'aux vacances de 1755. – Les Pères Roustan et Arrivé. – Second voyage du Supérieur Général à Paris. – Mission de La Verrie et du Poiré-sous-Velluire. – Mort du Révérend Père Audubon.

Rien n'était capable de ralentir le zèle des enfants de Montfort ; ils étaient loin de pouvoir répondre à toutes les demandes et prenaient pourtant à peine le repos absolument indispensable. Du commencement de 1752 à la fin d'avril, quatre missions furent prêchées par eux dans le diocèse de Nantes : au Pellerin, à Mesquer, à Escoublac et à Saint-Aignan ; les missionnaires de Saint-Laurent paraissaient au Pellerin pour la seconde fois. La mission donnée par les Pères Audubon, Albert, Javeleau, Hacquet et Renault aidés de Messieurs Le Royer et Dupin, fut aussi fervente que celle de 1744. Les Pères qui étaient au Pellerin, ayant pris avec eux le Père Laude, commencèrent à Mesquer, une mission due à la générosité de Madame Kercado, elle fut suivie avec empressement. De Mesquer, les missionnaires passèrent à Escoublac, où ils obtinrent le même succès. Ils notent que le peuple de cette paroisse, qui paraissait bien disposé, avait spécialement besoin d'un pasteur ferme et vigilant. Le Père Audubon ne suivit point ses confrères à Saint-Aignan, où ceux-ci rencontrèrent moins d'entrain et de zèle ; néanmoins la mission fut bonne pour la paroisse ; mais on y vit peu d'étrangers.

Le temps des vacances étant passé, huit missionnaires partirent de Saint-Laurent pour Saint-Nazaire ; c'étaient les Pères Audubon, Albert, Javeleau, Hacquet, Besnard, Renault, Laude et Hamon. La mission, commencée le huit septembre, fut terminée le 21 octobre. Elle fut des plus ferventes. Les étrangers en suivirent les exercices presque avec autant de zèle et d'assiduité que les habitants de la ville, lesquels se montrèrent pleins de bonté, de docilité et aussi de piété. Cependant les principaux bourgeois de Saint-Nazaire ne profitèrent pas de la grâce qui leur était offerte ; ils firent même de l'opposition.

À Moulins, non loin de Saint-Laurent, les missionnaires rencontrèrent un peuple religieux qui leur donna toutes sortes de consolations. Il n'en fut pas de même à Doix. Les habitants ne parurent pas attacher une grande importance à la mission. Il est vrai qu'elle se donnait à une époque peu favorable, à cause des travaux de la campagne qui étaient en retard dans cette région. Cinq missionnaires allèrent passer le mois de décembre un Neuil, près de La Rochelle ; ils n'eurent pas non plus à se louer du zèle des habitants qui suivirent les exercices avec assez de froideur.

Du 1^{er} janvier au 20 février 1753, une mission des plus importantes fut prêchée à Notre-Dame de Niort par les Pères Audubon, Albert, Javeleau, Hacquet, Besnard, Renault, Laude et Hamon. Elle fut très bien suivie par un peuple porté au bien, docile et généreux. Cependant le clergé séculier et les religieux, surtout les prêtres

de l'Oratoire, firent une ardente opposition. L'intérêt et le jansénisme en furent les principales causes. La noblesse ne parut presque pas aux exercices ; il n'en fut pas de même d'un bon nombre de magistrats qui donnèrent l'exemple. Les cérémonies subirent de grandes contradictions. Le lieutenant de police voulut même se servir de son autorité pour en empêcher quelques-unes. Les soldats de la garnison passaient alors pour très débauchés et donnaient en effet, des leçons de libertinage, malheureusement trop suivies.

Thouarcé, Malestroit, Port Saint-Père, Montoir et Bourgneuf eurent des missions en 1753 ; les trois premières paroisses, depuis le commencement de mars jusqu'à la fin de juin ; les deux dernières dans les mois de novembre et de décembre. Monsieur le curé de Thouarcé, en Anjou, était d'abord opposé à la mission donnée dans sa paroisse, sur la demande de l'évêque ; revenu de ses préventions, il se montra plein d'égards et d'estime pour les missionnaires. Ceux-ci lui rendirent d'ailleurs les plus grands services, en le défendant auprès de ses supérieurs, contre les calomnies dont on le poursuivait. Monsieur de La Rochefordière, archidiacre d'Angers, passa huit jours à Thouarcé, pendant la mission, et il eut occasion de se convaincre par lui-même de l'innocence de ce digne pasteur. Malade depuis longtemps, il mourut trois jours seulement après le départ des missionnaires. Avant de remettre son âme entre les mains de Celui qui l'avait envoyé travailler à sa vigne, il avait eu la joie de voir toute sa paroisse renouvelée par cette fervente mission.

La mission de Malestroit, au diocèse de Vannes, à laquelle collabora Monsieur Buisson, dura cinq semaines et fut admirablement suivie par une population remplie de foi et de bonne volonté. Ce peuple cependant était, loin d'être sobre et méritait de sévères reproches. Les soldats de cavalerie, qui se trouvaient alors à Malestroit, firent assez bien leur devoir. Deux confréries d'hommes et de femmes, établies dans la paroisse, y faisaient du bien ; cependant elles avaient besoin de quelques réformes ; cette réforme eut lieu et amena de bons résultats.

De Malestroit, les Pères allèrent à Port-Saint-Père, dans le diocèse de Nantes. Cette mission à laquelle travaillèrent Monsieur Dupin et Monsieur Richard, son confrère, n'eut pas le résultat qu'on escomptait. Le peuple, peu avide de la parole de Dieu, semblait plus occupé des choses d'ici-bas que de celles de l'au-delà. Il avait subi, il faut le dire, la néfaste influence de son pasteur qui, on ne sait pour quelle cause, était très hostile. Il avait fait son possible pour empêcher la mission, et s'était même opposé, de toutes ses forces, à ce qu'un des grands vicaires du diocèse en fit l'ouverture ; à la fin, il s'était pourtant radouci et avait changé entièrement de sentiments à l'égard des missionnaires.

La mission de Montoir fut suivie par un peuple avide de la parole de Dieu. Elle se faisait en grande partie aux frais de l'excellent curé, Monsieur Moreau. Le territoire de Montoir s'étendait au loin dans les bruyères. La paroisse actuelle de Saint-Joachim en faisait alors parti. Dans un des villages, tous les habitants passaient pour sorciers. Cette ridicule croyance, qui causait des défiances et des antipathies

regrettables, fut combattue par les missionnaires. Des pluies presque continuelles empêchèrent les processions, à l'exception de celle qui accompagna les vœux du Baptême.

La mission de Bourgneuf fut satisfaisante quoique le peuple ne parut pas très porté à la dévotion, ni très facile à conduire. À cette époque, il y avait à Bourgneuf une société scandaleuse, composée de Messieurs et de Dames, appelée société de la joie. Tous ses membres étaient imbus des idées jansénistes. Ils avaient grand besoin d'être rappelés aux devoirs, mais n'étaient pas disposés à profiter de la grâce. En 1754, les missionnaires évangélisèrent Longué, au diocèse d'Angers, la Chapelle-Bertrand, Vouzailles et Parthenay, au diocèse de Poitiers, et Saint-Denis d'Oléron, alors du diocèse de Saintes, et aujourd'hui, celui de La Rochelle. La mission de Longué demandée avec instances par le curé qui jouissait d'une grande réputation de sainteté, ne pouvait avoir de meilleurs résultats. Le froid intense et le mauvais temps n'empêchèrent point l'assiduité aux exercices. Tout le pays était alors atterré par une grande mortalité, qui décida peut-être bien des pécheurs à mettre ordre aux affaires de leur conscience. L'un des missionnaires, le Père Renault, fut atteint lui-même d'une épouvantable variole, qui mit un instant ses jours en danger.

À la Chapelle-Bertrand, les missionnaires n'eurent également qu'à se louer du bon esprit de la population, qui répondit parfaitement à la grâce. Pendant la mission, Monsieur le principal du collège de Thouars, demanda une retraite de trois jours pour ses élèves. Cette retraite, un peu trop courte pour produire tout le fruit désiré, se termina par une procession à l'église Notre-Dame, au château.

À Vouzailles, le résultat fut assez médiocre, peut-être à cause de la vive opposition que firent les curés voisins, avant, pendant et après les exercices. Les cœurs y étaient d'ailleurs durs, peu dévots et trop inclinés vers la terre. Les missionnaires obtinrent beaucoup plus de succès à Saint-Jean de Parthenay. Les fabriciens y faisaient tous les frais de la mission. Le peuple se montra généreux, affable, reconnaissant et plein de piété. Tous les ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, secondèrent de leur mieux le zèle des missionnaires. Le Chapitre de Sainte-Croix se rendait processionnellement aux cérémonies. On donna chez les Cordeliers, pendant huit jours, des exercices particuliers aux Dragons qui étaient en garnison dans la ville. Plusieurs instructions furent aussi adressées aux Ursulines et aux Dames de l'Union-Chrétienne.

Pour la seconde fois, la paroisse de Saint Denis, dans l'île d'Oléron fut visitée par les Pères. Cette mission, sans être aussi fervente que la première porta pourtant des fruits. On fut heureux d'y retrouver l'habitude de la récitation du Rosaire établie en 1744. Cette campagne se termina par deux retraites que le Père Hacquet prêcha, en août, au collège de Beaupréau et à la paroisse Notre-Dame de la même ville.

La campagne suivante s'ouvrit à Savenay. La mission, comme celle qui avait eu lieu dix ans auparavant, fut suivie avec zèle par les étrangers, et avec peu d'ardeur par les habitants. Les principaux de la ville firent même de l'opposition et ne parurent point aux exercices. À Sévérac, la population était déjà excellente, remplie

de dévotion, d'une grande docilité et la mission fut très fervente. Monsieur le comte de Talhouet avait donné 200 livres pour en couvrir les frais. Deux ou trois jours après, les infatigables prédicateurs étaient à Saint-Vincent-de-Redon ; la mission y fut assez bonne ; mais on y vit peu d'étrangers. Nous avons le regret de dire qu'en 1754, comme en 1772, date d'une seconde mission, les missionnaires font aux habitants de Saint-Vincent, le reproche de manquer trop souvent aux règles de la sobriété.

A Guenrouet, toute la population se montra fervente et docile. Cette paroisse avait le bonheur de posséder un très digne curé et deux excellent vicaires, qui prirent tous les frais à leur compte. Ils furent aussi obligés d'aider aux confessions, les étrangers venant en si grand nombre que les missionnaires ne pouvaient suffire. Au cours de la mission, on bénit l'église, qui venait d'être réparée, en grande partie par les libéralités extraordinaires des fidèles et notamment de Monsieur de Coislin, seigneur du lieu.

Avant les vacances de 1755, les enfants de Montfort évangélisèrent encore Rezé, Mervent, Benon et Sainte-Luce. Ils étaient déjà passés une fois avec succès à Rezé qui ne se démentit pas et où on érigea un magnifique calvaire. Les missions de Mervent et de Benon furent couronnées d'un plein succès. On vit à Benon un grand nombre d'étrangers, soit ecclésiastiques, soit laïques. Sainte-Luce ne donna pas les mêmes consolations ; les paroissiens s'y montrèrent négligents et on n'y vit presque point d'étrangers, si ce n'est les habitants de Rezé qui avaient fait leur mission quelques mois auparavant. Les missionnaires logeaient au château de Chassais, maison de campagne de l'évêque.

Les Pères se livraient au labeur avec une activité dévorante. En 1755, ils avaient la consolation de voir deux nouveaux prêtres se joindre à eux, les Pères Roustan et Arrivé. Le premier était du diocèse de Sisteron. Il venait du séminaire du Saint-Esprit, où le Révérend Père Audubon l'avait vu en 1750. Dès qu'il fut prêtre, il se décida à se consacrer aux missions. Il quitta Paris, passa par son pays natal et arriva à La Rochelle au milieu d'un froid rigoureux, après avoir fait à pied environ 200 lieues. Il se reposa, pendant quelques jours, à l'hôpital Saint-Louis où était le Père Besnard, en qualité d'aumônier puis, se rendit à Saint-Laurent.

L'année suivante, après avoir travaillé à quelques missions, il fut désigné pour remplacer, à Saint-Louis, le Père Besnard devenu supérieur pour laquelle il avait toujours conservé la plus filiale affection. Il resta, à ce poste, jusqu'en 1758 ; il quitta, à cette époque, la Compagnie pour devenir aumônier d'un régiment qui se trouvait à La Rochelle. Dans sa nouvelle position, rien ne lui manquait sous le rapport temporel. Il était estimé et aimé, de tout l'état-major et des personnes de qualité qui le connaissait ; sa charge lui donnait 1200 livres de rente, sans compter les présents de valeur qu'on lui faisait souvent. Heureux selon le monde, il pouvait compter sur un brillant avenir, quand il vit son bonheur présent et toutes ses espérances s'évanouirent en un clin d'œil. Une maladie terrible, qui ne dura que deux jours, l'obligea à aller chercher des soins à l'hôpital, où il mourut entre les bras

du Père Arrivé, son successeur, qui lui administra les derniers sacrements. Il les reçut avec de grands sentiments de foi. Il se reprochait de n'avoir pas été fidèle à sa première vocation. Il parlait sans cesse du Père Besnard qu'il avait en vénération et de son ancienne communauté pour laquelle il avait toujours conservé la plus filiale affection.

Le Père Arrivé venait de Poitiers. Il avait été vivement sollicité d'entrer chez les Jésuites ; mais il se décida pour les enfants de Montfort. Il donna quelques missions avec beaucoup de succès, et il sut se faire estimer des peuples par sa grande piété. On le voit apparaître pour la première fois aux missions de Montfaucon et de St Gildas, en 1757. Il fut placé comme aumônier à Saint-Louis, en 1758, et il dut rester à ce poste jusqu'au commencement de 1765. Il revint alors à la communauté pour y terminer sa carrière.

Pendant les vacances de 1755, le Père Audubon entreprit un second voyage à Paris, dans le même dessein que celui de 1750. Il avait à cœur de voir, avant de mourir, ses congrégations solidement établies ; ce qui ne pouvait avoir lieu que par l'obtention de lettres-patentes. C'étaient des lettres du roi, écrites sur parchemin et scellées du grand sceau, par lesquels le souverain prenait un Ordre religieux sous sa protection et lui donnait une existence légale dans tout le royaume. Les Ordres religieux, non approuvés par le roi, manquaient de stabilité.

Le Supérieur Général désirait ardemment procurer cet avantage à ses Congrégations. Le mauvais état de sa santé lui faisait présager qu'il n'avait plus longtemps à vivre. Il redoutait même de ne pouvoir achever le voyage de Paris ; mais il voulait, disait-il, aller jusqu'au bout, et n'avoir rien à se reprocher. Le malheur des temps lui faisait appréhender de ne pas voir aboutir sa requête, car la Cour était tout occupée des guerres que soutenait alors la France.

À Paris, il revit ses anciennes connaissances et il en fit de nouvelles. Monsieur de la Boissière, seigneur de Saint-Loup, l'accompagna plusieurs fois chez le ministre qui était alors Monsieur de Saint-Florentin. Partout on faisait à ce vénérable religieux le plus grand accueil. S'il n'obtint pas sur le champ ce qu'il désirait, ses démarches préparèrent du moins la voie à une solution favorable.

Au retour de la capitale, le Père Audubon prit la route de Normandie, et se rendit à Saint-Lô, pour y régler un établissement de Filles de la Sagesse. Il revint par Dinan et Rennes, et passa à Louvigné, trouvant partout à exercer son zèle, et donnant à ses religieuses l'exemple des plus aimables vertus, dont elles conservèrent longtemps le souvenir. Il arriva à Saint-Laurent accablé de fatigues, mais sans songer à s'accorder de repos. Le jour ne suffisant pas pour son travail, il y consacrait une partie de ses nuits. La saison de ses missions approchait, et il ne voulait pas être retenu à la communauté par des affaires étrangères à cette œuvre.

L'intrépide apôtre, débordant de zèle, partit le 19 octobre, avec les Pères Albert, Javeleau, Renault, Roustan et Mauny (?), pour la Verrie, non loin de Saint-Laurent : toute la population y fit preuve d'une grande dévotion et d'une grande

générosité. Toutefois, les habitants du bourg paraissaient un peu moins dociles que ceux de la campagne.

Pour se rendre au Poiré-sur-Velluire, il fallait traverser une rivière. En mettant le pied dans la barque, le Père Audubon fit un effort qui augmenta considérablement la douleur d'une hernie qu'il avait depuis l'âge de 22 ans. Cette infirmité lui faisait éprouver de grandes souffrances dans ses missions, dans ses voyages, dans tous les travaux réclamés par sa charge. Mais il montrait en toute occasion, une patience et un courage tel qu'on eût cru qu'il jouissait d'une santé parfaite et n'éprouvait pas la moindre incommodité.

Le 23 novembre 1755, le vaillant apôtre, malgré de violentes douleurs, ouvrait la mission du Poiré. Il continua ses prédications et tout son travail jusqu'à l'Immaculée Conception. Ce jour-là ses souffrances devinrent si aiguës qu'elles le contraignirent à descendre de chaire, avant d'avoir achevé son sermon. On manda de Fontenay un médecin et un chirurgien qui proposèrent une opération jugée nécessaire. Le malade l'accepta après avoir consulté ses confrères. Mais il voulut, avant toute chose, se confesser et recevoir le Saint Viatique. Quand on lui apporta la divine Eucharistie, il était assis sur son lit, revêtu d'un surplis et d'une étole. Lorsqu'on eut fait les prières ordinaires, avant la communion, il prononça à haute voix ces paroles : « Je crois fermement toutes les vérités du saint Évangile. Je veux mourir enfant de l'Église catholique, apostolique, et romaine. Je renonce et dis anathème à toutes les hérésies qui ont jusqu'ici déchiré le sein de cette Église, en particulier au jansénisme, au quesnellisme, etc. ». Après avoir reçu le Saint-Viatique, il demeura longtemps immobile, adorant Dieu au-dedans de lui-même ; et, de temps en temps, portant la main sur sa poitrine, il montrait combien il était heureux de posséder Jésus dans son cœur.

On pratiqua l'opération, qui dura depuis cinq heures jusqu'à huit heures, à différentes reprises, et toujours avec des douleurs inexprimables et malheureusement inutiles. Mais non, ces douleurs n'étaient pas inutiles, car le pieux malade savait en tirer profit. Pendant cette longue et douloureuse opération, ses paroles les plus ordinaires étaient celles-ci : « Jésus, ayez pitié de moi. Ah ! Mon Dieu !... Ah ! Mon Dieu ! »

Le chirurgien se retira sans avoir pu réussir. Les missionnaires cherchant à exprimer à leur vénérable supérieur tout ce qu'ils avaient eux-mêmes éprouvé de douleurs, pendant cette cruelle opération, il leur répondit : « je suis ravi d'avoir accepté l'opération. Ah ! Que je suis content. Je suis maintenant sur la croix. Ah ! Que je suis content de mourir en mission ! C'est une grâce que je ne méritais pas ! » Il répétait souvent ces dernières paroles : « Ah ! Que je suis content de mourir en mission ! »

Il reçut l'Extrême-Onction dans les sentiments de la plus vive piété. En baisant le crucifix, il disait : « Je crois que mon Rédempteur est vivant ». Quand on lui demandait s'il souffrait beaucoup, il répondait d'un ton animé : « rien, rien » ; puis il répétait encore : « je suis trop heureux de mourir en mission ! Si le bon Dieu me fait

tant de grâces, disait-il à ses confrères qui entouraient son lit de douleur, s'il me comble de tant de consolations, c'est un effet de vos prières. Oh ! Que je vous ai d'obligation ». Il voulut les embrasser les uns après les autres, en disant à chacun : « Pax tibi », et en lui demandant pardon des peines qu'il avait pu lui causer.

Il demanda son crucifix ; on crut qu'il désirait celui du Père de Montfort, et on alla le lui chercher. « Ce n'est pas celui-là, dit-il, c'est le mien que je demande, parce que la mort y est attachée ; je veux la baiser, la caresser, la chérir ». Il la baisa, en effet, avec un empressement marqué en disant : « J'embrasse, la mort, je chéris la mort ».

Trois heures environ avant de mourir, il disait à ceux qui voulaient lui parler : « laissez-moi, laissez-moi, je suis occupé ». Il levait les yeux au ciel et demeurait longtemps immobile, comme absorbé dans la contemplation d'un objet ravissant. Cet état dura une heure. Il ne pouvait presque plus parler ; on l'entendait cependant prononcer ces mots : « in pace in idipsum dormiam et requiescam ». Près de deux heures avant de rendre le dernier soupir, il fut très agité ; on eût dit qu'il voyait quelque chose d'effrayant. Il fit signe qu'on approcha le bénitier qui était auprès de son lit ; il y trempa une feuille de laurier et s'aspergea le visage plusieurs fois ; il aspergea également son lit, en étendant le bras autant qu'il pouvait. Il rentra ensuite dans le calme, et, baissant peu à peu, il expira doucement vers une heure après minuit, le lundi, 15 décembre, jour de l'octave de l'Immaculée Conception, âgé seulement de 45 ans.

Cette mort prématurée, mais non imprévue, mit fin aux espérances que donnaient ses grands talents et ses rares vertus. Dans l'espace de treize ans, cet intrépide ouvrier avait prêché 80 missions et six retraites. Qu'on juge par là de son activité et de son zèle. Ses prédications ne l'empêchaient point de s'occuper, avec autant d'ardeur que d'intelligence, de l'administration de ses communautés. Pendant les six années de son généralat, il eut la joie de voir la Congrégation de la Sagesse fonder plusieurs établissements dont les principaux furent ceux d'Angoulême, de Dinan, de Saint-Lô, de Cognac et de Poitiers.

Le Père Audubon fut inhumé au Poiré Sous Velluire au milieu des larmes de ses confrères et de tout le monde. A la nouvelle de la maladie de son supérieur, le Père Besnard était accouru de La Rochelle, où il remplissait les fonctions d'aumônier, à l'hôpital Saint-Louis. Le mourant le désigna alors à ses confrères pour lui succéder. Le Père Besnard resta au Poiré les derniers jours de la mission qui eut tout le succès désiré.

CHAPITRE III

Le Révérend Père Besnard, supérieur général. – Missions à Mortagne-sur-Sèvre, aux Epesses, à Saint-Pierre de Cholet, à Vieillevigne et à Joué. – Voyage du Révérend Père Besnard à Paris. – Arrivée de plusieurs missionnaires. – Travaux des Pères de la Compagnie de Marie depuis 1755 jusqu'en 1759. – Mort de la Mère Marie-Louise de Jésus

Le 24 décembre 1755, le Père Besnard fut élu général par tous ses confrères ; ils ne pouvaient faire meilleur choix, car le nouveau supérieur possédait toutes les qualités nécessaires pour la charge importante qui lui était confiée. Né à Rennes dans la paroisse de Toussaint, d'une famille distinguée, le 5 août 1717, un an après la mort du Bienheureux de Montfort, lorsque toute la Bretagne retentissait encore des bénédictions que les peuples donnaient au serviteur de Dieu pour les grands biens qu'il avait faits, le jeune Besnard conçut dès son enfance, pour son saint compatriote, les plus vifs sentiments d'estime et de vénération ayant lu sa vie lorsqu'il était dans les Ordres sacrés, il forma dès lors le dessein de se joindre à ses missionnaires, aussitôt qu'il serait en état de le faire. Il eut la joie de réaliser ce désir, en 1743, alors âgé de 26 ans.

Il se livra tout de suite à l'œuvre des missions avec l'ardeur de la jeunesse et avec le feu d'un cœur plein d'amour pour Dieu et pour le prochain. Il aimait la vie de missionnaire et dans son activité dévorante, il trouvait toujours trop long le temps qu'on lui laissait pour se reposer. Un emploi, qu'il eût détourné de l'occupation qu'il affectionnait par-dessus tout, n'eût pas manqué de contrarier ses goûts ; mais par obéissance et même pour satisfaire le moindre désir de son supérieur, il était prêt à faire le sacrifice qu'on pouvait lui demander. C'est ce qui arriva lorsqu'il fut nommé aumônier à l'hôpital de La Rochelle.

Le Père Balque qui occupait ce poste, prit en 1754, la direction des écoles charitables établies autrefois dans la ville par le Bienheureux de Montfort et tenues par les Filles de la Sagesse. Le Révérend Père Audubon était hésitant sur le choix de son successeur. Il parla de son embarras aux missionnaires qui tous préféraient les missions à cet hôpital où l'on faisait du bien, mais qui était comme marge de leur règle. Le Père Besnard surmontant sa répugnance, s'offrit pour ce poste. Cependant, il ne put s'empêcher de dire à la Mère Marie-Louise de Jésus que le sacrifice qu'il faisait lui coûtait grandement, et qu'il pensait ne rester la que jusqu'à l'arrivée d'un autre missionnaire qui aurait plus de goût que lui pour cet emploi. Pendant l'année qu'il passa à La Rochelle, sa pensée était sans cesse aux missions. Il remplissait néanmoins avec zèle ses fonctions d'aumônier, quand le Père Audubon tomba malade au Poiré-sous-Velluire. C'est alors qu'il fut désigné par son supérieur lui-même pour être son successeur ; choix qui fut ratifié à l'unanimité.

La première mission, à laquelle le Père Besnard assista comme supérieur général, fut celle de Mortagne-sur-Sèvre. Il avait avec lui les Pères Albert, Javeleau,

Renault et de Mauny. La baronnie de Mortagne dont dépendait Saint-Laurent, appartenait alors au duc de Villeroy qui la vendit plus tard au Marquis de la Tremblaye. Ce fut à la sollicitation de Monsieur Hillerin, sénéchal, que les Pères de Saint-Laurent acceptèrent de cette mission. Monsieur le curé de la paroisse d'abord y était opposé, ainsi qu'un grand nombre d'habitants. Cependant le sénéchal, homme fort zélé pour la gloire de Dieu, qui se chargeait lui-même de loger les missionnaires, détermina enfin le curé à l'accompagner à Saint-Laurent pour en faire la demande.

Quand on connut que la demande avait été favorablement accueillie, les ennemis du bien firent les plus grands efforts pour faire avorter le projet. Mais d'autre part on pria avec ardeur, et les prières furent exaucées. Il se produisit alors un revirement complet dans les esprits. Les habitants sortirent en foule pour se rendre au devant des missionnaires jusqu'à mi-chemin de Saint-Laurent ; ils avaient à leur tête Monsieur le curé, Monsieur le sénéchal et les principaux personnages de la paroisse. Les ouvriers évangéliques furent reçus au son de toutes les cloches, et avec les plus vives démonstrations de joie de la population entière.

La mission fut couronnée d'un plein succès. Le concours des étrangers y fut extraordinaire. Tous les officiers de Monsieur de Villeroy l' donnèrent l'exemple de l'assiduité aux exercices et ceux des habitants, qui avaient fait le plus d'opposition, avant la mission, s'empressèrent de profiter de la grâce de Dieu. Les Révérends Pères Bénédictins du couvent de Mortagne se prêtèrent de leur mieux à la bonne œuvre, bien qu'ils ne partageassent pas les idées des missionnaires. Plus tard, ils se montrèrent ouvertement hostiles aux communautés de Saint-Laurent. Dans leur compte-rendu, les Pères disent qu'ils trouvèrent à Mortagne, un peuple spirituel, avide de la parole de Dieu, assidu aux exercices et plein de générosité. La mission donnée aux Epresses eut un meilleur succès que celle de 1744. Saint-Pierre de Cholet, qui avait eu aussi les missionnaires de Saint-Laurent, fut évangélisé de nouveau avec non moins de succès que la première fois. À Vieillevigne, dans le diocèse de Nantes, la mission dura six semaines ; le peuple, qui était pauvre à cette époque, se montra plein de douceur, de docilité et de piété. Joué reçut de nouveau le bienfait d'une mission qui fut aussi fervente que celle de 1746. La saison des grands travaux de l'été étant arrivée, les enfants de Montfort rentrèrent à Saint-Laurent. Le repos qu'ils prenaient n'était pas de l'oisiveté. Sans se livrer à un travail aussi pénible que les missions, ils trouvaient encore à exercer leur zèle, soit dans les communautés de Saint-Laurent, soit ailleurs. Ils étaient heureux aussi d'avoir quelques loisirs pour s'adonner à l'étude ; ils n'ignoraient pas que les lèvres du prêtre doivent posséder la science, et qu'ils avaient besoin, encore plus que d'autres, d'une science approfondie et de connaissances multiples, pour remplir dignement leur important et difficile ministère.

Pendant les vacances de 1756, le Révérend Père Besnard fit le voyage de Paris, dans le but d'obtenir l'approbation de ses congrégations. Comme le Révérend Père Audubon, il déploya une grande activité pour conduire cette affaire à bonne fin ;

mais il ne put, cette fois encore, arriver à un résultat définitif. Il dut se contenter, pour le moment, de promesses qui lui donnaient espoir. Du reste son voyage eut un autre résultat sur lequel il avait compté. Il était parti de Saint-Laurent avec l'espérance de faire quelques recrues au séminaire du Saint-Esprit. Il revint, en effet, accompagné de trois jeunes prêtres, Messieurs Becquet, Rozé et Dravegne. Le premier, homme de talent, était neveu de l'un des directeurs du séminaire. Il fut un excellent missionnaire et demeura fidèle à sa vocation. Le second se livra également avec ardeur et succès à l'œuvre des missions. On le vit paraître, pour la dernière fois, à Fontenay-le-Comte, en 1759. On n'est pas certain s'il a persévéré. Le troisième n'a fait que passer à Saint-Laurent.

Vers le commencement de 1756, arriva encore à la communauté un notre missionnaire d'un grand talent et d'une grande piété ; c'était le Père du Rocher. Il était de Nantes, il avait été chirurgien major dans un régiment. S'étant marié, il eut des enfants ; la mort lui ayant enlevé ses enfants et son épouse, il entra dans l'état ecclésiastique. Il renonça même à sa fortune qui était considérable pour embrasser la pauvreté. Il n'était que sous diacre, quand il se présenta chez les missionnaires. Honnête et pieux chrétien dans le monde, il devint un religieux modèle, un prêtre fervent, un zélé missionnaire, il prêcha une dizaine d'années, la dernière fois à la mission de Montierneuf de Poitiers, en 1767. Il mourut quelque temps après à Saint-Laurent.

Le temps des vacances de 1756 étant passé, le Père Hacquet prêcha à Treize-Vents, une excellente retraite de huit jours ; puis, dans la dernière semaine d'octobre, il partit avec les Pères Albert et Javeleau pour le Gué-de-Velluire, Vouvant et Taugon-la-Ronde. Ces trois missions eurent tout le succès désirable. À cette époque, Taugon et la Ronde, dans le diocèse de la Rochelle, ne faisaient qu'une seule paroisse. Les habitants de la Ronde semblaient moins dociles et moins portés à piété que ceux de Taugon. À Aigrefeuille, dans le même diocèse, la mission fut passablement suivie, avec moins d'ardeur pourtant que celle de 1744.

La plus importante mission à laquelle les Pères aient travaillé, à cette époque, fut celle d'Angoulême, qui commença le 27 février, premier dimanche de carême, et ne se termina que le 12 avril, mardi de Pâques. Appelée par Monseigneur de Broglie, évêque d'Angoulême, les Pères Besnard, Albert, Javeleau et Hacquet se rendirent dans cette ville, où ils eurent pour collaborateur plusieurs prédicateurs célèbres du Midi, entre autres le Père Bridaine, missionnaire royal. Ils trouvèrent une population polie, délicate, spirituelle et même portée à la dévotion, qui suivit les exercices de la mission avec entrain et assiduité. Le jour de l'Annonciation, une procession du Saint-Sacrement parcourut toute la ville, au milieu d'une foule immense, silencieuse et recueillie. Cette cérémonie se fit avec une pompe et une solennité incomparable. Il en fut de même des autres cérémonies. L'évêque d'Angoulême conserva un tel souvenir de cette mission donnée en sa ville épiscopale qu'en 1751, il était heureux de témoigner sa reconnaissance aux Pères de Saint-Laurent par l'attestation suivante : « Joseph Amédée de Broglie, par la miséricorde de Dieu et l'autorité du

Saint-Siège apostolique, évêque d'Angoulême, conseiller du roi en sa course en ses conseils, etc,...

« Nous certifions que Messieurs Besnard, Hacquet Javeleau et Albert, prêtres missionnaires du Poitou, firent une mission avec Monsieur Bridaine, en l'année 1757, qu'ils y montrèrent le plus grand zèle et y firent beaucoup de fruits. »

« Donné à Angoulême, en notre palais épiscopal, le 5 décembre 1771.

J. A. évêque d'Angoulême.

Par Monseigneur

Vigneron, chan.

hon.

Pendant les mois de mai et de juin 1757, on prêcha deux missions, l'une à la Chapelle-Launay, l'autre à Montfaucon. La première fut admirablement suivie par les habitants de la paroisse et par les étrangers. À Montfaucon, l'affluence des étrangers fut également extraordinaire. Les habitants de la paroisse se montrèrent un peu plus froids ; cependant ils suivirent les pieux exercices avec plus de zèle quand 1749.

Du 11 septembre au 8 octobre, une mission fut donnée à Saint-Gildas, au diocèse de Nantes ; elle eut un plein succès. Le peuple se montra docile et reconnaissant, et sut profiter admirablement de la grâce qui lui était accordée. Les Bénédictins Saint-Gildas se prêtèrent de tout cœur à la bonne œuvre. Plus tard, quand vint la Révolution, le sous-prieur de cette abbaye eut le malheur de prêter serment à la Constitution civile du clergé, et devint curé de Saint-Médard-sur-Ille, près de Rennes. Après la mission de Saint-Gildas, les Pères évangélisèrent deux autres paroisses du même diocèse, Paimbœuf et Boussay. Ces deux missions furent assez ferventes. Cependant on trouva que les mœurs des habitants de Paimbœuf n'étaient pas assez sévères, et que le peuple de Boussay, d'ailleurs plein de cœur et de générosité, était un peu trop adonné aux plaisirs.

Après ces missions vint celle de Saint-Hilaire-de-Voust, du diocèse actuel de Luçon, parfaitement suivie par une population pieuse et docile. Les Pères allèrent ensuite répandre la semence de la divine parole à la Chapelle-Saint-Laurent, au diocèse actuel de Poitiers et à Saint-Maurille-des-Ponts-de-Cé, au diocèse d'Angers, où le résultat fut consolant. Cependant aux Ponts-de-Cé, la mission souffrit un peu d'un conflit regrettable entre Messieurs les curés de Saint-Aubin et de Saint-Maurille qui tous deux voulaient les exercices dans leur église. Les choses finirent par s'arranger à l'amiable. Toutes les cérémonies furent véritablement splendides. On construisit un calvaire et on érigea une croix magnifique. Il n'y eut pourtant point de communion générale des enfants à cause, nous dit-on, de leur légèreté et de leur malice. Le peuple ni trop dévot, ni trop docile, se montra néanmoins plein de cœur et de générosité.

À Champagné, du diocèse de Luçon, les missionnaires ne trouvèrent pas un grand sujet de consolation chez un peuple qui, alors comme aujourd'hui, était

beaucoup plus préoccupé des choses de la terre que de celle du ciel. Ils furent plus heureux à Mussillac, où la mission ne fut point inférieure à celle de 1746.

Du 2 au 15 juillet, on donna les exercices d'une retraite à l'hôpital général d'Angers. À l'occasion de cette retraite, nous croyons devoir placer ici tout ce que nous avons à dire des autres retraites, prêchées en divers établissements de cette ville par les Pères de la Compagnie, avant la Révolution. Ils ont donné sept retraites à l'hôpital général, neuf aux Incurables, onze au Bon Pasteur, deux à l'abbaye de Ronceray et deux à l'établissement des Frères des Écoles Chrétiennes. Elles duraient de huit à dix jours. La première retraite qui eut lieu à l'hôpital général, en 1758, fut bonne pour les pauvres, mais meilleure encore pour les Sœurs qui y étaient en grand nombre. Chaque jour, il s'y faisait quatre instructions, dont l'une était uniquement pour les religieuses. Nous lisons dans le compte rendu de la retraite de 1770 : « cette retraite, qui est presque publique, n'en vaut pas mieux pour l'hôpital ; mais elle est excellente pour les étrangers. Les enfants ont besoin d'une sérieuse réforme. Les supérieurs doivent veiller beaucoup sur leur conduite et examiner de près les personnes auxquelles on les confie ». On lit dans la relation de la retraite de 1776 : « Cette retraite fit un grand bien aux Sœurs et aux aides parmi lesquels il y avait de la division, à cause de la retraite de Mademoiselle Blanchard, supérieure, qui avait abandonné la maison secrètement. Le bureau choisit à sa place la Sœur Thérèse, excellente supérieure, qui cependant n'était pas du goût de tout le monde ».

La première retraite aux Incurables eut lieu en 1761. Cet hôpital était parfaitement gouverné, grâce à la vigilance du pieux aumônier, Monsieur Allard, et à l'intelligente activité des dignes demoiselles qui en avaient la charge. Les retraites produisirent grands fruits dans cet établissement, dont le personnel était très docile et très porté à la dévotion. Les personnes du dehors, qui suivaient en grand nombre les pieux exercices, en faisaient également leur profit. À la retraite de 1776, l'évêque d'Angers dit la messe de communion et donna la confirmation.

C'est en 1760 que l'on prêcha la première retraite au bon Pasteur. Elle fut très fervente comme toutes les autres qui la suivirent. Les missionnaires se plaisaient à faire l'éloge des gouvernantes de cette maison et du digne aumônier. Mais il trouvait qu'on appelait un trop grand nombre de confesseurs auprès des enfants qui montraient de la puérilité et de la mimique Liard dise dans leurs exercices de dévotion et de mettait pas assez de rondeur et de simplicité dans la réception des sacrements.

Deux retraites ont été données aux Demoiselles pensionnaires et aux domestiques de l'abbaye de Ronceray ; ces dernières étaient au nombre de cinquante. Les Dames religieuses assistaient chaque jour, à un exercice particulier, avec assiduité et piété. La respectable abbesse, Madame d'Aubeterre, était entourée de religieuses dignes d'elle. L'école des Arts-et-Métiers occupe actuellement cette ancienne abbaye de Bénédictines.

Deux retraites ont également été données aux pensionnaires des Écoles Chrétiennes, dans leur maison appelée le Sabot à l'Esivière. Cet établissement, qui renfermait des pensionnaires volontaires et d'autres enfants placés en correction, était parfaitement tenu. Tous se montrèrent animés des sentiments les plus pieux et firent des retraites très édifiantes.

En 1758, les missionnaires prêchèrent, à Vertou, du 2 août au 27 septembre. Quoi que la saison ne parut pas favorable, les exercices furent bien suivis. Les Bénédictins se montrèrent plus calmes quand 1748 ; cependant ils s'opposèrent à ce qu'on portât le Saint-Sacrement en procession le jour de la cérémonie de l'Amende honorable. Vers la fin de novembre, huit missionnaires se transportèrent à Brissac, dans le diocèse d'Angers, pour donner une mission qui fut suivie par toute la population. Les mois de janvier et de février de 1759 furent employés aux missions de Marigny et de Coulonges-les-Royaux, dans le diocèse actuel de Poitiers. La première eut un bon résultat, bien que le peuple se montrât un peu dur et trop préoccupé des intérêts matériels. La seconde eut encore un meilleur succès. Le peuple de Coulonges se montra avide de la parole de Dieu et rempli d'excellentes dispositions.

Du 4 mars, premier dimanche de carême, au 17 avril, mardi de Pâques 1759, une émission fervente fut prêchée dans l'église Notre-Dame à Fontenay-le-Comte, le peuple, prévenu d'abord contre les missionnaires, revint bientôt de ses préventions et se porta aux exercices avec une ardeur admirable. « Le grand comme le petit, disent les Pères dans leur relation, l'ecclésiastique et le magistrat, le noble et le roturier, tous assistèrent aux exercices et donnèrent de très grandes preuves de leur piété et de leur bon cœur ». Ce fut un grand sujet de joie pour le sage et zélé doyen qui s'était chargé de presque tous les frais de la mission. Rien de plus éclatant que les cérémonies, qui se firent au grand complet. Celle de l'Amende honorable et des vœux du Baptême eurent lieu séparément pour les hommes et pour les femmes, avec une solennité incomparable. La procession générale de clôture fut dès mieux réussies. Pendant la mission un Père Carme prêchait la station du carême aux heures marquées pour cet exercice. On donna une retraite avec quatre instructions par jour, aux religieuses de l'Union Chrétienne, dans la semaine de la Passion.

Le succès vraiment important, obtenu dans cette mission, avait rempli de joie les cœurs des missionnaires lorsqu'un événement douloureux vint jeter le deuil dans toute la famille de Montfort. La mère Marie-Louise de Jésus, fondatrice et première supérieure générale de la Congrégation de la Sagesse, mourut à Saint-Laurent le 28 avril, quelques jours après la clôture de la mission de Fontenay. Les Pères, les Frères et les Sœurs l'entouraient de tout leur respect, et avaient pour elle une vénération toute filiale. On peut dire qu'elle était véritablement la mère de toute la famille religieuse du Bienheureux serviteur de Dieu, qui lui avait légué son esprit et son cœur. Elle fut pleurée de tous les habitants de Saint-Laurent et de tous ceux qui avaient été en relations avec elle. Elle mourut à l'âge de 75 ans, après une vie consacrée tout entière au service de Dieu et du prochain. Son corps fut déposé dans

la chapelle de la Sainte Vierge de l'église paroissiale, non loin de celui du saint missionnaire qui lui avait fait connaître la volonté du ciel, en la retirant du monde pour en faire la mère d'une nombreuse postérité religieuse. Il nous est permis d'espérer qu'un jour la tombe de la Mère Marie-Louise de Jésus sera glorieuse, comme celle de Montfort, et que les vertus de la fille seront célébrées, dans l'Église, comme celles du Père.

CHAPITRE IV

Travaux des Pères de la Compagnie de Marie depuis 1759 jusqu'à la fin de 1763.

Après avoir rendu les derniers devoirs à la Mère Marie-Louise de Jésus, six missionnaires partirent de Saint-Laurent pour Saint Molf et la Chevrolière, au diocèse de Nantes. Le Bienheureux de Montfort avait eu à supporter des outrages et des humiliations de la part du pasteur de cette dernière paroisse, pendant qu'il y donnait la mission. C'est aussi après avoir commencé une mission à Saint Molf, qu'il avait l'ordre de quitter le diocèse de Nantes. Les enfants du serviteur de Dieu furent plus heureux que leur Père dans ces deux paroisses ; ils y furent accueillis avec joie par les prêtres et par les fidèles. Rien ne vint les troubler dans leurs pieux exercices qui furent convenablement suivis, sans qu'on y mit pourtant tout l'entrain désiré.

Dans les derniers mois de 1759, le Busseau et Cheffois furent évangélisés à leur tour. Au Busseau, la mission fut parfaitement suivie par les habitants de la paroisse et par une foule d'étrangers. On avait affaire à un peuple d'un excellent caractère, doux, pieux et plein de générosité. La mission de Cheffois ne fut pas aussi consolante. On y eût désiré un peu plus de dévotion et de docilité. Les curés voisins, chanoines réguliers pour la plupart, se montrèrent peu favorables.

Pendant les six premiers mois de 1760, des missions furent prêchées à Tiffauges, dans le diocèse actuel de Luçon ; à Liré, dans celui d'Angers, à Béganne, dans celui de Vannes, et à Saint-Sébastien, dans celui de Nantes. La mission de Tiffauges fut prêchée dans l'église Notre-Dame, mais par les soins et aux frais de Monsieur le curé de Saint-Nicolas ; elle fut moins fervente que celle qui avait été donnée dans cette dernière paroisse, en 1748. On planta une très belle croix ; au moment où elle était presque debout, elle tomba au milieu de l'épouvante générale ; heureusement elle ne blessa personne et ne fut point endommagée. Un instant d'après, elle fut redressée sans difficulté. Liré suivit avec un véritable enthousiasme les exercices de la mission. Il en fut à peu près de même à Béganne. La mission de Saint Sébastien fut loin d'être aussi consolante. Le peuple était trop adonné à la boisson et au plaisir pour accueillir avec faveur les enseignements de l'Évangile.

Pendant les vacances de cette année, on prêcha des retraites au collège de Beaupréau et aux différents établissements d'Angers ; nous allons dire un mot de celles qui furent prêchées au collège de Château-Gontier. On n'en compte pas moins de treize depuis 1760 jusqu'en 1779. Tout porte à croire que de semblables exercices furent encore donnés à cet établissement après 1779, bien qu'on n'en ait pas conservé la relation. Ces pieux exercices eurent toujours le meilleur résultat ; cependant les missionnaires observent qu'il y avait habituellement trop de dissipation dans la maison, que la surveillance n'était pas assez sévère et que l'autorité n'était pas assez ferme. À la retraite de 1768, le Père Hacquet, qui était seul, se trouva indisposé ; le principal fut obligé de donner trois sermons ; le

professeur de philosophie, celui de troisième et un autre prêtre prêchèrent aussi chacun une fois.

Après les vacances, on évangélisa les deux paroisses de Pouzauges et d'Aizenay. La mission de Pouzauges fut très fervente et suivie non seulement par les habitants du lieu mais encore par ceux des paroisses voisines. On trouva à Pouzauges une population douce, généreuse et portée au bien. La mission rencontra pourtant une vive opposition dans plusieurs curés du voisinage infectés du jansénisme, entre autres dans Monsieur Lambin, prieur de Réaumur, qui cita même les missionnaires devant le siège de la châtaigneraie ; ils avaient, disait-il fait faire la première communion à quelques enfants de sa paroisse qui s'étaient mêlés avec ceux de Pouzauges. Cette affaire n'eut aucune suite. Monseigneur l'évêque de Luçon, mis au courant de tout, approuva fort la conduite des Pères qui étaient consolés de ces tracasseries par la docilité des fidèles.

Des consolations semblables attendaient les missionnaires à Aizenay. Le peuple de cette importante paroisse était doux, généreux, dévot et instruit. La mission eut lieu malgré la vive opposition du doyen, qui avait embrassé toutes les erreurs du jansénisme. Heureusement que les paroissiens étaient loin de partager ses idées. L'évêque de Luçon, qui était alors Monseigneur Jacquemet Gaultier d'Ancyse, le manda et l'obligea à séjourner trois mois dans son séminaire. La mission se donnait dans cet intervalle.

Le jansénisme avait malheureusement fait des progrès dans le diocèse de Luçon, sous l'évêque précédent, Monseigneur de Vertamon de Chavagnac, qui gouverna cette église depuis 1738 jusqu'en 1758. Son attachement au parti avait rendu son administration très difficile. Il fit sortir les Jésuites de son séminaire, où les avait appelé Monseigneur de Lescure, et, pendant plusieurs années, il trouva une grande opposition dans son Chapitre qui avait des idées toutes différentes des siennes.

Aizenay, évangélisé en 1760, par les Pères de Saint-Laurent et qui l'a été bien des fois depuis, fut autrefois non seulement le chef-lieu d'un doyenné, mais encore le siège d'un official qui connaissait des causes matrimoniales et des crimes sur lesquels le doyen ne pouvait prononcer. Le doyenné d'Aizenay était en dehors de tout archidiaconé avant l'érection du siège épiscopal de Luçon. Le titre d'archidiaconé date pour Aizenay de la sécularisation de l'abbaye de Luçon par le pape Paul II, le 12 janvier 1468. Le dernier archidiacre, en 1791, était Charette de la Colinière. Le doyenné d'Aizenay renfermait 42 paroisses et 3 abbayes.

Dans le courant de 1761, les Pères de la Compagnie de Marie ont prêché huit missions dans les paroisses de Bouguenais, Saint-Mars-la-Jaille ; Saint-Jean-de-Liversay, Besné, Noyal-Muzillac, Rochefort-en-Terre, Saint-Amand-sur-Sèvre et Saint-Maurice-la-Fougereuse, sans compter plusieurs retraites données pendant les vacances.

A Bouguenais, aux portes de Nantes, le résultat fut médiocre. Le peuple paraissait peu dévot et difficile à conduire. Monsieur le chevalier de la Roussière

avait légué dans son testament 500 livres pour faire donner ces pieux exercices. Pendant que les missionnaires étaient à Bouguenais, ils prêchèrent une retraite aux ferventes religieuses des Couëts, qui, pour en conserver le souvenir, firent planter une croix auprès de leur monastère.

Le monastère des Couëts avait été occupé d'abord par les religieuses de Saint-Benoît qui finirent par oublier une grande partie de leurs obligations. En 1476, il n'y avait plus dans cette maison qu'une prieure et six religieuses, sans observance et sans clôture. Informé de cet état de choses, le Pape sans égard à l'opposition des Bénédictines, ordonna le changement de Règle dans ce monastère, et enjoignit à Françoise d'Amboise, prieure des Carmélites du couvent des Trois-Maries, à Vannes, de s'y transporter et d'y établir des religieuses de son ordre.

Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne, avait quitté le monde, à la mort de son vertueux époux, qui avait fait comme elle vœu de chasteté perpétuelle, dès le moment du mariage. La sainte carmélite s'éloigna du couvent des Trois-Maries, au milieu des larmes de ses pieuses compagnes, et arriva aux Couëts au commencement de l'Avent 1476. Elle vécut 9 ans dans ce monastère, et mourut le 4 novembre 1485. Lorsqu'en 1792, les religieuses de cette maison furent obligées de s'éloigner, après avoir éprouvé les plus indignes traitements, elles sauvèrent de la profanation le corps de la Bienheureuse Françoise et l'emportèrent à Vannes. Les missionnaires qui donnèrent la retraite aux Couëts, en 1761, ont dû prier avec ferveur auprès de ce corps vénéré que l'on conservait précieusement dans le monastère, et autour duquel les habitants de la contrée venaient souvent se prosterner avec respect et confiance.

La mission de Saint-Mars-la-Jaille fut aussi fervente que celle qui avait été donnée dans cette excellente paroisse en 1746. Monsieur de la Ferronnay prit un soin particulier des missionnaires. Ceux-ci allaient commencer ensuite une mission à Saint-Jean de Liversay, non loin de La Rochelle. Bien que le peuple n'y fut pas très souple et très religieux, il suivit cependant les exercices avec assez d'entrain et de bonne volonté.

À Besné, au diocèse de Nantes, la mission eut un succès complet, comme on devait l'attendre d'une population sincèrement religieuse. À Noyal-Muzillac, un changement heureux s'était opéré depuis la mission de 1747. Cette fois, les habitants se montrèrent aussi ardents et aussi reconnaissants qu'ils avaient paru lâches, insouciants et peu avides de la parole de Dieu, quand, pour la première fois, les missionnaires s'étaient présentés au milieu d'eux.

Après les vacances, on alla évangéliser Rochefort-en-Terre, dans le diocèse de Vannes, et Saint-Amand-sur-Sèvre, dans le diocèse actuel de Poitiers. À Rochefort, on trouva, dans le peuple, le même zèle et la même piété qu'en 1748, et toutes les cérémonies se firent avec le même éclat. La mission eut pour effet de calmer les esprits et les cœurs, le départ de l'ancien seigneur de Rochefort et l'arrivée d'un nouveau ayant occasionné des mécontentements et du désordre dans la ville. La

bonne harmonie était également rompue par suite de démêlés entre les chanoines et le recteur de Pluherlin, au sujet des préséances.

Saint-Amand-sur-Sèvre donna peu de consolation aux ouvriers évangéliques, le peuple s'étant montré assez indifférent. On n'y vit qu'un petit nombre d'étrangers ; ils en étaient détournés par leurs prieurs, des chanoines réguliers qui n'avaient pas des idées bien orthodoxes. Les Pères trouvèrent une population mieux disposée à Saint-Maurice la Fougereuse, dans le même diocèse, à laquelle se joignirent les gens d'Etusson dont, le prieur s'était chargé des frais de la mission. Tous les dimanches et fêtes on allait prêcher à Etusson. Les samedis, en donnait également plusieurs instructions aux religieuses Bénédictines de la Fougereuse.

Depuis cette époque, les Pères, d'après leurs relations écrites, ont prêché onze retraites à ces religieuses, la première en 1763, la dernière en 1778. Il est probable qu'ils en ont prêché d'autres dont nous n'avons pas les détails. La première retraite, donnée par les Pères Besnard et Javeleau, produisit le plus grand bien. Du consentement de toutes les religieuses et à la grande joie des supérieurs, on y établit le commun pour l'observation exacte de la Règle. La prieure était alors Madame de Bréchu, qui était, pour sa communauté, un modèle de toutes les vertus. Les autres retraites furent prêchées par le Père Javeleau, accompagné une fois par le Père Hacquet, et une autre fois par le Père Hervé. Toutes ces retraites furent également ferventes.

Dans les six premiers mois de 1762, on évangélisa tour à tour le Boupère, Beaulieu et Saint-Georges-de-Montaigu, dans le diocèse de Luçon ; Saint-Herblain et le Pellerin, dans celui de Nantes ; Saint Dolay, dans le diocèse actuel de Vannes. Un froid très rigoureux nuisît à la mission de Boupère. De plus le mélange avec les protestants y entretenaient les catholiques dans une sorte d'indifférence religieuse. Cette mission se faisait aux frais de Mademoiselle de la Plissonnière, malgré l'opposition de son frère, le marquis de la Plissonnière, seigneur du lieu. À Beaulieu, le succès fut complet. La population était très docile et très portée au bien. On obtint le même succès à Saint-Georges-de-Montaigu, où Monsieur Bouvet, de Saint-Clément, vint prêter son concours. Cette mission se donnait aux seuls frais de Madame la marquise de la Plissonnière. On y vit souvent avec édification les principaux citoyens de Montaigu.

À Saint-Herblain, la mission fut suivie avec assez de zèle, bien que le peuple ne parût pas animé d'une grande ardeur pour ses devoirs religieux. Monsieur le marquis de la Musse, conseiller au Parlement, s'était chargé de tous les frais, y compris les dépenses nécessaires pour la croix et le calvaire. Le Pellerin voyait les Pères de Saint-Laurent, pour la troisième fois ; ils étaient assurés d'avance d'y trouver un peuple parfaitement disposé à les accueillir et à profiter de la grâce. Les missionnaires y étaient aidés par Monsieur Dupin, leur plus constant et plus dévoué collaborateur. St Dolay s'était amélioré depuis 1748. Le peuple, dur et indifférent à la première mission, parut cette fois plein de dévotion et de docilité.

À la suite des vacances, pendant lesquelles on donna, comme de coutume, plusieurs retraites, une mission fut prêchée à Péaule, dans le diocèse de Vannes, et une autre à Saint-Étienne-du-Bois, dans celui de Luçon ; toutes deux produisirent une salutaire action.

En 1763, les Pères prêchèrent aux Lucs, à Challans, à Saint-Laurent-sur-Sèvre et à Notre-Dame de Cholet. Aux Lucs la mission fut fervente ; ce peuple plein de bonne volonté avait à sa tête un pasteur zélé et intelligent. Cependant, malgré le respect et l'estime dont ils l'entouraient, les habitants des Lucs refusaient obstinément, depuis 18 mois, de clôturer de mur leur cimetièrre, interdit de ce chef par l'évêque de Luçon. Pendant la mission, ils s'exécutèrent de bonne grâce et firent ce que l'évêque demandait d'accord avec leur curé. Ils ne s'en tinrent pas là à ces dépenses, mais montrèrent encore une générosité empressée à construire un calvaire et à ériger une croix.

Pendant les deux premières semaines de la mission qui fut donnée à sa paroisse, Monsieur le curé de Challans était absent ; cet éloignement fut peu favorable ; mais, depuis son retour, les exercices furent suivis avec ferveur. Comme les habitants des Lucs, ceux de Challans montrèrent le plus grand zèle pour l'érection d'un calvaire et d'une croix magnifiques. À Saint-Laurent-sur-Sèvre, la mission se donnait auprès de Monsieur le doyen et des missionnaires. Les Filles de la Sagesse en suivirent fidèlement les exercices pour l'édification de tous. Aussi, cette année-là, il n'y eut point de retraite particulière pour elles. On fit même venir, à cette occasion, des autres établissements, les Sœurs qui devaient faire une retraite.

Les Pères de la Compagnie de Marie ont donné, avant la Révolution à l'association des Vierges, fondée par le Bienheureux de Montfort, trois retraites très édifiantes, en 1765, 1769 et 1773. L'association avait alors un oratoire particulier pour ses réunions. Les Vierges des paroisses voisines et les Tertiaires du Carmel et de Saint-François-d'Assise prirent part à ces retraites ainsi que quelques autres personnes vertueuses. Cependant ce ne fut pas sans difficultés que l'on reçut à la retraite de 1769, les Vierges de La Verrie et les différentes Tertiaires, les unes, parce qu'elles avaient introduit dans leur association des usages que l'on désapprouvait, les autres parce qu'elles faisaient corps à part.

On était sur le point d'ouvrir une mission, à Notre-Dame de Cholet, lorsqu'une rumeur malveillante se répandit à Châtillon, à Mortagne, à Saint-Laurent et dans toute la contrée environnante. On prétendait que le gouvernement s'opposait aux missions et était décidé à faire arrêter les missionnaires, s'ils commençaient celle de Cholet. On annonçait, comme chose certaine, que le subdélégué de l'intendant de Poitiers était chargé d'exécuter l'ordre du ministre d'État. Monsieur Garreau, vicaire de Saint-Laurent, fit le voyage de Châtillon et s'informa près de Monsieur le subdélégué des bruits qui circulaient. Celui-ci affirma n'en rien connaître et se montra même très courroucé contre ceux qui se servaient de son nom pour semer de pareilles alarmes, disant qu'il fallait y voir une ruse du démon pour entraver le bien. Informations furent prises jusqu'auprès de l'intendant de Poitiers et de

l'évêque : ni l'intendant ni l'évêque n'avaient eu vent de cette affaire, et, par conséquent, les missionnaires n'avaient rien à redouter pour leur apostolat.

À Cholet, la mission s'ouvrit par une procession magnifique des deux paroisses de la ville. Une légère contestation s'éleva d'abord, entre les deux curés, au sujet de la préséance, mais bientôt, tout se calma. C'étaient même à qui ferait le plus de prévenances ; c'était acquis cette heure-là pas le pas à son confrère dans toutes les cérémonies, qui se firent avec le plus grand éclat. La mission produisit, dans toute la ville, les plus heureux fruits de sanctification. Les dimanches et fêtes, on donnait un sermon, à la messe, à l'église Saint-Pierre. Chaque samedi, on prêchait aussi les religieuses.

Après plusieurs retraites en divers établissements, dans les dernières semaines de juin, et pendant une grande partie du mois de juillet, les missionnaires se transportèrent à Vue, dans le diocèse de Nantes, où le résultat fut très médiocre. Quatre des prédicateurs tombèrent malades ; un seul resta debout et prêcha constamment. Cette circonstance fâcheuse ne pouvait manquer de nuire au succès.

Dans les derniers mois de l'année, on donna encore deux missions, l'une aux Moutiers-sous-Chantemerle, l'autre à Saint-Aubin-Baubigné : elles eurent tout le succès désirable surtout la dernière. La population des Moutiers paraissait peu instruite, mais était docile. Elle n'accueillit pas d'abord les envoyés de Dieu avec faveur, mais elle changea bientôt d'idées et se montra dès lors très assidue aux exercices. À Saint-Aubin, quelques démêlés entre Monsieur le curé et la dame du château partageaient la paroisse ; la mission amena une réconciliation complète et durable qui fit cesser ces funestes divisions

CHAPITRE V

Missions à la Chapelle-Palluau, la Cornouaille, Malestroit, Glénac et Savenay. – Chapelle du Père de Montfort à Saint-Laurent. – Arrivée de trois missionnaires. – Mission d'Olonne et de Chantonay, à la fin de 1764. – Missions et retraites de l'année 1765.

Il fallait aux ouvriers apostoliques non seulement du zèle, mais une force corporelle plus qu'ordinaire pour porter le poids d'incessantes fatigues. Ce qui rendait leurs courses encore plus laborieuses, c'est que presque toujours elles se faisaient à pied. Ils devaient parfois passer ainsi d'un diocèse dans un autre plus ou moins éloigné. Si Dieu ne multipliait pas leur nombre autant qu'ils l'auraient désiré, il semblait se plaire à multiplier les forces de leurs corps et de l'énergie de leurs âmes.

En quatre diocèses, cinq paroisses furent évangélisées par eux pendant les premiers mois de 1764. La Chapelle-Palluau, dans le diocèse de Luçon ; la Cornouaille dans celui d'Angers ; Malestroit et Glénac dans celui de Vannes ; Savenay dans celui de Nantes. La Chapelle-Palluau, était, à cette époque comme aujourd'hui, l'une des paroisses les plus religieuses du diocèse de Luçon. Aussi la mission eut-elle un plein succès.

Le peuple de la Cornouaille avait besoin d'être aiguillonné ; il se porta néanmoins avec assez d'ardeur à la mission qui eut de bons résultats. Il en fut de même à Malestroit et à Glénac, dont les habitants méritaient le reproche sévère de méconnaître trop souvent les règles de la sobriété. La mission de Malestroit répara autant que possible, les ravages occasionnés par la présence, en cette ville, d'un régiment de Dragons, qui étaient loin d'être édifiants. Les Pères Augustins, y avaient un couvent ; ils se montrèrent de vrais amis pour les missionnaires et les secondaires de leur mieux. Pendant la mission, on donna aux religieuses Ursulines les exercices d'une retraite de huit jours. Elles en retirèrent les meilleurs fruits. Deux autres retraites, également très édifiantes, furent prêchées dans cette communauté, en 1770 et 1772. Ces ferventes religieuses, observatrices fidèles de leur Règle, avaient la pauvreté en singulière estime ; elles étaient vêtues avec la plus grande simplicité ; soutenues dans l'esprit de leur état par un directeur pieux, sage et éclairé, elles étaient l'édification de tous.

La mission de Savenay, en 1764, fut bien suivie par les étrangers, mais faiblement par les habitants de la ville. Ceux de la campagne paraissaient mieux disposés ; la saison, il est vrai, n'était pas favorable. Les démêlés que Monsieur le curé avait avec les Cordeliers et avec les religieuses contribuèrent peut-être, plus que tout le reste, à éloigner le peuple. À la Fête-Dieu, la procession, contre la coutume, n'entra ni dans l'une ni dans l'autre église, sous prétexte d'affirmer des droits respectives. Le dimanche suivant, où se fait aussi une procession du Saint-Sacrement, les religieux et des religieuses se montrèrent moins exigeant.

Le Bienheureux de Montfort avait fait préparer une croix qui devait être plantée, à Saint-Laurent-sur-Sèvre, pendant la mission de 1716 ; mais il mourut avant la cérémonie projetée et cette croix ne fut dressée que le jour de la sépulture du saint missionnaire. Elle était gardée comme un précieux mémorial de l'homme de Dieu et, afin de la conserver, on avait construit un édicule en bois pour l'abriter contre les injures de l'air. Un dimanche, pendant la grand-messe, des enfants, gardant les bestiaux, firent du feu près d'une haie peu éloignée de la croix. En un instant les flammes se communiquèrent au buisson et atteignirent le monument qui fut presque entièrement consumé, avant qu'on pût porter secours.

Il restait cependant une portion de la croix ; avec ce bois, le Révérend Père Besnard fit faire en 1763, une croix de 12 pieds de hauteur, avec des rayons dorés sur lesquels étaient les noms des différentes croix ou épreuves de la vie. On éleva une petite chapelle en pierre pour y placer cette croix. Une maladie grave du supérieur de missionnaires en fit retarder l'inauguration jusqu'au premier dimanche d'octobre 1764. Jour de la fête du Rosaire. La croix fut solennellement bénite par Monsieur le doyen de Saint-Laurent, sur la place de l'église et portée ensuite dans la chapelle par les Pénitents, en aube et nu-pieds, au milieu d'une grande foule, accourue de tout le voisinage. La chapelle, aujourd'hui en ruines, était connue sous le nom de chapelle du Père de Montfort, et située, non loin du calvaire actuel, sur le chemin de La Verrie.

En 1764, la Compagnie de Marie reçut trois nouveaux membres, les Pères Hervé, Henri et Julien Le Cornec. Le Père Hervé était de Malestroit. Ce fut un prêcheur à la parole ardente. Il paraît, pour la dernière fois, à la mission de Saint-Hilaire-du-Bois, du diocèse de Luçon, en 1779. Il mourut à Saint-Laurent ; mais on ne connaît pas la date précise de sa mort. Les Pères Henri et Julien le Cornec étaient frères. Ils étaient d'Orléans, ils entrèrent le même jour dans la Congrégation. Pour les distinguer, on conserva à l'aîné, Henri, son nom de famille Le Cornec, tandis que le plus jeune fut désigné sous le nom de le Père Julien. Tous deux ont été aumôniers à l'hôpital de La Rochelle ; mais le Père Julien a rempli cette charge plus longtemps que son frère. Le Père Henri Le Cornec a été procureur de la Congrégation, et il a laissé des notes précieuses sur les affaires temporelles des communautés de Saint-Laurent. Il mourut en 1786, après avoir travaillé à de nombreuses missions. On ne sait pas l'époque exacte de la mort de son frère, qui s'adonna aussi aux missions pendant quelques années.

Après les vacances de 1764, deux missions furent données dans le diocèse de Luçon, à Olonne et à Chantonnay. Le peuple d'Olonne, auquel se joignirent les habitants des Sables, se porta, avec un entrain admirable, à tous les exercices. Neuf missionnaires y travaillaient en même temps. Ils logeaient au couvent des Cordeliers qui les secondèrent de leur mieux. À Chantonnay, le résultat fut assez médiocre.

Montfaucon, Roche-Servière, Yzernay, Le Longeron et Rezé reçurent le bienfait d'une mission, dans les premiers mois de 1765. Les habitants de Montfaucon et de Rezé voyaient les fils de Montfort pour la troisième fois. Ces missions eurent tous le

succès que l'on pouvait désirer. Il y avait autrefois deux paroisses à Roche-Servière, Notre-Dame et Saint-Sauveur. C'est dans cette dernière que se donnait la mission de 1765. Elle fut admirablement suivie, malgré l'opposition de Messieurs les curés de Notre-Dame et de Legé, qui ne partageaient pas les idées des missionnaires.

Pendant les vacances, plusieurs Pères furent occupés à donner des retraites au collège de Beaupréau, au Bon Pasteur, aux Incurables et à l'hôpital général d'Angers, aux religieuses de Ronceray, à celles de la Fougereuse, aux Vierges de Saint-Laurent et à l'hôpital général de Poitiers. On voit que l'oisiveté n'était pas leur fait. Au mois de novembre, nous trouvons cinq missionnaires à Ménigoute, dans le diocèse de Poitiers. Ils rencontrèrent là un peuple docile, généreux et porté au bien. Les chanoines réguliers ne se montrèrent pas hostiles, mais ne voulurent déranger aucun de leurs offices ; ils n'assistèrent en corps à aucune cérémonie. La clôture de la mission se fit cependant dans leur église. Parmi les missions, les mieux suivies et les plus éclatantes d'avant la Révolution, on doit compter celle des Sables d'Olonne. Jusqu'au XVII^e siècle, les Sables étaient un gros village de la paroisse d'Olonne, ne possédant qu'une chapelle. L'acte d'érection de la paroisse des Sables est du 9 novembre 1622. Le seigneur de la Trémouille, marquis de Royant et comte d'Olonne, obtint l'érection de cette chapelle en titre paroissial ; il en fut reconnu fondateur avec droit de nomination à la nouvelle cure, dont le titulaire devait être docteur en Sorbonne. Cependant, pour reconnaître son ancienne dépendance vis-à-vis d'Olonne, la fabrique des Sables fut obligée à lui verser annuellement une redevance de 10 livres tournois, et le curé devait conduire processionnellement sa paroisse à l'église d'Olonne, le jour de la nativité de la Sainte Vierge.

En 1765, il y avait, aux Sables, un couvent de Capucins, un couvent de Bénédictines, une communauté de religieuses de l'Union-Chrétienne et un hospice desservi par les Sœurs de la Charité. Le couvent des Capucins a été acheté par les Ursulines de Jésus ou religieuses de Chavagnes, en 1822. Il avait été vendu déjà pendant la Révolution. Le couvent des Bénédictines, dépendant de Sainte-Croix de Poitiers, fut fondé, en 1632, par Charlotte Flandrine, fille de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, pendant qu'elle était abbesse de Sainte-Croix. L'hospice Saint-Joseph fut établi par Monseigneur de Barillon, évêque de Luçon, qui fonda aussi l'hôpital de sa ville épiscopale et celui de Montaigu. Ce fut encore ce même prélat qui établit aux Sables la maison des religieuses de l'Union Chrétienne, laquelle, en 1787, fut acquise par les Sœurs de la Sagesse. Ces dernières sont chargées aujourd'hui de l'hôpital, des classes de jeunes filles et d'un asile de l'enfance.

Les Sables qui, l'année précédente, s'étaient portés en foule à la mission d'Olonne, firent un chaleureux accueil aux missionnaires, les Pères Besnard, Albert, Javeleau, Hacquet, Renaud, Supiot, le Cornec et Julien. Ce peuple était un peu volage ; il semblait avoir la mobilité des flots de l'océan dont il était riverain ; il était en même temps spirituel, bon, généreux, susceptible de bien. C'est le portrait des Sables quand traçaient des missionnaires. Les Sablais d'aujourd'hui ne paraissent

pas avoir dégénéré. Le peuple valait mieux que les grands qui, nous dit-on, étaient censeurs, portés à l'impiété et au libertinage.

Pendant la mission, on donna une retraite aux religieuses Bénédictines. L'article de la propriété fut un obstacle au bien. Peu de religieuses communièrent à la fin des exercices. Celles qui voulaient rester propriétaires de leurs biens, malgré leur vœu de pauvreté, furent condamnées par la Sorbonne. On donna aussi des exercices particuliers aux religieuses de L'Union Chrétienne qui en profitèrent mieux. Tous les soirs, pendant 15 jours, on prêcha aux marins dans la chapelle du cimetière.

Monsieur Marchand, très digne curé des Sables, s'était chargé d'une grande partie des frais. L'âpreté d'un froid continu éclaircit parfois les rangs de l'assistance, la mission fut néanmoins admirable à tous égards ; elle fut couronnée par l'érection d'une croix et d'un calvaire grandioses. Nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs une relation écrite, à cette occasion, par un habitant des Sables. On verra avec quelle splendeur les enfants de Montfort organisaient les démonstrations religieuses, et comment les populations remplies d'enthousiasme, répondaient aux désirs des missionnaires.

« Le 30 janvier, on annonça que la croix serait plantée le lendemain. Pour cet effet, un missionnaire fit, à 2 heures, un sermon très touchant sur les souffrances de Jésus-Christ. Aussitôt qu'il eut fini, on fit l'adoration de la vraie croix que les missionnaires portaient avec eux. Après le clergé, tous ceux qui devaient porter la croix approchèrent pour faire l'adoration avant le peuple. Ils étaient sur deux lignes au milieu de la nef, pieds et têtes nus, en pantalon blanc, tenant chacun un Christ à la main. Le clergé à la sortie de l'église, s'achemina processionnellement sur la place Carcado, où était la croix qu'on devait planter et que l'on bénit en ce lieu. De là la procession se rendit au calvaire, qui était construit sur une dune de sable, à environ cent toises au sud-est de la barrière Sainte-Croix ou de Talmont, en l'ordre qui suit : une bannière rouge ouvrait la marche, suivie de trois autres de la même couleur, à la distance de cent pas les unes des autres. Les bourgeois sous les armes, à la tête desquels les tambours battaient une marche lugubre, venaient les premiers, ayant à leur centre leurs drapeaux traînants à demi déployés. Au milieu de cette file, on voyait deux rangs de jeunes gens, pieds et têtes nus, et en pantalons blancs, comme les premiers dont j'ai parlé, ayant de plus une couronne d'épines sur la tête, des christes entre leurs bras et de longs chapelets au cou. Ils marchaient trente sur chaque file. On en voyait d'autres vêtus de la même manière, portant de dix en dix pas les instruments de la passion du Sauveur, comme le coq, l'éponge, la lance, le fanal, les clous, la couronne d'épines, le voile de Sainte Véronique.

« La Croix paroissiale s'avancait accompagnée de deux acolytes, de flambeaux et d'étendards de satin blanc. La croix rouge précédait la vraie Croix portée sur les épaules de deux diacres, pieds nus, en dalmatique. Elle était couchée sur un carreau de velours cramoisi, avec galons et franges en or. Quatre porte-étendards et quatre porte-flambeaux marchaient vêtus de blanc, avec des écharpes cramoisies, aux

quatre coins du brancard, ayant des couronnes d'épines sur la tête. Trois jeunes gens en aube, avec des encensoirs, brûlaient l'encens devant la vraie Croix, et six prêtres en chape, et pieds nus se tenaient sur deux rangs en arrière. Vingt jeunes gens les suivaient dans le même ordre, pieds nus, vêtus de blanc, ayant des couronnes d'épines sur la tête et des christs entre les bras. Au milieu d'eux quatre autres, habillés de la même manière, portaient à égale distance, le soleil, le vase, la ceinture et l'écrit donné par Pilate. Cent autres jeunes gens portaient la croix qui devait être placée sur le calvaire, suivis de plus de soixante prêtres qui marchaient sur deux rangs fermés par le curé des Sables, en avant desquels était un chœur nombreux chantant les litanies. Les uns et les autres avaient les pieds nus. À la suite, la noblesse de la ville et des environs marchait très dévotement, ainsi que les principaux bourgeois et tout le peuple.

« On défila en cet ordre par la rue haute du Minage et celle de Sainte-Croix, jusqu'au calvaire, où il y eut un sermon, après lequel un champ de plusieurs cantiques ; puis on éleva la croix. Lorsque cette opération fut faite, tous ceux qui portaient des christs et les ornements de la croix qui venaient d'être plantée les déposèrent au pied de cette croix et reprirent leur rang dans la procession, les bras en croix sur la poitrine. La procession retourna à l'église par les rues des Capucins et de l'hôpital. A son retour, le supérieur fit un discours au peuple et donna la bénédiction du Très Saint-Sacrement.

« Tous les jeunes gens des paroisses voisines qui avaient aidé à porter la croix, l'année précédente, à la mission d'Olonne, furent admis à porter celle des Sables avec ceux de la ville. Les Chaumoisiens participèrent au même avantage. L'arrangement, l'ordre et la décence qui régnèrent en cette cérémonie la rendirent une des plus admirables que l'on pût voir, et elle inspira beaucoup de piété à ceux qui voulurent y assister ».

De pareilles cérémonies, on le comprend, devait profondément impressionner les peuples, on y accourait de toutes parts. Le même habitant des Sables, que nous venons de citer, continue ainsi sa relation : « le neuf février fut choisi pour la clôture de la mission, ou la procession des étendards. Elle attira une grande quantité de peuple des campagnes voisines, des villes de Nantes, Luçon et autres, de même que des îles de Ré, Noirmoutier et Dieu... Hommes, femmes et enfants avaient été prévenus de se munir chacun d'un étendard... Un des missionnaires, suivi d'une bannière rouge et d'une croix, entonna le Veni Creator, à la sortie de l'église, et commença la marche par la rue qui conduit à la place Carcado, et de là par celle qui mène par le Minage au canton des Cercles et à la barrière de Nantes, et de là dans le champ voisin qui est au-dessous, joignant le chemin qui conduit à cette dernière ville.

« A dit pas de cette première bannière, marchait une seconde, puis une troisième à pareille distance, jusqu'à six, auprès de chacune desquelles suivait une croix, des chantres et un prêtre. Sur deux lignes s'avançaient les femmes et les filles tenant leurs étendards élevés. À la suite de ce premier cortège, on voyait des

hommes ayant également des étendards à la main, précédés de trois bannières, de trois croix, d'un chœur et d'un prêtre. Un grand étendard où était brodée la Résurrection était porté à la tête d'une seconde file.

« La confrérie des Dames de charité, les Sœurs de Saint-Lazare, celles de Saint-François et de Saint-Dominique, marchaient aussi sur deux colonnes, tenant un Christ dans leurs bras et un chapelet, leur voile sur la tête et leur cordon pendant. À leur suite, venaient les Frères des confréries du Saint-Sacrement, des Agonisants et de Saint-François, ayant chacun une bannière, une croix et un chœur. Les Capucins et les Cordeliers d'Olonne fermaient cette marche. Sur leurs pas tous les jeunes gens au nombre de plus de 300, qui avaient porté les croix d'Olonne et des Sables au calvaire, ainsi que leurs ornements, marchaient également sur deux lignes habillés de blanc, avec un Christ et un grand chapelet entre les bras.

« On voyait ensuite le dais, sous lequel était porté le Saint-Sacrement, précédé de douze drapeaux blancs et rouges, de douze encensoirs, de douze enfants qui répandaient des fleurs et des parfums, de même que de douze flambeaux, de soixante prêtres en chapes et d'un chœur nombreux qui chantait des hymnes et des cantiques. Tous ceux qui portaient les drapeaux, les croix, les flambeaux et les encensoirs avaient des rochets blancs sur des robes rouges et des camails de la même couleur, bordés de galons et de franges or et argent.

« À quatre heures, le Saint-Sacrement arriva sur le champ de Mars, (ainsi appelé par ceux qu'il avait servi précédemment pour l'exercice des troupes) suivi de la noblesse et de la bourgeoisie et d'un peuple immense... On estime qu'il n'y avait pas moins d'étrangers en ville qu'il y avait d'habitants ; donc la quantité devait s'élever à onze ou douze mille ».

Ainsi s'exprime un témoin de la mission donnée aux Sables, en 1765. On ne pouvait déployer en tout lieu autant de richesse ; mais partout les missionnaires savaient utiliser leurs ressources qu'ils avaient à leur disposition pour donner de l'éclat aux cérémonies, veillant particulièrement à ce que tout se fit avec ordre et piété.

CHAPITRE VI

Travaux des Pères de la Compagnie de Marie depuis le commencement de 1766 jusqu'à la fin de 1773.

Les courageux enfants de Montfort commencèrent bientôt une mission à Luçon, siège épiscopal du diocèse auquel appartient maintenant la maison-mère de Saint-Laurent.

Ancienne bourgade gallo-romaine, Luçon était au VIII^{ème} siècle, un simple domaine dépendant de l'abbaye de Noirmoutier. Ce domaine fut un peu plus tard érigé un prieuré et devint le siège d'une abbaye florissante. De 1040 à 1319, on compte 16 abbés dont les noms sont connus. Le dernier a été Pierre de la Veyrie, qui fut élevé à l'épiscopat, en 1319, date où fut créé le diocèse de Luçon par le pape Jean XXII.

Avant la Révolution, il y a eu à Luçon 36 évêque parmi lesquels le fameux cardinal de Richelieu. Le dernier a été Monseigneur de Mercy qui devint archevêque de Bourges, en 1801, et mourut en 1811. En vertu du concordat de 1801, le diocèse de Luçon fut adjoint à celui de La Rochelle. Trois évêques ont été chargés successivement de ces deux diocèses réunis : Monseigneur Couet du Vivier de Lorry, Monseigneur de Mandolx et Monseigneur Paillou.

Le Concordat de 1817 sépara de nouveau le diocèse de Luçon de celui de La Rochelle.

Commencée le 12 février 1766, la mission de Luçon fut prêchée par les Pères Besnard, Albert, Javeleau, Hacquet, Renault, Supiot et Le Cornec et fut donnée aux seuls frais de Monseigneur Jacquemet Gaultier d'Ancyse. La présence du digne prélat aux exercices du soir et à toutes des cérémonies, y attira constamment une affluence considérable. Sa grandeur prêcha trois fois. Le Chapitre, composé de fervents chanoines, se prêta à tout de la manière la plus aimable et la plus généreuse : offices anticipés ou retardés, sacristie ouverte, ornements de toutes espèces, cierges et flambeaux en grand nombre offerts pour les cérémonies, rien ne fut épargné pour favoriser le succès de la mission. Le Chapitre assistait toujours en corps aux cérémonies qui furent pompeuses et édifiantes. Les Pères Capucins différents de ceux qui avaient accueilli le Bienheureux de Montfort, parurent plutôt défavorables. Les grands de Luçon se montrèrent polis, affables et portés au bien.

Au cours de la mission, on donna une retraite de huit jours aux Ursulines que troublait la question de la propriété. On donna aussi des exercices particuliers, pendant la semaine Sainte, aux religieuses de L'Union Chrétienne. Plus tard, deux retraites, également édifiantes, furent aussi prêchées dans ces communautés. Le Puybelliard, le Bignon et Joué reçurent ensuite la visite des missionnaires. Au Puybelliard, du diocèse de Luçon, on n'obtint pas un grand succès. Le peuple était peu dévot et assez indifférent. Au Bignon et à Joué, les Pères étaient aidés par

Messieurs Dupin et Bouvet ; les exercices furent suivis avec plus de zèle et produisirent plus de fruit qu'aux missions précédentes.

Pendant les vacances, outre les retraites habituelles au collège de Beaupréau et de Château-Gontier, on en donna au collège de La Rochelle et aux Religieuses de la Providence de la même ville. Au collège de La Rochelle, plusieurs régents, dans la conduite était fort irrégulière, firent de l'opposition ; néanmoins le résultat fut satisfaisant. Monsieur le Principal donnait le bon exemple et se distinguait par son assiduité, aux instructions. La surveillance, soit au dedans, soit au dehors de l'établissement, laissait à désirer. Les jeunes gens, qui paraissaient spirituels, était un peu adonnés au luxe. Au couvent de la Providence, la retraite fut bien suivie, mais peu efficace ; près d'un tiers des religieuses opposées au commun, firent beaucoup de bruit. On refusa de faire publiquement la rénovation des vœux de religion. Cette maison avait besoin d'un gouvernement ferme. Monsieur l'abbé de Menou était alors supérieur spirituel. Les Pères Javeleau et Hacquet retournèrent, l'année suivante, prêcher une autre retraite au collège de La Rochelle. Ils trouvèrent chez les élèves peu de piété et d'attention à la parole de Dieu, et chez les maîtres une surveillance fort imparfaite. Aussi la légèreté et la dissipation régnaient dans la maison et paralysaient l'œuvre des missionnaires.

À la fin de 1766, des missions furent prêchées à Carentoir et à Macérac. Carentoir était à peu près tel qu'en 1750, encore ravagé par le vice de l'intempérance ; aussi la mission ne produisit pas tout le fruit désiré. Macérac, qui manquait un peu d'ardeur pour le bien, montra cependant assez d'élan en cette circonstance.

En 1767, on prêcha à Cambon, Bourgneuf, Montigné et à Taugon-la-Ronde. Le peuple de Cambon, quoiqu'un peu léger et presque aussi enclin au mal qu'au bien, au jugement des missionnaires, se montra très attentif aux instructions. Messieurs Dupin et Bouvet travaillèrent aussi à Bourgneuf : cette mission fut consolante ainsi que les deux autres, surtout celle de Montigné.

Du 31 mai au 5 juillet, l'église des Bénédictins de Montierneuf à Poitiers eut le bonheur d'avoir une mission prêchée par les Pères Besnard, Albert, Javeleau, Hacquet, Renault et du Rocher. Les missionnaires se retiraient à l'hôpital général. Monsieur de Beaupoil, de Saint-Aulaire, évêque de Poitiers, faisait tous les frais ; il eut la consolation de voir sa générosité récompensée et une action profonde et salutaire produite sur toute sa ville épiscopale. Monsieur l'abbé de Cressac, chanoine de la cathédrale, official et vicaire général, fit l'ouverture de la mission que favorisait, on ne peut mieux, tout le clergé de Poitiers. À la procession de l'amende honorable, Monsieur le doyen de la cathédrale porta le Saint-Sacrement. À la procession générale de clôture, le Saint-Sacrement était porté par Monsieur Côme, abbé régulier de Montierneuf, toutes les cérémonies se firent avec une pompe extraordinaire et une piété touchante.

Pour garder le souvenir de ces jours de grâce et remémorer les résolutions, on érigea une croix, ornée de cœurs dorés et argentés. Elle fut portée par plus de 200

jeunes gens, vêtus de blanc, pieds nus, avec une couronne d'épines sur la tête. Toutes les paroisses de la ville se rendirent tour à tour et processionnellement à la croix, pendant neuf jours.

Durant leur séjour à Poitiers, on demanda aux Pères deux retraites : à l'établissement des Pénitentes et aux Incurables. De 1765 à 1774, dans la même ville, quatre retraites ont été données aux Pénitentes, quatre aux Incurables, cinq à l'hôpital général, une aux religieuses franciscaines. Ces retraites, ordinairement de huit à dix jours, auxquelles le public était admis, furent toujours admirablement suivies, et produisirent les plus heureux résultats.

Pendant l'été de 1767, on prêcha, en divers établissements de Poitiers et de La Rochelle, aux religieuses de la Fougereuse, à la Providence de Saumur et à l'hôpital de la même ville. La retraite de la Providence porta des fruits abondants. Monsieur Guitteau, curé de Saumur, était supérieur de la maison. Il était également supérieur des religieuses de l'hôpital. La retraite, donnée dans ce dernier établissement, était à la fois pour les religieuses et pour les pauvres, qui en avaient besoin. Bien que tout le monde parût convenablement disposé, on eût désiré plus de silence et de recueillement.

En 1770, une autre retraite fut prêchée au même hôpital, sans produire grand effet. On remarquait de la dissipation parmi les gouvernantes, des sorties trop fréquentes et l'inobservance de la vie commune. On changeait aussi trop fréquemment de confesseurs, ce qui empêchait la suite dans la direction. Cet établissement avait besoin d'une supérieure ferme, d'un directeur plus ferme encore et au courant des Règles et Constitutions. En cette même année, les Pères donnèrent aussi une nouvelle retraite à la Providence. Elle était presque publique et non moins nécessaire que celle de 1767. Elle n'eut pas le succès désirable. Les gouvernantes se montrèrent peu habiles et insubordonnés. Le règlement était presque lettre morte par la faute des directeurs qui manquaient de fermeté. Cette maison était alors très pauvre. En 1773, des retraites furent encore prêchées à la Providence et à l'hôpital de Saumur, sur lesquelles il ne nous reste aucun détail. Les vacances de 1767 étant terminées, Vezins en Anjou et Pouillé, au diocèse de Nantes, furent évangélisés à Vezins, le peuple était spirituel, attentif à la parole de Dieu et porté au bien. Pouillé se montra également bien disposé. Tous les exercices furent suivis avec zèle et piété, malgré un froid intense.

En 1768, les Epesses, Machecoul, Vay, Derval et Vertou furent tours à tour visités. Aux Epesses qui voyaient les Pères de Saint-Laurent pour la troisième fois, toutes les espérances furent dépassées. On ne planta pas de croix, bien que l'argent du comte d'Armaillé, seigneur du lieu, en eût offert une, la croix plantée précédemment étant encore en bon état. À Machecoul, où Messieurs Dupin et Bouvet prêtèrent leur concours, la besogne fut excellente. Au cours des exercices, on prêcha une retraite de sept jours aux religieuses du Calvaire. À Vay, le résultat fut bon, bien que la population ne fût pas facile à émouvoir.

À Derval, on vint en foule de toutes les paroisses voisines. La raison, que les missionnaires donnent de ce mouvement et de la grande assiduité aux exercices, est assez singulière et s'explique pourtant. « Il est vrai, disent-ils que les cidres avaient manqué et qu'ils étaient fort chers ». Ce n'est pas la première fois qu'on l'a constaté, les consciences sont moins chargées de fautes, dans les années où les pommiers sont moins chargés de fruits, les excès de l'intempérance ne pouvant être qu'une entrave au bien.

A Vertou, où collabora Monsieur Bouvet, le peuple se montra mieux disposé que dans les missions précédentes, et les Bénédictins, dont les idées s'étaient assainies, se mirent en très rapports avec les missionnaires et assistèrent assidûment aux exercices. Monseigneur l'évêque de Dol présida la cérémonie de clôture, après avoir donné la confirmation à une foule de personnes.

Pendant la saison des grands travaux de la campagne, on prêcha des retraites dans les hôpitaux, les collèges et les communautés religieuses.

Trois retraites ont ainsi été données à l'hôpital général de Niort, en 1768, 1771, 1779 ; elles étaient autant, et plus peut-être, pour les étrangers que pour les personnes de la maison. La première fut aussi fervente que possible ; dans cette circonstance, d'abondantes aumônes furent faites à la maison. La retraite de 1771 fut parfaitement suivie par les étrangers qui se montrèrent très attentifs. Toutes les places étant envahies par les personnes du dehors, on se vit obligé de donner chaque soir un exercice uniquement pour le personnel de l'hôpital, qui sans cela n'eût pu profiter de la retraite. La troisième retraite n'eut pas le même succès. Les trop grandes chaleurs y mirent obstacle ; peut-être aussi y avait-il des confesseurs en trop grand nombre.

En 1769, les Pères Prêchèrent encore une retraite aux Religieuses Hospitalières de Niort. Elle eut le meilleur résultat pour les religieuses, dont la pauvreté en particulier était très édifiante, et pour les nombreuses personnes étrangères qui y assistèrent.

Après les vacances de 1768, huit missionnaires évangélisèrent Vieillevigne, qui l'avait été, une première fois, douze ans auparavant et où la mission ne fut pas moins consolante que la première. À Lamaire, dans le diocèse actuel de Poitiers, la mission, due à la générosité du digne pasteur fut combattue par les curés du voisinage, mais n'en réussit pas moins.

Huit missions et douze retraites furent prêchées en 1769, par les infatigables enfants de Montfort. Au Gué-de-Velluire, au diocèse de Luçon, il y eut moins de ferveur quand 1756. Au château et à Saint-Georges, dans l'île d'Oléron, presque tous les enfants insulaires assistèrent à ces deux missions. Pendant celle du Château, on donna une retraite de quinze jours aux soldats ; elle eût fait merveille, si les officiers se fussent montrés plus favorables, et si on eût été plus libre dans l'église des Récollets, où se tenaient les exercices. À Malville et à Saint-Hilaire-du-Bois, au diocèse de Nantes, le succès fut complet. Saint-Hilaire-du-Bois avait à sa tête un prêtre exemplaire et digne de toute la confiance de ses paroissiens.

À Guenrouet, Le Cellier, et Oudon, le résultat ne pouvait être plus satisfaisant. Au Cellier, les Pères furent heureux de voir un grand nombre d'ecclésiastiques se réunir chez le vénérable curé, qui était l'ami et le modèle de tous ses confrères. En 1770, les missionnaires allèrent à Brains, au diocèse de Nantes, puis à Sixt, alors du même diocèse, mais aujourd'hui relevant de Rennes. Le peuple de Brains paraissait instruit et il se montra constamment attentif à la parole de Dieu. Le peuple de Sixt se montra également assidu et attentif aux instructions. ; Mais malheureusement le vice de l'intempérance y était profondément enraciné, malgré le zèle des prêtres. On y érigea un calvaire magnifique. La résidence du curé était alors beaucoup trop éloignée de l'église, ce qui n'allait pas sans inconvénient.

À Guégon, dans le diocèse de Vannes, le peuple était bien disposé ; comme à Sixt, les missionnaires eurent à guerroyer contre l'intempérance. La procession de clôture ne se fit ni avec ordre ni avec piété à cause de la foule et de la dissipation apportée par les habitants de Josselin. A Saint-Jean-de-Corcoué, dans le diocèse de Nantes, et à Saint-Hilaire-de-Loulay, dans celui de Luçon, on rencontra une population on ne peut plus religieuse. A Saint-Jean-de-Corcoué, la croix que l'on voulait élever s'abattit tout à coup et causa un accident qui vint troubler la joie générale, mais dont on ne nous dit pas la nature. À Saint-Hilaire-de-Loulay, la mission était due, en grande partie, aux libéralités des Dames Parîs et de-la-Lande.

À Saint-Philbert-de-Bouaine, un temps désagréable n'empêcha pas le peuple, bon et religieux, de suivre avec ardeur les exercices. La mission avait pour principale bienfaitrice les Dames de la Chauvinière et de l'Écorce. La mission de Nalliers due, en grande partie, à la générosité de Madame de la Coudraie, n'eut point le même succès. Elle fut suivie avec négligence, par un peuple assez indifférent aux choses du salut et très attaché aux intérêts terrestres.

En 1771, on évangélisa Malestroit, dans le diocèse de Vannes, les Touches, Carquefou, Fégréac et Basse-Goulaine, dans celui de Nantes. Ces missions furent couronnées d'un plein succès ; la plus fervente de toutes fut celle de Carquefou. Le peuple, doux, tranquille, docile à la voix de ses pasteurs, attentif à la parole de Dieu, ne négligea rien pour profiter de la grâce.

À Saint-Clémentin, dans le diocèse actuel de Poitiers, et à Château-Thébaud, dans le diocèse de Nantes, les résultats furent aussi très consolants.

Le cinq janvier 1772, les Pères commençaient à Montfaucon une mission qui fut suivie avec un entrain admirable, non seulement par la population, mais par toutes les paroisses voisines. Monsieur l'abbé de la Brulair, qui travailla à cette mission, se chargea d'une grande partie des frais, et donna l'arbre de la croix. Une certaine antipathie qui existait entre cet ecclésiastique et les curés du voisinage gêna un peu les missionnaires. Au bourg de Batz, à l'extrémité du diocèse de Nantes, le peuple était bon, attentif à la parole de Dieu, même dévot, mais un peu léger. La mission, suivie aussi avec zèle par les étrangers, eut à souffrir quelques contradictions de la part de certains habitants du Pouliguen, qui dépendait alors du bourg de Batz. La croix et le calvaire, qui était très beau, furent démolis, après la

mission, sous prétexte d'intérêts matériels, mais en réalité par la malice des opposants.

À Triaize et à la Boissière, dans le diocèse de Luçon, la mission fut parfaitement suivie surtout à la Boissière, où l'on ne rencontra que bonté, docilité et piété. À Sainte-Luce, du diocèse de Nantes, la mission eut, à peu près, le résultat très médiocre de celle de 1755. Elle fut contredite par plusieurs curés du voisinage. Le curé prévenu contre ses supérieurs et contre les missionnaires, s'opiniâtra à vouloir organiser et présider lui-même toutes les cérémonies, toutes les communions générales, même la bénédiction de la croix-souvenir ; cette satisfaction personnelle lui fut accordée, mais sans grand profit pour le bien général. Pendant tout le cours de cette mission, les évêques de Nantes et de Dol se trouvaient à Chassais, maison de campagne de l'évêché de Nantes. Ils se montrèrent pleins d'affection pour les missionnaires. Ceux-ci prenaient logement chez Monsieur de Bois-Briand dans la paroisse de Doulon, et reçurent de sa part l'hospitalité la plus cordiale.

Après la halte de l'été, Camoël, Missillac, Saint-Vincent-de-Redon, Couëron, Montaigu, la Réorthe, Sainte-Hermine et la Séguinière reçurent les messagers de l'Évangile. Camoël, actuellement du diocèse de Vannes, appartenait autrefois au diocèse de Nantes. Le peuple, docile et porté au bien, suivit tous les exercices avec une ferveur admirable. La mission se faisait, en grande partie, aux frais des Demoiselles Jacquilot, personnes respectables à tous égards et sa. L'excellent curé, exemple vivant de sa paroisse, fit aussi l'édification des missionnaires. À Missillac, la mission fut aussi fervente que les deux précédentes. Cependant le mauvais temps ne permit pas aux habitants du Marais d'assister aux exercices, comme ils l'auraient désiré. Le seigneur de la Bretèche vint en aide au recteur pour les dépenses, mais se contenta d'envoyer ses domestiques aux exercices sans donner lui-même l'exemple. À Saint-Vincent de Redon, le peuple se porta avec assez d'ardeur à la mission, comme il avait fait en 1754. Couëron, qui pourtant ne paraissait pas d'plus dociles, montra encore plus de zèle et de bonne volonté.

La ville de Montaigu, où se donnait la mission en 1773, avait compté autrefois quatre paroisses : Saint-Jacques, Saint-Jean-Baptiste, Notre-Dame et Saint-Nicolas. D'après Dom Fonteneau, ce fut le 15 juillet 1627, qu'eut lieu l'union de la cure de Notre-Dame à celle de Saint-Jean. La mission se donnait dans cette dernière paroisse. Elle fut admirablement suivie ; tout le peuple se montra plein d'intelligence et animée des meilleures dispositions. Les prêtres du Chapitre et des paroisses voisines aidèrent pour les confessions qui furent très nombreuses. Les Dames de la ville se chargèrent de tous les frais et secondèrent le zèle de l'excellent pasteur. L'évêque de Luçon séjourna quatre jours dans la paroisse, et donna la confirmation et porta le Saint-Sacrement dans la procession générale qui fut très solennelle. La noblesse, bien composée et très respectable, revint de ses préventions contre le prélat qu'elle n'aimait pas. La plupart des bourgeois se distinguaient aussi par leurs sentiments délicats et leur conduite honorable.

Le Chapitre de Montaigu, qui était en relations tendues avec le curé, assista cependant à la procession générale, sur l'invitation de celui-ci. Il prétendait, quand il était invité, avoir droit de présider aux processions. Cette fois, il ne pouvait y avoir conflit, car l'évêque était là et présidait lui-même.

Le chapitre Saint-Maurice de Montaigu fut fondé en 1438, peut-être même dès 1356, par le seigneur de Montaigu, qui portait le nom de Maurice. La collégiale de Saint-Maurice fut placée d'abord dans l'enceinte du château, et, lorsqu'elle fut détruite, les chanoines s'établirent rue de l'ancienne-porte, où l'on voit encore les ruines de leur église.

Il y avait aussi à Montaigu, des religieuses : leur établissement avait été fondé en 1612 par Paule et Charlotte de Fresque, aïeules de l'amiral Aubert du petit Thouars, dont la famille est originaire de Saint-Sulpice le Verdon, au diocèse de Luçon ; il appartenait primitivement à l'ordre de St Benoît et était connu sous le nom de Saint-Sauveur. Il fut approuvé le 22 septembre 1626, par l'évêque du diocèse, Aimeri de Bragelongne longue. En 1642, ces religieuses demandèrent à Monseigneur de Nivelles, évêque de Luçon, à se soumettre à l'ordre de Fontevrault ; ce qui leur fut accordé. Il y avait ordinairement, dans le couvent, de vingt à vingt-cinq religieuses. Cette communauté eut le bonheur d'héberger quelques instants le Bienheureux Père de Montfort, en 1711 ; au cours de la mission de 1773, à Montaigu, les enfants du serviteur de Dieu donnèrent une retraite de huit jours aux religieuses qui surent en profiter.

La mission de la Réorthe, au diocèse de Luçon, fut assez médiocre. Elle se donnait aux frais de l'évêque, Monseigneur Jacquemet Gauthier, dont la maison de campagne était à Châteauroux, dans cette paroisse. Cette maison avait été bâtie par Monseigneur de Lescure qui montra tant d'estime et d'attachement au Bienheureux de Montfort. Il pouvait apprécier un saint lui qui était regardé comme un des plus saints évêques du royaume.

À Sainte-Hermine, la mission était donnée au frais de Monsieur Cautoli vicaire, vicaire général de Luçon. Elle fut bonne pour la paroisse et pour Saint Hermand qui y prit part. Monsieur et Madame de Curzon contribuèrent beaucoup au bien par leur zèle et leur générosité. Messieurs les curés de Sainte-Hermine et des Moutiers-sur-le-Lay employèrent tous ceux qu'ils avaient d'intelligence et de goût pour faire une croix véritablement splendide. Le calvaire était également très beau et placé dans un site idéal. C'est Monsieur le vicaire général qui prêcha à la plantation de la croix.

À la Séguinière, le peuple, intelligent et porté au bien, assista ponctuellement aux exercices. Le bourg, cependant, était alors très dissipé. On restaura un ancien calvaire construit du temps du Bienheureux de Montfort, et on y mit une nouvelle croix. La croix, plantée par le serviteur de Dieu, fut réparée et placée à l'extrémité de la grande rue.

Deux missions terminèrent l'année 1773, à Saint-Aubin-Baubigné et à la Gaubretière. Elles furent parfaitement suivies. À Saint-Aubin, les Dames du château donnaient l'exemple à tous. À la Gaubretière, le mauvais temps n'arrêta point l'élan

des habitants, mais ralentit un peu le concours des étrangers. C'était Monsieur Moreau, curé des Epesses et prieur de la Gaubretière, qui faisait donner cette mission, auprès de laquelle Monsieur le curé de la paroisse contribua, aussi, largement.

CHAPITRE VII

Travaux des Pères de la Compagnie de Marie depuis le commencement de 1774 jusqu'en 1779.

Dans les premiers mois de 1774, on prêcha cinq missions : à Bazoges-en-Pareds, au Pellerin, au Bois-de-Céné, à Sucé et Saint-Méloir. C'est sur les rives de l'Arcançon, qui arrose la fertile plaine du Bas-Poitou, qu'avait été édiflée la bourgade de Pareds ; elle devint le siège d'un archiprêtré, lors le de l'établissement des premières subdivisions ecclésiastiques. Cette localité, descendue depuis à l'état de simple village de la paroisse de la Jaudonnière, a continué à imposer son nom à différents lieux, tels que Bazoges-en-Pareds, Moulleron-en-Pareds, Saint-Sulpice-en-Pareds, Chavognes-en-Pareds, témoignage irrécusable de son ancienne suprématie. À Bazoges-en-Pareds, la mission ne pouvait avoir un meilleur résultat. Le peuple se montra assidu, attentif et parfaitement disposé. Le mauvais temps n'empêcha pas les étrangers d'affluer.

Au Pellerin, la mission fut fervente : c'était la quatrième fois que les Pères de Saint-Laurent y venaient en 32 ans : le bien, qu'ils avaient accompli, entretenu par d'excellents prêtres, ne pouvait manquer de porter ses fruits. Aussi, les missionnaires notent-ils avec joie que le peuple paraissait de plus en plus vertueux et fidèle aux pratiques de la vie chrétienne.

Au Bois-de-Céné, la mission réussit, malgré la vive opposition des religieux Camaldules qui occupaient alors l'Ile-Chauvet. L'abbaye de l'Ile-Chauvet, fondée selon les uns, par Charles le Chauve, et plus probablement, selon d'autres, par les moines de l'Absie et les seigneurs de la Garnache, était primitivement de l'ordre de Saint Benoît. Les religieux, d'ordinaire au nombre de sept ou huit, avaient sous leur dépendance le prieuré régulier de la Jarrie-Vieille-Seigle, dans la paroisse de Landevieille. L'abbé nommait aussi à trois chapelles régulières desservies, dans l'église de cette paroisse, sous les noms de St Julien, St Antoine et Saint-Sébastien, ainsi qu'à une autre chapellerie nommée Sainte-Catherine. Claude du Puy-du-Fou devint, en 1569, le premier commandataire de l'Ile-Chauvet. En 1588, à l'époque des guerres civiles, l'abbé Nicolas Girard fut témoin du sac de son abbaye par les capitaines calvinistes de bourg et de Granville. Les Bénédictins finirent par se retirer, et furent remplacés par les Camaldules, dans le premier supérieur, Placide Aubert, paraît en 1680. Le dernier abbé titulaire de l'Ile-Chauvet, 2774 à 1789, fut Monsieur de Cacqueray, vicaire général d'Angers. Le dernier prieur ou supérieur a été Arsène Cochois ; il a laissé une notice sur l'abbaye ; c'est lui qui la gouvernait au moment où les enfants de Montfort donnèrent la mission du Bois-de-Céné, en 1774. Les missionnaires furent obligés de combattre les dangereuses doctrines, répandues dans le pays par les Camaldules, qui étaient de chauds jansénistes : ils avaient heureusement l'appui du digne curé qui s'était chargé lui-même de tous les frais.

À Sucé, dans le diocèse de Nantes, le peuple fut attentif à la parole de Dieu et docile à la voix de son digne pasteur. À St Méloir, dans le diocèse actuel de Rennes, le succès fut consolant. Le peuple paraissait cependant difficile à conduire, et la tempérance n'était pas sa vertu favorite.

Parmi les retraites, prêchées en été, signalons celle des Bénédictines de Dol ; elle était bien nécessaire dans une maison où les règles de la pauvreté religieuse n'étaient point observées. On n'y connaissait point le commun, et chaque religieuse en dépit de ses vœux vivait en propriétaire. L'évêque de Dol, Monseigneur Urbain René de Hercé, apôtre et père de son troupeau, (fusillé plus tard à Vannes parmi les émigrés de Quiberon) promit de remédier au mal et de soutenir les instructions du prédicateur, le Père Javeleau.

Savenay fut ensuite évangélisé : c'était la quatrième fois dans l'espace de 30 ans. Les premières missions avaient été médiocres en apparence ; mais la semence, jetée en terre ne laissait pas de germer et elle devait produire en abondance. En 1774, la mission fut excellente pour Savenay, comme pour toutes les paroisses voisines. À Savenay et à Bouée, on eut dit un autre peuple. Les bourgeois et les dames de la ville donnaient l'exemple de l'assiduité aux exercices et édifiaient de toute manière. Ce fut une grande joie pour le digne curé et pour les missionnaires. Les religieuses contribuèrent généreusement à fournir tout ce qui était nécessaire pour le matériel. Les Cordeliers, chez lesquels se faisait le catéchisme, se montrèrent également heureux de rendre tous les services possibles. Le clergé accourait de tous côtés et prêtait son concours empressé et assidu, de concert avec tous les ecclésiastiques de la ville. Les cérémonies se firent avec une magnificence et une pompe extraordinaire.

À Longèves et à Chantonay, dans le diocèse de Luçon, le résultat fut très consolant, bien que ces deux paroisses ne parussent pas très pieuses. La mission de Chantonay fut donnée en grande partie aux frais de Madame de la Chauvinière. Un idolâtre d'environ 20 ans y reçut le saint Baptême. On transporta solennellement au calvaire, érigé en 1764, une statue de la Sainte Vierge.

Le jour même de Noël, s'ouvrit, à Notre-Dame de Niort, une mission qui se termina le 3 février. Elle fut parfaitement suivie. On y accourait nombreux, mais en bandes parfois bruyantes. Tous les prêtres de la ville, réguliers et séculiers, confessèrent constamment : ce qui empêcha les missionnaires d'être accablés par la besogne. On crut devoir s'élever contre la Franc-Maçonnerie ; cela échauffa la bile des Francs-Maçons qui firent du bruit pendant quelques jours, mais finirent par se calmer. Les missionnaires étaient logés à l'hôpital général, situé en dehors de la ville est un peu loin de l'église, ce qui n'allait pas sans inconvénient. Les chemins étaient mauvais et les portes de la ville ne s'ouvraient qu'à une heure tardive le matin.

Le 12 février 1775, les Pères Besnard Javeleau Hacquet, Renault, Supiot, Hervé, Urien Gaultier et Dauche commencèrent, à Saint-Clément de Nantes une mission qui fut close le 23 mars. Ils furent aidés, dans leur travail, par Messieurs Alno et Dupin. Les Pères logeaient chez les Sulpiciens de Saint-Clément, et prenaient leurs repas

chez le curé de la paroisse. Cette mission produisit des fruits au-delà de toute espérance ; la croix et le calvaire, laissés en souvenir, étaient superbes.

Peu de jours après, le 1^{er} avril, Nantes avait la douleur de perdre un de ses plus saints évêques, Monseigneur Mauclerc de la Muzanchère, qui n'eut pour ennemis que les jansénistes. Né au diocèse de Luçon, il avait connu de bonheur les Pères de Saint-Laurent, et, partageant leurs luttes contre les idées hétérodoxes, il s'était montré, de tout temps, leur protecteur dévoué.

À Saint-Mars-la-Jaille, la mission fut parfaitement suivie par les habitants du lieu et par les étrangers. Les Pères font le plus bel éloge du prêtre qui dirigeait alors la paroisse. Ce vénérable pasteur resta caché dans le pays pendant la Révolution. Un jour, un de ses neveux, accompagné de deux amis, vint le visiter dans sa retraite. Le vieillard, apercevant de loin ces trois hommes, les pris pour des émissaires qui venaient s'emparer de lui. Pour s'échapper à leur poursuite, il courut se jeter au milieu d'épaisses broussailles. Dans cette fuite précipitée, il s'infligea des piqûres dont les suites furent mortelles.

À Saint-Étienne de Montluc, les travaux des Pères furent couronnés d'un plein succès. Il en fut de même à Trémentines où le peuple fut plus souple et plus docile qu'à la mission de 1751. Le bourg était cependant dissipé. La paroisse était gouvernée, à cette époque, par un homme de talent et de piété, ami dévoué des communautés de Saint-Laurent.

Le Loroux-Bottereau, du diocèse de Nantes, fut ensuite évangélisé, avec un succès merveilleux par neuf missionnaires. La population ne pouvait être plus docile et plus assidue. Des démêlés, survenus entre Monsieur le curé et Monsieur Rousseau, chapelain, à propos de leurs droits respectifs, causaient quelques désaccords dans le troupeau ; cependant, la mission n'en fut pas moins excellente pour la paroisse et pour les étrangers. Tous les frais étaient soldés par la générosité d'une demoiselle Merlet. À Saint Herblon, le succès fut consolant, bien que le peuple ne parût pas facile à mener.

L'année 1776 s'ouvrit par une mission à Sainte-Croix de Nantes par les Pères Besnard, Javeleau, Hacquet, Renault, Supiot, Hervé, Urien, Dauche et Morel. Ils avaient pour collaborateur le Père Beurier, eudistes, Monsieur Guillou de La Rochelle, un prêtre du mont Valérien de Paris et Messieurs Alno et Bouvet. Monsieur le curé, d'ailleurs plein d'intelligence et de zèle, avait cru devoir garder le silence sur la mission projetée. Les paroissiens, extrêmement froissés de ce silence, qu'ils considéraient comme un manque de confiance, se mirent en opposition ouverte. Ils refusèrent les ornements, les cierges, les chandeliers, même le son des cloches. Il ne fut possible d'avoir ni calvaire, ni croix. Par surcroît de malchance, le supérieur de la mission, le Révérend Père Besnard, tomba gravement malade et fut obligé de se retirer. Le Père Beurier se chargea, à sa place, de la conférence du soir. Le nouvel évêque de Nantes, Monseigneur de Sarra, présida la cérémonie d'ouverture et de clôture. La mission, bien que défavorablement accueillie par les notables, ne laissa pas de faire du bien aux personnes du peuple.

À Saint-Jouin-sous-Châtillon, six Pères firent une mission aussi fervente que celle de 1743. Les chanoines seuls firent de l'opposition, comme ils en avaient fait 33 ans auparavant. La Verrie et Doix, évangélisés ensuite, profitèrent admirablement de la grâce.

À Mauvet et à Joué, les Pères avaient pour collaborateurs Messieurs Alno, Bouvet et Villeloys, de Saint-Clément, Monsieur de Mélient, chanoine de la cathédrale, et Monsieur Bédard, vicaire de Cambon. Ces deux missions furent excellentes. À la Chevrolière, où le succès fut beaucoup plus consolant qu'en 1759, Messieurs Alno, Bouvet et Villeloys travaillaient encore avec les Pères ainsi que Monsieur Picard, vicaire de Saint-Clément de Nantes.

Chambretaud, dans le diocèse de Luçon, fut évangélisé du 18 août au 5 septembre. Cette courte mission, dans une saison en apparence peu favorable, eut cependant les meilleurs résultats. On s'adressait, il est vrai, à une population éminemment chrétienne, qui se montra avide de recueillir la manne de la divine parole. On y vit beaucoup d'étrangers. À Notre-Dame-de-Vihiers, du diocèse d'Angers, mais alors relevant de La Rochelle, la mission fut aussi fervente que possible, bien qu'elle fut ouvertement contredite par le curé du Château qui ne partageait pas les idées de son confrère de Notre-Dame.

À la fin d'octobre, dix missionnaires, les Pères Javeleau, Hacquet, Renault, Supiot, Hervé, Micquignon, Urien, Gaultier, Dauche et Pinaud se rendirent à Saint-Nazaire, où la mission ne fut pas moins édifiante que celle de 1752. Elle procura même aux ouvriers évangéliques plus de consolations, car les principaux bourgeois, qui avaient fait de l'opposition la première fois, furent très favorables. En 1776, les Pères n'eurent aucun reproche à adresser à l'excellent curé, qui, cédant à son bon cœur, faisait des dépenses excessives. Tout le clergé de Saint-Nazaire se montra dévoué aux missionnaires. La mission était due aux libéralités et au zèle de Monsieur Richard, supérieur du séminaire d'Issy et prier du dit lieu. À Saint-André-des-Eaux, la mission rappela, par sa ferveur, celle de 1748.

Sept paroisses ont été évangélisées pendant l'année 1777 : Nozay, Sion, la Tessouale, Sainte-Lumine-de-Clisson, Beaulieu, La Ronde et Allonne. Nozay et Sion, dans le diocèse de Nantes, profitèrent parfaitement de la grâce. À Nozay, la mission était donnée par les soins de Monsieur le vicaire, en l'absence du curé, retiré dans sa famille pour cause de maladie. Monsieur de Cornulier offrit aux Pères, dans son château, une généreuse et douce hospitalité. On trouva la paroisse de Sion pauvre matériellement et spirituellement ; heureusement que, depuis quelque temps, elle avait à sa tête deux excellent prêtres dont le zèle n'était pas demeuré stérile. Vu l'indigence générale, on renonça à ériger une croix et un calvaire.

À la Tessouale, la mission fut aussi fervente que celle de 1743. Le peuple montra le même zèle et la même ardeur. Le prier, un chanoine régulier, fit preuve de la même générosité que son prédécesseur d'autrefois, et se chargeant d'une grande partie des frais. Son vicaire, marchant sur ses traces voulut aussi contribuer pour sa part. À St Lumine, dans le diocèse de Nantes, et à Beaulieu, dans celui de

Luçon, les populations se montrèrent animées des meilleures dispositions. La mission de Beaulieu se donnait en partie par la libéralité de Madame de la Maronnière des Forges.

La mission de La Ronde fut parfaitement suivie par une excellente population qui avait à sa tête un prêtre très zélé. À Allonne, la mission, donnée au frais et par les soins du prieur du lieu et de celui de Secondigny, eut un succès consolant ; mais elle aurait peut-être produit plus de fruits encore, s'il n'y avait pas eu tant de confesseurs étrangers.

Les missions de 1778 furent celles de Taugon-la-Ronde, la Chapelle-Palluau, Soudan, Marsac, Vertou, Montfaucon et Saint-Hilaire-du-Bois. À Taugon-la-Ronde, la mission fut bonne, et à la Chapelle-Palluau, elle fut plus consolante encore. Cette dernière était due en grande partie, à la générosité des demoiselles Lancier. À Soudan, le résultat fut médiocre malgré le zèle de l'excellent curé, Madame de Bonamour faisait tous les frais. Les missionnaires notent, dans leur compte rendu, que la fainéantise et l'ivrognerie, avec la pauvreté sordide qui en est la suite, dégradait ce peuple et le désaffectionnaient des intérêts surnaturels.

Les habitants de Marsac montrèrent des dispositions bien différentes. Ils suivirent avec entrain la mission qui produisit tout le bien désirable. Il en fut de même à Vertou, qui voyait les Pères de Saint-Laurent pour la quatrième fois. Cependant, il faut le dire, Monsieur le curé et ses deux vicaires se montrèrent peu favorables ; tandis que les bénédictins qui avaient fait de l'opposition les autres fois, se mirent en très bons rapports avec les missionnaires et assistèrent assidûment à tous les exercices, excepté à la procession de la Fête-Dieu. Messieurs Alno et Bouvet travaillèrent à la mission de Vertou.

Ils accompagnèrent également les Pères à Montfaucon, où les exercices furent suivis avec un zèle admirable par les habitants du lieu et par toutes les paroisses voisines. À Saint-Hilaire-du-Bois, au diocèse d'Angers, la mission fut fervente. Cependant une maladie grave, qui désolait tout le pays, ôta quelque chose à la joie et à l'entrain des religieux habitants.

Du 7 février au 19 mars 1779, les Pères Javeleau, Hacquet, Renault, Supiot, Hervé, Micquignon, Urien, Dauche et Pineau prêchèrent à Herbignac, au diocèse de Nantes, où la mission eut les meilleurs résultats. On y commença alors la construction d'une chapelle sous le titre de Notre-Dame de la Miséricorde. À Pénestin, alors du diocèse de Nantes, maintenant de celui de Vannes, tous les exercices furent parfaitement suivis. Pénestin, d'abord annexe d'Assérac, venait d'être érigé en paroisse ; un chanoine de Nantes, Monsieur Duchesne, avait fait un bien considérable à cette localité.

Trois autres missions furent encore prêchées dans le diocèse de Nantes, avant les vacances de 1779 : à Saint-Sébastien, à Vue et à Saint-Hilaire-du-Bois. À Saint-Sébastien, le succès fut médiocre. Cependant la campagne montra de la bonne volonté. Les habitants de Nantes, particulièrement ceux de Pont-Rousseau, se

rendaient aux exercices, beaucoup plus par curiosité et distraction que par dévotion et y causaient du trouble. On planta trois croix sur différents points de la paroisse.

La mission de Vue fut bonne pour la paroisse et pour les étrangers. Messieurs les curés du lieu du voisinage, qui étaient en désaccord avec leur évêque, ne parurent pas d'abord favorables ; mais ils changèrent bientôt de sentiments, quand ils virent que les missionnaires s'occupaient du bien des âmes et nullement de leurs démêlés avec l'autorité. Depuis 30 ans, Vue avait eu à sa tête onze curés pourvue. Ces changements fréquents étaient loin de faire du bien aux troupeaux. La paroisse de Saint-Hilaire-du-Bois était plus fortunée sous ce rapport. Elle était encore dirigée par le digne prêtre qui avait fait donner la mission en 1769. Il pourvut lui-même à toutes les dépenses de ces deux missions qui furent admirablement suivies par une population solidement chrétienne.

Pendant les vacances, on donna des retraites au collège de Beaupréau, à celui de Château-Gontier, au Bon Pasteur d'Angers, à l'hôpital de Niort et enfin aux Ursulines de Guérande. Pendant la retraite du collège de Beaupréau, on travaillait à de nouvelles constructions, ce qui fut un sujet de dissipation pour les élèves.

Les enfants de Montfort continuèrent à prêcher jusqu'à ce qu'il leur fut interdit de monter dans les chaires chrétiennes ; mais, comme on l'a dit ailleurs, les relations de ses missions n'ont point été conservées ; une partie des annales de la Congrégation ayant péri pendant la tourmente révolutionnaire. Nous savons cependant que des missions furent prêchées en 1780, à Oudon et Saint-Jacques de Clisson, à Cambon, à Machecoul, au Beignon, et à l'Hermenault. Rezé, Bourgneuf, Malestroit, Rochefort-en-Terre, Besné, eurent également des missions, en 1781. On sait aussi que des exercices furent donnés, en 1789, à Couffé et à Nort. Si la liste de tous les travaux des Pères de la Compagnie de Marie n'est pas parvenue jusqu'à nous, nous avons au moins l'assurance que rien n'a échappé aux regards de Dieu.

CHAPITRE VIII

Lettres patentes obtenues du roi Louis XV, malgré de violentes et injustes oppositions. – Visite de Monseigneur de Coussol, évêque de La Rochelle. – Achat de terrains, de maisons et constructions nouvelles sous le généralat du Révérend Père Besnard. – Arrivée de plusieurs missionnaires. – Mort du supérieur général.

Deux fois le Révérend Père Audubon avait fait le voyage de Paris, dans le dessein d'obtenir du roi des lettres patentes, qui devait donner à ses communautés une existence légale, et il n'avait réussi qu'à préparer les voies pour la solution de cette affaire importante. Dès l'année qui suivit son élection, le Révérend Père Besnard avait entrepris le même voyage, mais sans aucun résultat définitif. En 1771, de nouvelles instances furent faites auprès du gouvernement ; la demande adressée au roi était accompagnée de recommandations écrites des évêques de La Rochelle, de Nantes, de Vannes, de Rennes, de Dol, de Saint-Malo, d'Angoulême, de Saintes et de Poitiers et de plusieurs autres personnages importants, soit civils, soit militaires. Cette demande, si bien appuyée, devait avoir son effet, mais seulement deux ans plus tard.

Les congrégations de Saint-Laurent avaient des protecteurs nombreux et puissants ; mais elles trouvaient aussi une opposition violente chez des hommes qui avaient embrassé les funestes erreurs du jour. Cette opposition était d'autant plus redoutable qu'elle agissait dans l'ombre. C'était le temps où jansénistes et incrédules unissaient leurs efforts contre les Jésuites et contre tous ceux qui partageaient leurs idées religieuses, lesquelles n'étaient autres que celles de l'Église catholique. Tous les moyens furent employés non seulement pour empêcher des communautés de Saint-Laurent d'obtenir des lettres-patentes ou l'enregistrement de ces lettres, mais encore pour anéantir les communautés elles-mêmes. La Compagnie de Jésus ayant été proscrite de France vers cette époque, il semblait qu'il n'était pas difficile de faire disparaître des Congrégations qui étaient bien loin d'avoir la même solidité.

Malgré une ardente et continuelle opposition, les lettres-patentes furent obtenues au mois de mars 1773. Cette défaite des ennemis de la famille religieuse du Bienheureux de Montfort ne fit que les exaspérer. Un mémoire calomnieux fut adressé par Monsieur Boutillier de St André, sénéchal de Mortagne-sur-Sèvre, à Monsieur Joly de Fleury, procureur général au Parlement de Paris. Lors de la présentation des lettres-patentes à l'enregistrement, ce même mémoire fut envoyé à Monsieur Vincent, lieutenant particulier et assesseur civil du présidial de Poitiers. Une copie de ce mémoire fut expédiée au Révérend Père Besnard par Monsieur de Beauregard, subdélégué de l'intendant de Poitiers, qui engageait le Supérieur Général à réfuter, article par article, toutes les faussetés accumulées dans cet écrit. La réfutation en fut faite avec beaucoup de modération, de sagesse et de prudence.

Entre-temps, on agissait auprès du duc de Villeroy, seigneur de Mortagne-sur-Sèvre, et auprès d'autres personnages influents, pour empêcher l'enregistrement des lettres-patentes. Le duc de Villeroy était sur le point de céder, au Marquis de la Tremblaye, la baronie de Mortagne, dont dépendait Saint-Laurent-sur-Sèvre. Le frère du marquis, chaud partisan du jansénisme, écrivit au duc, le 20 juillet 1773, pour le prier d'appuyer de tout son pouvoir, auprès du Parlement, le mémoire du sénéchal de Mortagne. Il terminait ainsi sa lettre : « Je ne demande que du temps, et me charge de tout après l'acquisition. En renonçant à Mortagne, il sera beau, Monsieur le duc, d'en être encore le bienfaiteur ». Ainsi Monsieur le chevalier de la Tremblaye se figurait que, dès que son frère aurait acquis la baronie de Mortagne, c'en serait fait des communautés de Saint-Laurent.

Non content de s'adresser à Monsieur le duc de Villeroy, il écrivit encore à Monsieur Filleau, procureur général au conseil supérieur de Poitiers, une lettre que nous croyons devoir citer :

« Monsieur,

« Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mais les devoirs importants que vous remplissez, avec l'estime et la considération générale et mon amour pour l'humanité, son mes titres auprès de vous.

« Nous sommes menacés de l'établissement d'une société de missionnaires dans le bourg de Saint-Laurent-sur-Sèvre, dépendant de la baronie de Mortagne, que mon frère, actuellement absent du royaume, est sur le point d'acheter du duc de Villeroy. On m'annonce que les lettres-patentes sont déjà obtenues, et qu'ils disent hautement être assurés de l'enregistrement au conseil supérieur de Poitiers. Si l'acquisition de cette terre était consommée, et si les lois nous fournissaient des armes contre ce funeste établissement, nous nous y opposerions de tout notre pouvoir.

« Nous vous porterions, Monsieur, le cri de tous les honnêtes gens contre cette société digne assurément de toute votre attention. Nous vous peindrions tous les dangers du fanatisme et de la superstition dont la maison de ces prêtres est devenue l'asile et le foyer. Nous vous dévoilerions l'imbécillité du peuple qui, de 20 lieues à la ronde, où ces énergomènes vont répandre leurs principes jésuitiques, apporte à leurs pieds le denier de la veuve et de l'orphelin.

« Les traits les moins affligeants du tableau que nous mettrions sous vos yeux seraient l'extinction totale de la faible lueur de raison qui nous reste dans ce coin de terre ; je ne sais quelles idées sombres et sinistres que ces organes de la superstition jettent dans l'esprit même de ceux qui ne se croient pas peuple ; enfin, les cultivateurs changés par eux en vraies bêtes de somme, et tous les effets du despotisme religieux sur la stupidité.

« Ce n'est pas à vous, Monsieur, qu'il serait besoin d'en dire davantage et de montrer, dans l'avenir, qui ne peut se dérober à l'homme de génie, les conséquences d'un semblable établissement. Mais nous ne sommes que de simples particuliers dans les circonstances présentes ; et, bien éloignés du rôle infâme de

délateurs, nous devons nous borner à former des vœux pour que des Prothées, qui ne manqueront pas de prendre, à vos yeux, la seule forme qui puisse vous séduire, ne parviennent pas cependant à suspendre vos vertus.

Signé : LE CHEVALIER DE LA TREMBLAYE.

Cette diatribe, qui n'articule aucun fait précis, loin d'incriminer les missionnaires, fait plutôt leur éloge. On y voit que de 20 lieues à la ronde le peuple vient les trouver. N'est-ce pas dire que ces prêtres ont l'estime et la confiance des populations qui les entourent ? Ce n'est pas sur le peuple seulement qu'ils exercent une grande influence, mais encore sur ceux qui ne se croient pas peuple. Donc, les hommes intelligents, instruits, haut placés dans la société, approuvent ainsi leur conduite et leurs enseignements. Les missionnaires de Saint-Laurent répandent autour d'eux les principes jésuitiques. Il était alors de bon temps de décrier les Jésuites, de leur imputer sans preuve des délits monstrueux, et, sous couleur de rendre la paix à la chrétienté, on réclamait leur suppression : ce n'était là qu'un stratagème pour atteindre l'Église elle-même dont l'institut de Saint Ignace était l'un des plus fermes remparts. C'est un éloge, pour le zèle et la doctrine de l'humble milice de Montfort d'avoir été associée aux Jésuites dans la haine des ennemis de la Sainte Église, les impies et les hérétiques.

Toute cette opposition furibonde échoua complètement. Les lettres-patentes furent enregistrées au Parlement de Paris, le 11 août, 1773, et au conseil supérieur de Poitiers, le 24 décembre suivant. Il semble que l'opposition devait dès lors désarmer ; il n'en fut rien ; on ne désespéra pas de faire revenir le roi et les parlements sur leurs décisions. On s'évertua à prouver que les lettres-patentes avaient été extorquées par la fraude ; que toutes les conditions exigées pour leur enregistrement n'avaient pas été remplies ; que, par suite, les communautés de Saint-Laurent ne pouvaient revendiquer une existence légale ; que d'ailleurs ces communautés étaient inutiles, même nuisibles et devaient être proscrites.

C'est la thèse soutenue dans un mémoire qui parut en 1777. Ce n'était qu'un tissu de faussetés ridicules de calomnies grossières puisées pour la plupart dans le mémoire de 1773. L'auteur, qui appartenait à un ordre religieux, avait embrassé avec ardeur les errements jansénistes. Ce qui avait surtout le don d'exciter sa haine, c'était de voir que les missionnaires de Saint-Laurent partageaient les idées des Jésuites qu'il abhorrait et dont la suppression, par un bref de 1773, lui avait causé quelques joies.

Comme ce mémoire renferme la lettre de Monsieur le chevalier de la Tremblaye ; qu'on y trouve les mêmes idées et souvent les mêmes expressions ; qu'on y fait un pompeux éloge de ce seigneur que l'on dit être bien connu par ses rares qualités du cœur et de l'esprit, on est incliné à croire que le mémoire et la lettre, viennent à peu près de la même source.

Le mémoire de 1773, pourrait bien aussi être un frère de celui de 1777, tant ils se ressemblent. Il n'est pas invraisemblable que des hommes, ayant les mêmes idées, dominés par les mêmes passions, habitant à peu près le même lieu, se soient

concertés pour une attaque de ce genre. Quoi qu'il en soit, voici comment le mémoire de 1777 parle tout d'abord de l'établissement de Saint-Laurent.

« Cet établissement a subsisté sous trois supérieurs généraux, pendant plus de 50 ans, sans avoir d'existence légale. Recherché plusieurs fois, il s'est toujours soustrait à des poursuites d'un certain genre. Sans biens-fonds et sans richesses apparentes, il était regardé sans envie et même sans conséquence. La charité des Filles de la Sagesse, l'humilité première des missionnaires, et surtout ce zèle religieux à la portée du peuple et qui l'attire, donnaient à cet établissement un grand nombre de partisans parmi ceux mêmes qui ne se croient pas peuple. Mais le vrai chrétien, le vrai dévot l'a toujours vu comme l'asile et le foyer de la superstition ; et le sage, dont, l'œil attentif se fixe sur tout ce qui peut être avantageux ou nuisible à ses semblables ; les hommes, a prononcé dès longtemps que si ce nouvel Institut n'était arrêté dans sa course, il causerait autant de maux que la société dont il s'efforce de suivre les traces ».

Parlant de l'autorité du supérieur général des communautés, dont il voudrait voir la suppression l'auteur dit qu'il veut bien croire que les Constitutions n'exigent pas en droit le despotisme du supérieur, mais il ajoute : « Cette maxime jésuitique existe pourtant dans le fait, et il est certain que la volonté du supérieur fait la loi unique ; que, semblables aux jésuites, les missionnaires n'ont point de régime ; que les sujets sont dans les mains du supérieur comme un bâton dans celle du vieillard, et qui leur fait entreprendre tout ce qu'il veut ».

On voit que le mémoire voudrait envelopper dans une même proscription et les Jésuites et les Missionnaires de la Compagnie de Marie. Heureusement pour ceux-ci, ils trouvent à se consoler de la haine de quelques-uns par l'estime dont les honorent les neuf évêques, qui les ont recommandés au roi, et par l'affection que leur témoignent le peuple de vingt lieues à la ronde et ceux même qui ne se croient pas peuple.

Ils trouvent encore un autre sujet de consolation dans l'estime et l'affection de Messieurs les curés qui de toutes parts les appellent dans leurs paroisses pour y donner des missions. Aussi, c'est avec l'accent du désespoir, que l'auteur du mémoire de 1777 s'écrit, après avoir cherché à prouver que les missions causent une grande perte de temps et d'argent : « Par quelle fatalité donc, Messieurs les curés, qui ont des lumières principalement en Poitou, qui sont magistrats et pasteurs tout ensemble, à qui l'Église et l'État confient les plus chers intérêts, par quelle fatalité, dis-je, se déterminent-ils à appeler ces prêtres, vraies sangsues, et à faire entendre à leur brebis une voix qui n'est pas celle du pasteur ! Comment ne sentent-ils pas que ces missions interceptent cette confiance si désirée, si nécessaire, qui les honore et qui est le plus grand avantage de leur ministère ? Si par défaut de santé, ou trop peu de confiance dans leurs propres forces, ils veulent, par des moyens extérieurs, renouveler la ferveur et ranimer le zèle de leurs paroissiens, n'ont-ils pas des curés, leurs confrères, des vicaires, dans l'étendue de leurs conférences, dont ils connaissent les sentiments et les lumières, qui pourraient

remplir cet emploi, et pour qui ils le rempliraient à leur tour ? Mais non, c'est une fantaisie dont il faut se passer, avec des dépenses qui seraient faites plus à propos pour le soulagement de leurs pauvres ».

Voilà comment les enfants de Montfort trouvaient à leur tour des oppositions au bien, et même des persécutions violentes qui tendaient à la ruine de leur société ; mais rien ne découragea leur zèle, rien n'éteignit leur charité même à l'égard de leurs ennemis les plus acharnés.

En 1782, ils avaient le bonheur de recevoir la visite de Monseigneur de Crussol, évêque de La Rochelle, qui venait bénir la chapelle, nouvellement construite à la communauté de la Sagesse. Le prélat était à l'Hermenault, quand les Pères Micquignon et Urien allèrent l'inviter, au nom du supérieur général, à faire cette cérémonie. Il y consentit très volontiers. Le vendredi, 4 octobre, il arrivait à Saint-Laurent et descendit chez les missionnaires qui le reçurent, avec la joie la plus vive, dans leur humble maison. Le lendemain, il visita la communauté de la Sagesse, examina la chapelle, les ornements et tout ce qui pouvait être employé au service divin et trouva que tout dépassait ses espérances. Le dimanche, à huit heures, il bénit solennellement la chapelle et officia pontificalement. Le soir, il chanta les vêpres et donna la bénédiction du Saint-Sacrement dans l'église paroissiale, puis il revint à la communauté de la Sagesse, afin d'y bénir une cloche qui eut pour parrain Monsieur Sapinaud de Bois-Huguet et pour marraine Madame Duvau de Chavagnes.

Pendant sa visite à Saint-Laurent, le prélat engagea le Révérend Père Besnard à construire une maison et une chapelle pour les missionnaires qui n'avaient pas une demeure convenable. Il fixa lui-même l'emplacement de cette maison qui ne tarda pas à être construite. C'est celle encore occupée par les missionnaires de la Compagnie de Marie.

Presque tout le terrain compris entre cette maison et la rue, qui conduit de l'église paroissiale à l'établissement actuel de Saint-Gabriel, a été acquis avant la Révolution. Plusieurs maisons de peu de valeur longeaient cette rue et celle qui monte de l'église au cimetière. Derrière ces habitations étaient situés des jardins ou des prés de très faible étendue, appartenant à divers propriétaires, et séparés seulement par des fossés et des buissons. Cet ensemble de terrains s'appelait les Sablées ou les Sablières. C'est ce qui compose aujourd'hui le grand jardin de la Communauté du Saint-Esprit. C'est le Révérend Père Besnard qui a acheté à peu près toute ces maisons et tous ces divers terrains des familles Fonteny, Prisset, Thibault, Charenton, Grolleau, Poirier, Retailleau et Gilbert.

Il n'avait trouvé que la Maison Longue, avec une cour et un petit jardin, et une autre maison, située en face de l'église, et bâtie par les Pères dans les premières années de leur résidence à Saint-Laurent. Dans la partie de cette dernière maison, la plus rapprochée de l'église, était la première chapelle bâtie en 1723 ; elle existait encore il y a quelques années, mais a été affectée depuis à un magasin d'objets pieux. Depuis la Révolution, l'enclos du Saint-Esprit s'est accru encore par suite de nouveaux achats ou par des échanges. On a eu à traiter avec les familles Grolleau,

Lhomédé, Chaillou, Poirier, Ferchaud, Charrier et Amiot et avec la le conseil municipal.

Un des plus grands sujets de joie pour le Révérend Père Besnard était voir arriver de nouveaux renforts. Le Père Tobie signait, en qualité de prêtres missionnaires, l'acte mortuaire de la Mère Marie-Louise de Jésus en 1759 ; il était entré, dans la Compagnie l'année précédente, après avoir été vicaire à Crossac, Il ne fait que passer dans la Congrégation, où il a laissé le souvenir de son nom et de ses vertus. Le Père Magnier arriva à Saint-Laurent, en 1768, en même temps que le Père Micquignon. Il paraît à la mission de Vieillevigne, en novembre de cette même année, puis, l'année suivante, à celles du Gué-de-Velluire, du Château et de Saint Georges d'Oléron.

Le Père Urien, paraît pour la première fois, à une retraite donnée aux Vierges de Saint-Laurent, dans leur oratoire, au mois d'octobre 1769. Il était né à Miniac en Bretagne. Ce fut le missionnaire plein de talent, de zèle et de piété. On le voit à presque toutes les missions jusqu'en 1779. Il fut pendant quelque temps aumônier à Saint-Louis de La Rochelle. C'est lui qui signa le dernier sur le registre de cet hôpital, le 1^{er} juin 1792. Après avoir fait pendant 38 ans, l'ornement et l'édification de la Compagnie, il mourut à Saint-Laurent, le 5 février 1806, laissant une grande réputation de sainteté ; sa mémoire est restée en vénération dans les communautés auxquelles il a rendu les plus signalés services. Pendant la révolution, il se montra un intrépide confesseur de la foi.

En 1770, arriva Monsieur Guillou, de La Rochelle, qui ne se lia jamais à la Compagnie. Ordinairement il alla prêcher seul où on l'appelait. Il était nécessaire de l'abandonner à ses idées et à ses plans, à sa façon d'agir et de faire le bien. C'était un saint, mais un saint aux manières singulières et originales. Son genre de vie ne pouvait être adopté de tous. Il poussait la mortification jusqu'à une sorte d'excès. Il finit par s'éloigner de Saint-Laurent. Après la Révolution, il y revint plusieurs fois et travailla aux retraites annuelles des Sœurs, qui avaient une grande confiance dans sa vertu. Il mourut à Paris, presque aveugle, relégué dans un galetas, par amour de la pauvreté et de la mortification.

Les Pères Blouin et Gaultier arrivèrent en 1773. Le premier était de la Jumellière, au diocèse d'Angers ; le second de Rennes. Le Père Blouin fit sa première mission à la Gaubretière. Il fut presque toujours occupé à Saint-Laurent. Il mourut à Saint-Laud d'Angers le 9 août 1824. Le Père Gaultier se livra avec ardeur et succès à l'œuvre des missions jusqu'en 1786. À cette époque il fut placé à l'hôpital de La Rochelle, où on le voit encore à la fin de mai 1791 l'orage qui grondait sur la France l'obligea sans doute à se retirer dans son pays, d'où il ne revint pas.

Du 21 juin 1775, au 24 août 1781, on voit figurer le nom du Père Morel sur les registres de l'hôpital de La Rochelle. Ce Père qui est mort à Saint-Laurent, n'a donné que trois missions, au Loroux Bottereau, à Saint Herblon et à Sainte-Croix de Nantes. Le Père Pineau, du diocèse d'Angers, travailla à la plupart des missions qui furent données de 1776 à 1779. Nous avons lieu de penser qu'il travailla encore pendant

quelques années dans sa carrière apostolique ; mais nous n'avons aucun détail sur ces derniers travaux et sur sa mort. En 1782, arrivèrent à Saint-Laurent les Pères Lagogué, Leloup, Pouponnot et Joubert. Les deux premiers n'ont fait que passer dans la communauté. Nous aurons à parler ailleurs du Père Pouponnot.

Le Père Joubert était né à St Maurille des Ponts de Cé. Après avoir fait d'excellentes études au séminaire d'Angers, il avait exercé les fonctions de vicaire dans sa paroisse natale, où il avait été appelé par Monsieur le curé, qui aurait voulu lui céder sa cure ; mais il la refusa. Son attrait le portait vers les missions. Un successeur ayant été donné au digne Pasteur de Saint Maurille, qui s'était retiré, le vicaire rentra à Saint-Laurent. Pendant ces jours troublés, il fut un des généreux défenseurs de la foi. Il ne quitta point la Vendée au plus fort de la terreur. Lors de la pacification, il allait, comme ses confrères, dans les paroisses voisines, surtout à Yzernay, pour remplacer les curés qui avaient disparu dans la tempête. Il tomba malade à Ingrandes, où il était allé exercer son ministère. S'étant fait transporter à Saint-Laurent, il mourut au milieu de ses frères, le 12 mars 1805.

Le Père Poitevin n'a fait que passer dans la Congrégation. Entré à Saint-Laurent en 1784, il y termina sa carrière l'année suivante. Au moment où il quittait cette vie, deux nouveaux missionnaires se présentaient à la communauté, le Père Duchesne, dont nous aurons à reparler et le Père Bloquet, du diocèse d'Amiens, sur lequel nous n'avons aucun détail. En 1786, les Pères Serres et Duguet arrivèrent à leur tour à Saint-Laurent, pour se joindre aux enfants de Montfort.

En 1788, le Père Perrin, du diocèse de Fréjus, fut admis dans la Congrégation. C'était un prêtre d'un grand mérite. Il passa presque tout le temps de la Révolution à Poitiers, où il rendit les services les plus signalés aux Filles de la Sagesse. Retiré à Paris, vers la fin de la tourmente révolutionnaire, il s'occupa activement et utilement des communautés de Saint-Laurent. Plein de zèle il gémissait de ne pouvoir encore se livrer aux travaux des missions, bien que la paix fut en partie rendue à l'Église. Il se décida alors, quoiqu'à regret, à quitter la Compagnie, à laquelle il demeura toujours attaché par le cœur, et il partit pour la mission de l'Indoustan, où il passa quelques années. A son retour, il écrivit la relation de ses voyages et de ses travaux. Il mourut chanoine de Fréjus. Il voulut, avant sa mort que ses sermons fussent remis aux Pères de la Compagnie de Marie.

Le Révérend Père Besnard arrivait au terme de sa longue et sainte carrière. Il était épuisé par ses nombreux travaux encore plus que par les années. Sa vue était considérablement affaiblie, et, en 1786, il fit le voyage de Paris pour subir l'opération de la cataracte. Il allait laisser ses communautés dans la tristesse, à la veille d'un orage qui grondait déjà ; mais le moment de la récompense était venu pour lui. Il mourut au milieu de sa famille en pleurs, le 22 avril 1788, à l'âge de 71 ans. La maison du Saint-Esprit, qui était en construction au moment de sa mort, porte la date de 1788 sur une pierre placée au-dessus de la porte qui s'ouvre vers le levant.

Charles Olivier Besnard, fils de noble homme Thomas Besnard et de Dame Boutelle Granger, était né à Rennes. Le simple missionnaire pendant 12 ans, supérieur général pendant 33 ans, il se montra en toute occasion, digne enfant et successeur de Montfort. Il poursuivit l'œuvre des missions avec zèle ; en même temps, rien n'était négligé par lui de tout ce qui regardait le matériel et le spirituel de ses Congrégations. Il sut encore trouver le temps d'écrire une foule de lettres, de faire des règlements utiles, de recueillir des notes intéressantes sur le Père de Montfort. Ces notes ont été d'un grand secours pour les biographes du serviteur de Dieu. Il colligea, avec le plus grand soin, ce que les Pères Mulot et Vatel en avaient écrit. Il se mit en rapport avec plusieurs ecclésiastiques, qui avaient accompagné le Bienheureux dans ses missions, ou avec d'autres personnages qui avaient eu des relations avec lui. Il parcourut différents lieux que le saint missionnaire avait habités ou évangélisés, et il ne composa son travail que sur les récits de témoins oculaires ou sur des témoignages assurés provenant de témoins qui avaient vu et entendu.

On peut voir dans l'Histoire de la Sagesse tout ce que le Révérend Père Besnard a fait pour cette Congrégation. Nous nous contenterons de dire ici, que c'est sous son généralat que l'on commença à accepter des Sœurs converse, que l'on organisa le noviciat des Sœurs de chœur. C'est pendant qu'il était supérieur général que les Sœurs réunirent la première assemblée capitulaire dont il soit question ; l'on examina avec soin dans cette assemblée et l'on adopta définitivement des Constitutions, qui s'observaient provisoirement et qui avaient été écrites, en grande partie sous les yeux de la Mère Marie-Louise de Jésus. C'est encore sous son généralat qu'a été construit le premier bâtiment que l'on aperçoit, en entrant dans la communauté de la Sagesse, avec la chapelle qui en faisait parti et qui a depuis changé de destination. Il fonda aussi un grand nombre de nouveaux établissements.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

Depuis la mort du Bienheureux de Montfort, fondateur de la Compagnie de Marie, jusqu'à celle du Père Mulot. (1716 – 1749).

Chapitre I

Situation des Congrégations religieuses établies par le Bienheureux de Montfort, au moment de sa mort. – Les Pères Vatel et Mulot appelés aux missions par Montfort lui-même. Page 2

Chapitre II

Les Pères Vatel et Mulot retirés à Saint-Pompain. – Missions aux Loges et à Saint-Hilaire-sur-l'Autise. – Trois nouveaux missionnaires se joignent aux premiers. – Supplique adressée au Souverain Pontife en faveur des successeurs de Montfort. – Arrivée du Père Le Valois. Page 5

Chapitre III

Nouvelle mission à Saint-Laurent-sur-Sèvre. – Maison achetée dans cette paroisse pour les missionnaires et les Frères. – Mission de Jaulnay. – Monsieur le marquis de Magnane. – Les enfants de Montfort établis autour du tombeau de leur Père. – Saint-Laurent-sur-Sèvre. Page 8

Chapitre IV

Le Révérend Père Mulot, Supérieur général de la Compagnie de Marie. – Démêlés avec Monsieur le doyen de Saint-Laurent. – Chapelles construites chez les missionnaires et chez les Soeurs de la Sagesse. – Visite de Monseigneur l'évêque de La Rochelle. – Arrivée du Père Hédan. – Les missionnaires acceptent l'aumônerie de l'hôpital Saint-Louis à la Rochelle. – Nouvelle supplique adressée au Souverain Pontife en faveur des Pères de la Compagnie de Marie. Page 12

Chapitre V

Réflexions sur les travaux des Pères de la Compagnie de Marie avant la Révolution.

– Missions prêchées par eux en 1740, 1741, 1742 et 1743. – Noms des missionnaires existant à cette époque.

Page 15

Chapitre VI

Travaux des Pères de la Compagnie de Marie depuis le commencement de 1744 jusqu'aux vacances de 1747.

– Mort du Père Le Valois. – Mission de la fin de 1747 et du commencement de 1748. – Mort du Père Vatel.

Page 21

Chapitre VII

Voyage de trois missionnaires à Rome. – Missions de Tiffauges, Gétigné, Montigné, Saint-Julien-de-Vouvantes, Donges, Questembert. – Mort du Révérend Père Mulo.

Page 25

LIVRE II

Depuis la mort du Révérend Père mulot jusqu'au commencement de la révolution. (1749 – 1789)

Chapitre I

Le Révérend Père Audubon, Supérieur Général. – Missions de Montfaucon, Saint-Aubin-Baubigné, Saint-Maurice-des-Noues, l'Hermenault, Mazières, Guéméné, Penfao, Béganne, Carentoir et Basse-Goulaine. – Voyage Supérieur Général à Paris, pendant les vacances de 1750. – Arrivée de plusieurs missionnaires. – Missions et retraites prêchées depuis les vacances de 1750 jusqu'à la fin de 1751.

Page 29

Chapitre II

Travaux des Pères de la Compagnie de Marie depuis le commencement de 1752 jusqu'aux vacances de 1755. – Les Pères Roustan et Arrivé. – Second voyage du Supérieur Général à Paris. – Mission de La Verrie et du Poiré-sous-Velluire. – Mort du Révérend Père Audubon.

Page 33

Chapitre III

Le Révérend Père Besnard, supérieur général. – Missions à Mortagne-sur-Sèvre, aux Epesses, à Saint-Pierre de Cholet, à Vieilleville et à Joué. – Voyage du Révérend Père Besnard à Paris. – Arrivée de plusieurs missionnaires. – Travaux des Pères de la Compagnie de Marie depuis 1755 jusqu'en 1759. – Mort de la Mère Marie-Louise de Jésus

Page 38

Chapitre IV

Travaux des Pères de la Compagnie de Marie depuis 1759 jusqu'à la fin de 1763.

Page 42

Chapitre V

Missions à la Chapelle-Palluau, la Cornouaille, Malestroit, Glénac et Savenay. – Chapelle du Père de Montfort à Saint-Laurent. – Arrivée de trois missionnaires. – Mission d'Olonne et de Chantonay, à la fin de 1764. – Missions et retraites de l'année 1765.

Page 46

Chapitre VI

Travaux des Pères de la Compagnie de Marie depuis le commencement de 1766 jusqu'à la fin de 1773.

Page 50

Chapitre VII

Travaux des Pères de la Compagnie de Marie depuis le commencement de 1774 jusqu'en 1779.

Page 55

Chapitre VIII

Lettres patentes obtenues du roi Louis XV, malgré de violentes et injustes oppositions. – Visite de Monseigneur de Coussol, évêque de La Rochelle. – Achat de terrains, de maisons et constructions nouvelles sous le généralat du Révérend Père Besnard. – Arrivée de plusieurs missionnaires. – Mort du supérieur général.

Page 59